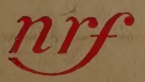
e ANNÉE - N° 327 1er MAI 1941

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —



10 fr.

A NOS LECTEURS

Nous prions tous nos abonnés qui ont changé de résidence et qui ne nous en auraient pas encore informés, de nous faire connaître leur adresse actuelle et de nous rappeler, pour éviter toute erreur, l'adresse à laquelle la Revue leur était envoyée jusqu'en juin 1940.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Les numéros de juillet, août, septembre, octobre et novembre 1940 n'ont pas pu paraître. Tous les abonnements souscrits antérieurement à juin 1940 sont prolongés d'une durée de cinq mois.

Nous remettons à une date ultérieure la publication de notre nouveau Tarif d'abonnement. Nous informons toutefois nos lecteurs et nos abonnés que nous acceptons les abonnements ou réabonnements de six mois à l'ancien tarif, savoir :

France................	**54** fr.
Union Postale.........	**64** fr.
Autres Pays	**70** fr.

Zone occupée : La Nouvelle Revue Française, 5, Rue Sébastien-Bottin, Paris-7e — Compte chèque postal : Paris 169-33

Zone non occupée : Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue Française, 12, Rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

Le Directeur reçoit le Lundi et le Jeudi, de 17 heures à 19 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER DE MAI

des Éditions de la

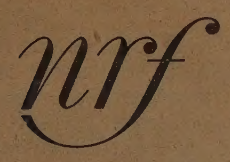


TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES PARUS DEPUIS LE 1er JANVIER 1941

ROMANS

abriel Audisio : Les Compagnons de l'Ergador.................. 35 »
arcel Aymé : La Belle Image.... 20 »
enri Bosco : Hyacinthe...... 28 »
aymond Dumay : L'Herbe pousse dans la prairie............... 24 »
obert Francis : Souvenirs Imaginaires.................... 27 »
eorges Simenon : Cour d'Assises 18 »

SCIENCE - PHILOSOPHIE

eren Kierkegaard : Post-Scriptum aux Miettes Philosophiques..................... 60 »
ndré Sainte-Laguë : Du Connu à l'Inconnu (Coll. « Avenir de la Science »)................ 27 »

GÉOGRAPHIE - HISTOIRE

ubert de la Rue : L'Homme et le Vent (Coll. « Géographie Humaine »)................. 45 »
mile Coornaert : Les Corporations en France avant 1789.... 40 »

MÉMOIRES - BIOGRAPHIES

Mgr Grente : L'Eminence Grise. 22 »
Jean Guitton : Portrait de M. Pouget........................ 40 »
Enid Mc Leod : Héloïse.......... 27 »
Henri Mondor : Vie de Mallarmé, I. 35 »
Samuel Pepys : Journal, II (Coll. « La Connaissance de Soi »)... 27 »

COLLECTION CATHOLIQUE

Jacques Christophe : Sœur Catherine Labouré.................. 6 50
Pierre Corneille : L'Imitation de Jésus-Christ.................. 6 50
Charles Péguy : Saints de France. 5 »

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

James Hilton : Meurtre à l'École (Coll. « Le Scarabée d'Or »)... 15 »
Raphaël Sabatini : Le Boucanier du Roi....................... 18 »
Sapper : Knock-Out........... 18 »

GALLIMARD

OUVRAGES PARUS EN AVRIL 1941

ROMANS - NOUVELLES

PIERRE LAFUE : LA PLONGÉE.

Un volume in-16 double couronne .... **28 f**

La plongée dont il s'agit ici, c'est celle que le personnage principal d livre a faite dans les bas-fonds de l'amour sensuel. Détourné de s tendances naturelles par une déception de jeunesse qui a brusqueme déchiré le voile d'illusions sous lequel il vivait, il s'est jeté, par réactio dans le plaisir qu'il a décoré, de bonne foi, du nom d'amour. Mais à trave ses erreurs et jusque dans les eaux troubles de la sensualité, il n'a p cessé, au fond, de rester inconsciemment fidèle à sa première nature. E un jour, ce sera la découverte émouvante de l'amour véritable, celui q unit deux êtres que tout, dans la réalité, semblait séparer, mais qu'ur mystérieuse prédestination vouait l'un à l'autre. Une fatalité inexorab plane sur les derniers chapitres, qui prouve que, même effacés par l'oub et la conversion à des sentiments nouveaux, nos actes comptent et leu conséquences subsistent.

MARCEL ARLAND : LA GRACE.

Un volume in-16 double couronne .... **27 f**

Bien que chacune des six nouvelles qui composent ce livre ait été écri pour elle-même, j'ai donné à l'ensemble le titre de l'une d'elles. C'e que, malgré leur indépendance, elles me semblent toutes y répondre, jusqu'à la dernière, qui paraîtra peut-être au premier regard s'oppos aux autres, mais qui pour moi éclaire ce livre. Mais enfin je ne me su proposé aucune thèse, et il est plus simple et plus juste de dire : voi quelques nouvelles.

M. A.

ANATOLE DE MONZIE : LES CONTES DE SAINT-CÉRI

Un volume in-16 double couronne .... **28 f**

Le pays de Saint-Céré où se situent la plupart de ces récits apparten jadis à la Vicomté de Turenne et a gardé de ce passé noble une originali provinciale qui le soustrait aux atteintes d'une prétendue civilisation.

C'est donc une commune inspiration qui réunit les contes de Saint-Cér composés à d'assez longs intervalles, dont quelques-uns furent il y a d ans édités dans un tirage restreint, mais dont le plus récent date de not déroute — du passage de la déroute en Quercy.

Pas de thèses! Des émois, une philosophie qui refuse de s'exprime une tendresse aux moindres frais d'éloquence qui se répartit entre l êtres et les choses! Le livre est dédié à une maison que Monzie possè là-bas dans l'anonymat de la verdure et qui fut sans doute le laboratoi de ces mélancolies historiées.

OUVRAGES PARUS EN AVRIL 1941

ROMANS

ATHLEEN COYLE : LA NUIT EST BRÈVE.

Un volume in-16 double couronne........................... **28** fr.

Florencia Salinas, jeune musicienne espagnole, avait épousé Herbert nning, un architecte anglais. Il ne lui a pas été fidèle, mais elle lui a rdonné. Elle continue à vivre avec lui aux environs de Londres, avec ses eux filles et Basil, son fils — du moins, celui que l'on croit et qui croit re son fils et qui est en réalité le fils d'une ancienne gouvernante. Basil t amoureux d'Ilse, une jeune Norvégienne. Mme Fanning ne favorise oint cet amour; et ce n'est pas par une sorte d'égoïsme féminin, pour rder auprès d'elle ce fils, ce pseudo-fils, mais parce qu'elle sait qu'il y a, ce mariage, un empêchement majeur; elle ne le révélera qu'en face des lus tragiques événements.

UDIBERTI : URUJAC.

Un volume in-16 double couronne........................... **30** fr.

Les romans d'Audiberti ressemblent parfois à d'éternels monologues. s n'en ont pas moins leurs règles et leur surprises, leur construction goureuse. **Urujac** est une suite d'épisodes fortement enchaînés, dont idée directrice apparaît clairement, sitôt que le seigneur Obtenez, archand de bois de fer, a quitté pour les ossements instructifs et les avernes peintes d'Istouritz et de Cromagnon son Chili natal et sa fille quouiquouina. C'est un peu plus tard que se montre à nous, « dans la assesse et la majesté de l'espèce », l'homme ignorant et hilare, l'homme ui **débute,** l'homme d'Urujac enfin.

POÉSIE

UDIBERTI : DES TONNES DE SEMENCE.

Un volume in-16 double couronne........................... **28** fr.

Un humour parfois macabre, les brusques volte-face d'une complainte opulaire, la pitié tendre d'un voyant, les coq-à-l'âne et les baroqueries 'un boniment forain dissimulent à peine dans les vers d'Audiberti l'un es plus grands souffles poétiques qui aient traversé les lettres modernes.

OUVRAGES PARUS EN AVRIL 1941

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

PIERRE VÉRY : MORT DEPUIS 100.000 ANS.

Un volume in-16 double couronne........................... **22**

L'action de ce roman d'aventures mystérieuses se passe aux Eyzies, Dordogne, de nos jours. C'est dans le cadre impressionnant des grot préhistoriques, parmi les souvenirs, émouvants entre tous, que nous légués nos frères lointains les premiers hommes, que l'inspecteur Cam s'acharne à élucider le mystère criminel des **Grottes de La Falaise.** Enqu éminemment difficile sur deux meurtres qui se sont produits à huit jo d'intervalle, au même lieu, dans des conditions identiques, et dans circonstances telles que ces deux meurtres semblent réellement **imp sibles.** Mais bientôt voici que l'on découvre un troisième meurtre, p impossible encore. Il a été commis il y a cent mille ans, au même lieu, la même manière, avec la même arme! Aux trois dimensions de l'espa dans lesquelles se déroulait l'enquête, vient s'en ajouter une quatrièm le temps! Les âges se chevauchent, les siècles s'interpénètrent, les mil naires se mêlent, les époques se fondent et s'embrouillent les unes d les autres, le policier voit, ensemble, le Passé et le Présent et, à certa instants, il devient incapable de démêler l'image ancienne de l'im actuelle. Bouleversante identité des blessures suggérant l'idée affola qu'il n'y a eu qu'un seul meurtrier qui, après avoir tué une première f au commencement du monde, et s'être tenu tranquille cent mille a reprend au XXe siècle son œuvre de mort! Le policier ne sait plus est chargé d'arrêter un homme d'aujourd'hui, ou de passer les menot à un homme mort depuis cent mille ans!

JACQUES DECREST : LE BAL DE LA MONTAGNE NOIR

Un volume in-16 double couronne........................... **18**

Un Anglais, Lewis Smithson, vient troubler à Nice le voyage de noces commissaire Gilles et de Françoise, sa jeune et charmante épouse, en l offrant une somme importante pour retrouver un collier d'une t grande valeur. Avec l'aisance qui lui est habituelle, Gilles conduit s enquête jusqu'à un petit hôtel perdu dans les Vosges, où vit une jeu veuve mystérieuse, Mme Doris Boisselier. C'est autour d'elle que se dér leront les recherches du policier. Françoise, heureuse de pouvoir partici à cette enquête impromptu, de son mari, l'animera, jusqu'au dénoueme de sa grâce juvénile et espiègle.

VALERIO PIGNATELLI : DANICAN BEY.

Un volume in-16 double couronne........................... **20**

Un épisode romanesque de l'épopée napoléonienne pendant la Campag d'Egypte. On y retrouve les deux héros du **Dernier des Mousquetai** (N. R. F.) : Murat et le prince Pignatelli.

OUVRAGES PARUS EN AVRIL 1941

HISTOIRE ET SOUVENIRS

ROFESSEUR GOSSET : CHIRURGIE CHIRURGIENS.

Préface de **Georges Duhamel**, de l'Académie Française.

Un volume in-8° soleil, 16 illustrations hors texte..........	**38** fr.
12 exemplaires sur Japon..........................	**375** fr.
25 exemplaires sur Hollande..........................	**250** fr.
200 exemplaires sur pur fil..........................	**110** fr.

Le Professeur Gosset, parmi nos contemporains, est l'un des plus juste-
ent illustres...

Classique pour les étudiants, son nom est légendaire pour les multi-
des. Il semble bien que le Professeur Gosset soit au comble de la gloire,
un observateur distrait, s'interrogeant hier encore, aurait en vain
erché ce qu'un tel homme pouvait bien faire pour donner à cette juste
oire un surcroît de lustre et de sonorité. Or, il pouvait faire un livre.
'a fait et le voici...

Le Professeur Gosset a justement pensé que, pour raconter son histoire,
devait retracer d'abord l'histoire de la chirurgie. Il l'a fait de manière
rte et vivante, avec beaucoup de citations bien choisies qui éclairent à
erveille l'ensemble de la composition et qui permettent au lecteur de
mprendre, par la suite, les aventures et les entreprises de la chirurgie
oderne. Puis l'historien en vient à sa propre vie et c'est pour le lecteur
e très grande surprise, une très plaisante surprise. Le style est net et
u. Les portraits sont criants de ressemblance. Les anecdotes conduites
ec un sens étourdissant du pittoresque. Dans les traits de caractères,
ns les tableaux, dans les scènes, il y a de la verdeur et une malice que
n aimerait à rencontrer chez maints écrivains de carrière.

Georges DUHAMEL,
de l'Académie Française.

COLLECTION CATHOLIQUE

. D. SERTILLANGES : ATHÉES, MES FRÈRES EN DIEU.

Un volume sous couverture illustrée..........................	**5** fr.

Le R. P. Sertillanges est un spécialiste des incroyants. Il a écrit à leur
tention un **Cathéchisme** qui a porté fruit parmi ceux qu'il vise.

Le travail présent s'adresse aux athées. L'auteur les appelle ses **Frères
n Dieu.** Cela seul indique le point de vue de la thèse.

Au vrai, il n'y a point d'athées. Toute affirmation de vérité, de beauté,
ordre, de justice, de société, de civilisation est un théisme qui s'ignore.
Seulement, il est périlleux et enfantin de s'ignorer. Il est noble et utile
e se reconnaître, et ainsi d'affirmer Dieu.

OUVRAGES PARUS EN AVRIL 1941

LITTÉRATURE - PHILOSOPHIE

DRIEU LA ROCHELLE : ÉCRITS DE JEUNESSE.

Un volume in-16 double couronne........................ **32 f**

L'auteur a réuni dans un seul volume les deux premiers ouvrages qu' publia en 1917 et 1920 : **Interrogation** et **Fond de Cantine,** et deux recuei qui ne datent que de 1926 et de 1927 : **La Suite dans les Idées** et **Le Jeun Européen,** mais qui groupaient des proses écrites dans la suite immédiat de ses poèmes sur la guerre.

Aussi bien dans les poèmes, dans les contes que dans les méditatior lyriques, on retrouve partout la même pensée qui ne craint même pas c se répéter avec un acharnement passionné : Drieu à vingt-cinq ans vo dans ses grandes lignes comme dans ses détails se composer le désastre c la paix, se nouer inexorablement la crise totale de la civilisation européenn

Pour ceux qui ont connu surtout les réflexions politiques de celui q publia **Mesure de la France** dès 1922, il sera très utile de trouver dans ce **Écrits de Jeunesse** les intimes considérations de philosophie de l'histoir et de psychologie sociale, sur lesquelles il fondait son jugement remarqu blement prophétique.

Mais jamais personne ne fut moins prophète en son pays qu'un écrivai français luttant en plein contre-courant, entre 1917 et 1940.

ALAIN : ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE.

Un volume in-16 double couronne........................ **40 f**

100 exemplaires sur héliona relié........................ **80 f**

Alain publie ici une édition beaucoup augmentée des **Quatre-vingt-u chapitres sur l'Esprit et les Passions** (quatorze nouveaux chapitres; ving sept notes impressionnantes). Ces éclaircissements portent principalemer sur la philosophie des sciences, qui est la partie contestée et difficile de philsophie. L'auteur n'a pas craint de s'inspirer des célèbres ouvrag de H. Poincaré, ni de s'aventurer sur le terrain mouvant des théori einsteiniennes de l'espace et du temps. Sur tous ces points, il s'effor d'exercer une police de l'entendement, selon l'esprit de la philosophi de Kant. Il a donc renouvelé la théorie des Idées, que Kant appelle le Formes, et il a pris occasion des paradoxes les plus obscurs pour rendr l'esprit humain transparent à lui-même dans sa fonction de législateu souverain.

Il s'agit, en dépit de l'aspect fragmentaire des courts chapitres, d'u système dogmatique que l'on peut dire rationaliste et idéaliste, et qui es de nature à faire revivre la notion même de l'Esprit, qui n'est que la libert en tous, le droit, l'égalité, enfin tout l'idéal de l'individualisme, on ira jusqu'à dire de l'intellectualisme, jusqu'à réhabiliter ce mot ordinairemen mal pris.

OUVRAGES PARUS EN AVRIL 1941

[A]LBERT THIBAUDET : RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE II.

Un volume in-8º soleil.. 42 fr.
40 exemplaires sur alfa.. 65 fr.

« Nos descendants auront de la peine à croire que ce soit le même [h]omme qui leur ait légué des œuvres de critique littéraire telles que [Fl]aubert, Mallarmé, Valéry, Mistral, Amiel, des essais politiques d'un aussi [g]rand poids, malgré leur petit volume, que la **République des professeurs,** [le]s **Princes lorrains,** etc., des études profondes de philosophie et de morale [e]n même temps que de littérature, comme **Barrès, Maurras, le Bergso[ni]sme...** Et pourtant... les **Réflexions,** impatiemment attendues, qui [pa]raissaient tous les mois dans la N. R. F. sont peut-être ce qui donne [l'i]dée la plus complète de son talent.

... La Renommée n'a pas dit son dernier mot. Thibaudet le méconnu ne [fin]it pas, il commence. Tel est notre ferme espoir. »

Henri **BERGSON.**

HISTOIRE

[R]OBERT BRASILLACH : LE PROCÈS DE JEANNE D'ARC.

Un volume in-16 double couronne sous couverture illustrée.. **16 50**

« On sait que, du procès de condamnation de Jeanne d'Arc, qui avait [ét]é interrogée en français, il nous reste une copie de la minute originale, [q]ui comprend la dernière séance des interrogatoires publics, les interro[ga]toires secrets et les réponses de Jeanne aux autres audiences. C'est-[à-]dire que les paroles elles-mêmes de Jeanne nous ont été conservées [au]tant que cela se pouvait pour la plus grande partie du procès. Afin de [re]ndre la lecture plus aisée, nous avons, comme on l'a déjà fait pour le [th]éâtre, traduit ou repris à la première personne tout ce qui se trouvait [à] la troisième dans les textes authentiques. Nous avons supprimé toutes [le]s délibérations des juges ainsi que les lettres au Roi ou à l'Université et [le] texte du jugement. Ce sont les paroles de Jeanne qui nous importent. »

R. B.

[E]. TARLÉ : LA CAMPAGNE DE RUSSIE 1812.

Un volume in-8º soleil sous couverture illustrée........... **40** fr.

L'historien russe E. Tarlé a pu utiliser pour écrire son ouvrage sur la [c]ampagne de Russie de nombreux documents restés inconnus jusqu'à ce [jo]ur, qui avaient été abandonnés en Russie par l'armée impériale lors de [la] retraite et qui avaient été recueillis dans des fonds d'archives russes [à] ce moment-là. La conviction de l'auteur est que « c'est la résistance du [p]euple russe, et non pas le froid et l'étendue du territoire, qui a remporté [la] victoire sur Napoléon ». Ainsi présentée la Campagne de Russie appa[ra]ît sous un aspect nouveau et nous comprenons mieux sa vraie portée [e]n la considérant comme ayant inauguré, après la guerre d'Espagne, l'ère [d]es guerres nationales qui se succédèrent au cours du XIXe siècle et qui [o]nt changé la face de l'Europe.

EXTRAITS DE PRESSE

ROMAN

RAYMOND DUMAY : L'HERBE POUSSE DANS L
PRAIRIE.

Un volume in-16 double couronne .... **24 f**

Sous ce titre charmant : **l'Herbe pousse dans la prairie,** un inconnu c
presque vient de révéler son nom et un talent plein de promesses.

Jusque-là, l'auteur n'avait donné que des essais dans une revue d'avan
guerre. Son livre de début mérite de connaître un franc succès.

L'Herbe pousse dans la prairie ne recèle pas d'intrigue compliqué
et pourtant le roman charme et passionne, qui tout simplement décr
l'existence d'un groupe de bergers et de jeunes bergères. Les pag
sentent bon la jeunesse, la fraîcheur, l'odeur de la terre et des arbre
elles créent tout un univers paré de songes, peuplé de jeunes corps, q
évoque immanquablement le vers de Baudelaire :

« Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants! »

Jean-Loup DULAC. Le Cri du Peuple, 20 mars 1941.

Voici un livre de jeune dont la qualité est indiscutable.

L'Herbe pousse dans la prairie est un livre nettement jeune, d'u
fraîcheur balsamique. L'air de la prairie anime tous les personnages
cette aventure quotidienne des pâturages au bord de la rivière.

Raymond Dumay a le don qui donne aux champs leur coloration.
pense qu'il peut rentrer de son labeur par un beau soir de septembre
écoutant Jean Giono lui parler de la sensibilité des choses de la colline
de la plaine.

Pierre MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 21 mars 1941.

La grasse terre bressane de M. Raymond Dumay porte de vrais berger
de vraies bergères, qui gardent de vrais troupeaux; petits bergers
petites bergères dont les sens et les cœurs s'éveillent véritablement
l'amour.

L'appel de la nature et de la vie monte de l'herbe qui pousse dans
prairie, cette prairie qu'évoque non sans quelque nostalgie, comme s
héros Aloy, l'ancien berger Raymond Dumay.

LES TROIS. Dépêche du Berry, 23 mars 1941.

C'est un merveilleux petit livre, plein de grâce et de fraîcheur, sa
aucun doute le plus poétique des romans parus cette saison.

Peu d'écrivains ont mieux parlé des bêtes, des arbres, des secrets
la rivière que M. Dumay, débutant de vingt-quatre ans. Il sait aussi fai
parler son troupeau et je défie bien qu'on ne rie pas au récit des aventur
du jeune veau baptisé Pneu.

H. P. Je Suis Partout, 4 avril 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

LITTÉRATURE - BIOGRAPHIES

IENRI MONDOR : VIE DE MALLARMÉ, tome I.

Un volume in-8° soleil, sous couverture illustrée.......... **35** fr.

Mallarmé a trouvé en Henri Mondor l'historiographe et le défenseur a fois érudit et artiste, digne de sa grande mémoire.

L'Esprit Médical, février 1941.

La **Vie de Mallarmé,** par Henri Mondor, est la première partie d'une uvre qui doit se trouver sur le rayon des grands témoignages poétiques i influencèrent notre génération littéraire et qui, probablement, influenront des générations de lecteurs dans un avenir assez proche : Rimud, Mallarmé, Paul Valéry. Ces trois noms sont autant de montjoies acées le long de la route enchantée.

Henri Mondor trace de la vie du grand poète des images étroitement ociées à son œuvre.

Pierre MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 28 février 1941.

Cette biographie constitue un des plus beaux livres qu'on puisse lire r le grand poète symboliste. Les spécialistes en apprécieront la docuentation précise et abondante, les citations de poèmes peu connus et de ttres inédites, mais tout homme qui comprend que la vie d'un poète nstitue une aventure passionnante le lira comme un magnifique roman cu.

Ce drame de la destinée artistique, Henri Mondor ne découvre pas à s, jour après jour, dans la vie de Mallarmé; il le rend sensible par mille tails exactement choisis, il le vivifie de telle sorte que le lecteur le moins erti de ce grand débat intérieur, d'où les poètes ne sortent que grandis vaincus, se sent bientôt lui-même engagé dans cette étrange aventure mobile, souffre et espère avec le héros.

Robert FRANCIS. Les Nouveaux Temps, 8 mars 1941.

M. Mondor reconstitue patiemment la vie du poète, année par année, presque jour par jour, expliquant l'éclosion des œuvres et la constituon de la poétique du maître de la Poésie pure. Puisse ce livre permettre, on au grand public, mais à un plus grand nombre de lecteurs cultivés, de nitier à la pensée souvent hermétique, mais exquisement raffinée de uteur d'**Hérodiade.**

René GÉRIN. L'Œuvre, 14 mars 1941.

Ce livre n'est pas une simple étude sur l'auteur de **l'Après-midi d'un une,** il est orchestré comme une précieuse symphonie.

C'est une évocation de poète, au sujet d'un poète.

ZADIG. La France au Travail, 25 mars 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

BIOGRAPHIES - HISTOIRE

Mgr GRENTE : L'ÉMINENCE GRISE.

Un volume in-16 double couronne sous couverture illustrée. 22

Mgr Grente nous donne un portrait du Père Joseph, une esquisse son rôle, une analyse de ses œuvres, dans un mince volume où il a condenser, avec l'art le plus aimable, tous les éléments de connaissan qui justifient et commandent l'admiration pour ce grand Français.

Cet homme prodigieux était avant tout un homme de prière et un m tique à qui nous devons « un des beaux livres de notre littérature religieuse **l'Introduction à la Vie spirituelle.** Sa vocation l'appelait à diriger les âm Songez que cet agent diplomatique, mêlé aux plus grandes affaires royaume, a écrit à ses chères Bénédictines du Calvaire plus de onze ce lettres et plus de quatre cents exhortations.

Le livre de Mgr Grente nous remplit d'admiration pour cet homme q après une merveilleuse vie de pensée et d'action, allait recevoir la pourp cardinalice quand l'apoplexie le terrassa à l'âge de soixante et un ans.

André BELLESSORT. Je Suis Partout, 14 mars 1941

Réhabilitation par l'évêque du Mans, du Père Joseph, que les historie ont malmené avec une férocité traditionnelle.

Le chapitre sur le Père Joseph écrivain le révèle comme un des fon teurs de la prose française.

René GÉRIN. L'Œuvre, 14 mars 1941

...Un livre sur le Père Joseph, l'éminence grise du cardinal de Richelie livre judicieux et de réhabilitation, accueillant et nourri.

L'Œuvre, 16 mars 1941

A l'encontre des pamphlets romantiques de Vigny et de Michel l'Éminence Grise vient de trouver en Mgr Grente un défenseur t informé, qui en fait saillir les qualités réelles et l'étonnante activité.

C. CHAPU. La Vie catholique du Berry.

Curieux enfant, curieux adolescent, curieux homme que cet ami cardinal de Richelieu qui, presque toujours, fut victime d'une réputati injuste et trop romanesque. Son biographe prend sa défense. Il le fait av la chaleur de l'amitié et la sûreté de son érudition.

Mgr Grente a tracé de cet homme, qui vécut en pauvre dans une socié merveilleusement parée, un portrait vivant où l'émotion du peintre mêle à l'image qu'il dessine et qu'il anime.

Pierre MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 28 mars 1941

EXTRAITS DE PRESSE

BIOGRAPHIES

URIANT : LA VIE DU CHEVALIER THÉODORE LASCARIS.

Un volume in-16 double couronne sous couverture illustrée. **23** fr.

M. Auriant a étudié les archives qu'il fallait, et n'a pas de peine à démon-
er que Lascaris n'a jamais été un agent secret de Napoléon, chargé par
de soulever le monde arabe contre les Anglais, et de jalonner la route
s Indes.

René GÉRIN. L'Œuvre, 26 décembre 1940.

Les États-Unis d'Europe sont également pressentis dans cette existence
ouvementée d'un architecte des domaines nationaux en Égypte : le
oyen Lascaris, homme d'une curieuse activité mais souvent malchan-
ux. Sa correspondance avec le général Menou est assez séduisante.
elle du général également.

Pierre MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 4 janvier 1941.

M. Auriant met fin à une légende dans : **la Vie du chevalier Théodore
scaris ou l'Imposteur malgré lui.** Il ouvre le dossier réuni pour la pre-
ère fois de cet ancien chevalier de Malte qui offrit inutilement ses ser-
ces à Bonaparte pour garder l'Égypte à la France. Il mena une vie errante
Orient, une vie de raté toujours plein de projets jamais exécutés,
ais ne fut pas l'agent secret de Napoléon chargé de préparer la route des
des comme le crut M. de Lamartine et tout le monde après lui.

L. DE RUSSANGE : Visages du Monde, février 1941.

La collection « Histoires extraordinaires » que publie la Librairie Galli-
ard vient de s'enrichir d'un nouveau volume. Auriant s'y fait l'historien
s faits et gestes de ce chevalier Lascaris dont l'activité en Égypte est
meurée longtemps inexpliquée...

C'est une des plus étranges figures du XIXe siècle que celle de cet
enturier où l'on peut voir un hardi précurseur du colonel Lawrence.

La France au Travail, 7 mars 1941.

u même auteur aux éditions de la N. R. F. :

venturiers et originaux (1934)........................... **18** fr.
s Lionnes du Second Empire (1935)........................ **18** fr.

EN SOUSCRIPTION

ÉDITIONS ORIGINALES ET GRANDS PAPIERS

Professeur Gosset : Chirurgie Chirurgiens.
Préface de Georges Duhamel, de l'Académie Française.

12 exemplaires sur japon	375 »
25 exemplaires sur hollande	250 »
200 exemplaires sur pur fil	110 »

Hermann Melville : Moby Dick, roman traduit par Lucien Jacqu
Jean Smith et Jean Giono.

6 exemplaires sur chine	450 »
50 exemplaires sur pur fil	170 »
100 exemplaires sur alfa	110 »

Jean Giono : Pour saluer Melville.

5 exemplaires sur chine	280 »
6 exemplaires sur japon	250 »
15 exemplaires sur hollande	125 »
75 exemplaires sur pur fil	55 »
250 exemplaires sur alfa	35 »

Louis Aragon : Les Voyageurs de l'Impériale, roman.

5 exemplaires sur chine	500 »
75 exemplaires sur alfa	100 »

Albert Thibaudet : Réflexion sur la Littérature, II.

40 exemplaires sur alfa	65 »

Alain Gerbault : Iles de Beauté.

30 exemplaires sur pur fil	65 »
100 exemplaires sur alfa	50 »

Conversations de Gœthe avec Eckermann, traduction de Jean Chuzev

50 exemplaires sur pur fil	90 »

LIVRES RELIÉS, TITRE ET MOTIFS OR

Margaret Mitchell : Autant en emporte le Vent.

3.000 exemplaires sur châtaignier réimposés au format 17 × 23,5 cm	150 »

Jules Renard : Journal	110 »
Paul Claudel : L'Otage	55 »

Henri Bidou : Paris.

Comportant de nombreuses illustrations, motifs de reliure exécutés par Paul Bonet	250 »

Antoine de Saint-Exupéry : Vol de Nuit	50 »

COLLECTIONS DE LA N. R. F.

LE PAYSAN ET LA TERRE

Voici plusieurs années déjà que le plan de cette collection a commencé 'être tracé. Nous étions alors bien loin d'imaginer que sur ses débuts èserait un des plus grands conflits de l'histoire européenne et de la nôtre. es temps que nous vivons peuvent paraître, à qui ne regarderait que la urface des choses, médiocrement favorables à une telle entreprise. ut-il, cependant, à aucun moment, plus nécessaire de fournir aux lecteurs e bonne volonté les moyens de s'informer sur l'homme et la société ?

C'est à décrire, analyser, expliquer les divers types de l'humanité aysanne que cette suite de volumes est consacrée. L'homme des champs apparaîtra, cela va de soi, avant tout dans le paysage familier de ses bours, de ses jardins et de ses pâtures, qui, façonné par le travail des énérations, à son tour façonne leur destin. Mais on le verra aussi tel qu'il st ou fut à ses jours de prières ou de délassements; sur la place du village ù la communauté délibérante prit peu à peu conscience de son être; sur es grands chemins de l'émigration ou de l'exode. En un mot, par la sou-lesse du dessin d'ensemble et la diversité d'ouvrages que nous concevons omme autant de feux entrecroisés, nous nous sommes efforcés de rendre istice à la variété même de la vie. Aussi bien chaque collaborateur — il st presque superflu de le dire — conservera-t-il la pleine liberté de sa ision propre et de son tempérament. Un esprit commun n'en guide pas oins l'entreprise, auquel tous se sont ralliés, parce qu'il répondait, 'avance, aux penchants et aux expériences de tous. Si certaines études orienteront, de préférence, vers les faits contemporains, tandis que 'autres pénétreront, au contraire, dans les profondeurs de l'histoire, 'est que nous sommes tous d'accord pour reconnaître la solidarité du résent et du passé; simples découpures, en vérité, arbitrairement pra-quées dans une durée continue, où le plus distant, à la fois, commande plus proche et ne saurait s'interpréter qu'à sa lumière. Le paysan ançais aura sa part, que nous souhaitons très large. Mais nous n'oublions as — nous sommes moins que jamais disposés à oublier — que ce paysan ançais est aussi un paysan européen. Nous sommes, d'ailleurs, résolus - comme en témoigne, dès l'abord, le beau livre de M. Labouret — à orter nos regards beaucoup plus loin que les frontières de l'Europe ou es civilisations de modèle occidental.

Les spécialistes trouveront, espérons-nous, aide et profit dans notre ollection. Qu'on veuille bien, cependant, ne pas s'y tromper; nous crivons pour quiconque aime lire, regarder autour de soi et comprendre.

enri Labouret : Le Paysan d'Afrique Occidentale *(sous presse)*.

an-Paul Hutter : Le Fermier Américain *(en préparation)*.

L'ŒUVRE DE GEORGES SIMENON

Depuis longtemps, je me propose d'écrire une étude sur Simenc
et si je n'ai pas répondu tout aussitôt à l'appel des « Cahiers du Nord
c'est que les quelques lignes que je puis envoyer aujourd'hui me paraisse
trop insuffisantes pour louer comme il convient un aussi important roma-cier.

Je fus l'un des premiers à l'admirer; Simenon, le sait. Voici quelqu
années, il y aurait eu plaisir à le « découvrir ». Mais (bravo, Thérive!),
me suis laissé distancer. Aujourd'hui, la partie est gagnée. Simenon
partout des admirateurs, partout des lecteurs enthousiastes. Pourtan
nombreux sont encore ceux qui, devant lui, font la fine bouche; qui diser
« Simenon, oui... mais il écrit trop! » (car ce qui lui fit du tort, longtem
c'est son extraordinaire abondance) et qui crieront au paradoxe si
déclare que je tiens Simenon pour un grand romancier; le plus gra
peut-être et le plus vraiment romancier que nous ayons eu en littératu
française aujourd'hui. Tant pis pour ces faux-délicats. Ne faites rien po
les conquérir, Simenon! continuez sans vous occuper d'eux; ils viendro
à vous tout de même.

Et c'est seulement alors que, dans le portrait que je voudrais tracer
vous, j'oserai quelques ombres et quelques critiques, à seule fin que vo
y paraissiez plus ressemblant.

André GIDE. Les Cahiers du Nord.

Déjà parus :

Le Locataire (1934); Les Suicidés (1934); Les Pitards (1935); Les Clien
d'Avrenos (1935); Quartier nègre (1935); L'Évadé (1936); Long Cou
(1936); 45° à l'Ombre (1936); Les Demoiselles de Concarneau (1936);
Testament Donadieu (1937); L'Assassin (1937); Le Blanc à Lunettes (193
Faubourg (1937); Ceux de la Soif (1937); Chemin sans issue (1937); L
Sept Minutes (1938); Les Rescapés du Télémaque (1938); Les Trois Crim
de mes Amis (1938); La Mauvaise Étoile (1938); Les Sœurs Lacroix (193
Le Suspect (1938); Touriste de Bananes (1938); Monsieur la Souris (193
La Marie du Port (1938); L'Homme qui regardait passer les trains (193
Le Cheval blanc (1938); Chez Krull (1939); Le Coup de Vague (193
Le Bourgmestre de Furnes (1939); Malempin (1940); Les Inconnus dans
Maison (1941); Cour d'Assises (1941); Bergelon (1941); L'Outlaw *(so
presse)*.

En préparation :

Oncle Charles a disparu; La Veuve Couderc; Le Voyageur de la To
saint; Il pleut Bergère; La Vérité sur Bébé Donge...

OUVRAGES À PARAITRE EN MAI 1941

ROMAN

[H]ERMAN MELVILLE : MOBY DICK.

Traduit de l'anglais par Lucien Jacques, Jean Smith et Jean Giono.

Un volume in-8º soleil sous couverture illustrée............ **65** fr.

« La phrase de Melville est à la fois un torrent, une montagne, une [m]er..., mais comme la montagne, le torrent ou la mer, cette phrase roule, [s']élève et retombe avec tout son mystère. Elle emporte; elle noie. Elle [ou]vre le pays des images dans les profondeurs glauques où le lecteur n'a [pl]us que des mouvements sirupeux, comme une algue; ou bien elle l'en-[to]ure des mirages et des échos de cimes désertes où il n'y a plus d'air. [T]oujours elle propose une beauté qui échappe à l'analyse mais frappe avec [vi]olence. »

Jean GIONO.

Quelques opinions sur Moby Dick :

C'est le chef-d'œuvre de Melville. Jamais nous n'avions eu ainsi dans un [li]vre la respiration des mers, la passion des vents, la succion des abîmes. Le [le]cteur le plus froid finit par être entraîné dans la démoniaque poursuite [d]u capitaine Achab et la baleine invincible est une des créations les plus [a]dmirables d'un grand poète.

Willian P. TRENT. History of American Literature.

Ici se trouvent les secrets de la mer. Ce livre se dresse tout seul au [m]ilieu de tous les livres que je connais. Rien n'en approche.

John MASEFIELD.

C'est écrit en lettres de sang... On touche la grandeur des océans... la [sa]uvagerie magnifique d'un Macbeth des mers... Soulevé par son génie [p]oétique comme par le vent du large.

Harper's New Monthly Magazine.

C'est une création aussi pure que le Paradis Perdu.

John FREEMAN.

ŒUVRES COMPLÈTES D'HERMAN MELVILLE

[U]n Éden Cannibale (Typee) (1846) (Collection « Les Documents Bleus »).. **12** »

[Bi]lly Budd, gabier de misaine, traduit de l'anglais, préface de P. Leyris.. **16 50**

[Pi]erre ou les Ambiguïtés, traduit de l'anglais par Pierre Leyris.... **43** »

[B]artleby l'Ecrivain *(sous presse)*.

[E]n préparation :

Omoo (1847); Mardi (1849); Redburn (1849); White Jacket (1850); [Is]raël Potter (1855); Les Piazzi (1856); Benito Cereno (1856); L'Homme au [Pa]ratonnerre (1856); Les Iles enchantées (1856); Le Clocher (1856); Le [C]hevalier d'Industrie (1857); Tableaux de Batailles et Aspects de la Guerre [(1]866); Clarel : Pèlerinage en Terre Sainte (1876); Esquisses et Poèmes.

ÉCHOS

C'est grâce aux inlassables recherches de **Henri Mondor** que les « Œuvr Complètes » de **Stéphane Mallarmé** vont pouvoir paraître dans Bibliothèque de la Pléïade. Elles comprendront un grand nomb de lettres inédites.

Paul Morand a terminé un roman, **l'Homme pressé,** qui paraîtra en se tembre, aux Éditions de la N. R. F.

Robert Brasillach, qui était prisonnier en Allemagne depuis juin 19 vient d'être libéré. Sa rentrée à Paris coïncide avec la parution son dernier livre : **Le Procès de Jeanne d'Arc** (N. R. F.).

Louise de Vilmorin vient de donner aux Éditions de la N. R. F. son dern roman, intitulé **Le Lit à Colonnes.**

Henri Mongault achève une traduction nouvelle de **La Guerre et la Pa** de Tolstoï, pour la collection de la Pléïade.

La **N. R. F.** vient de signer un contrat avec M. **Émile Borel** pour son ouvra **Le Jeu, la Chance et le Hasard.**

Henry Bidou prépare pour la N. R. F. une **Histoire de la Guerre de 193 1940** sur le front occidental. Il en réunit actuellement les documen

Les Éditions de la N. R. F. vont publier le premier roman de Mme **Cla Fromont: Pégonie.** Mme Claire Fromont est une ancienne ouvrière une autodidacte.
Elle vit actuellement en Finlande.

M. **Pierre Devaux,** dont on a remarqué les chroniques scientifiques da « L'Illustration » et « Les Nouveaux Temps », prépare pour la N. R. un recueil de biographies : **Les Aventuriers de la Science.**

Les amateurs de cinéma muet n'ont pas oublié **Jim le Harponneur,** av John Barrymore. Rappelons que ce film a été tiré de **Moby Dick,** roman de Herman Melville que les Éditions de la N. R. F. publie dans la traduction de **Jean Giono.**

La **N. R. F.** va prochainement publier la traduction d'un roman danc **Barbara,** par Frantz Jorgen **Jacobsen.**
Ce livre a eu un succès considérable dans les pays scandinaves et a de été traduit en plusieurs langues.

Le roman de Georges Simenon, **Les Inconnus dans la Maison,** va être por à l'écran, ainsi que l'**Assassinat du Père Noël,** de Pierre Véry, et l **Evadés de l'an 4000,** de Jacques Spitz; les trois romans ont paru a Éditions de la **N. R. F.**

M. **Pierre Deffontaines,** directeur de l'Institut Français à Barcelone, org nise dans cette ville une exposition du Livre Français.
M. Pierre Deffontaines dirige aux Éditions de la N. R. F. la Collecti de « **La Géographie Humaine** ».

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA CLASSE DE MALLARMÉ

A Henri Mondor.

Précisons d'abord, mon cher ami, qu'il m'est infiniment agréable de vous parler de Stéphane Mallarmé, parce que c'était lui, et parce que c'est vous. Car je vis en lui, dès que l'insigne faveur me fut donnée de l'approcher et de l'entendre mieux, ce que vous y voyez vous-même : un maître chimiste des affinités, un patron qui donnait doucement le départ des communications spirituelles. Mallarmé m'apparaît à deux moments de mon existence et marque ainsi les deux épisodes, les deux thèmes d'un étonnement.

Je le vis pour la première fois dans une petite classe d'anglais, qu'il partageait avec M. Balagué, au collège Rollin, où j'étais un tout jeune élève. Mais ce fut à peine huit ans après que je le connus par son vrai visage, et que ce qu'il écrivait, que nous ne comprenions pas toujours, (« nous butions à quelques coins »), mais que nous sentions profondément, devint pour nous comme une autre langue maternelle, un point de vitesse acquise, un axiome, un ablatif absolu. Ce qui me fait mieux comprendre comment, de nos jours, les jeunes têtes ont été dotées, tout près de leur naissance, d'un certain nombre d'équations nouvelles comme celles de l'avion et du cinéma...

Mallarmé se mettait quelquefois en retard, et nous faisions la queue d'assez longs instants devant la porte de

la classe d'anglais, figurants qui attendaient leur tour sur des jambes de douze à treize ans, comme nous devions l'attendre plus tard, pour y gagner quelque amphithéâtre, à la porte des grands concerts ou de l'Opéra-Comique de Pelléas. Bientôt, les jeunes chevaux de notre bande commençaient de s'agiter, de piaffer, de se cabrer. Le prof' d'anglais n'arrivait toujours pas... Enfin se produisait en divers points de ce long corps une ondulation sournoise : Mallarmé venait d'apparaître à l'autre bout de la cour, franchissant de son pas rêveur la porte de communication qui séparait l'équipe des Grands du peloton des Minimes. Le poète était quelquefois escorté d'un de nos préfets des études, de M. Mazel, de M. Pierceau ou de M. Desvareilles, lesquels n'étaient pas tout à fait sans savoir qui était M. Mallarmé. Lui s'avançait d'un pas balancé et traversait obliquement la cour plantée d'ailantiers et de paulownias, dessinant discrètement, selon la lumière des saisons, le profil contrasté d'un kiosque, d'une dame-jeanne ou d'un kangourou : c'est que les poches de son pardessus étaient bourrées à se découdre de journaux, de revues, de bouquins et de plaquettes. Le tout tiaré du météore évidemment retouché d'encre d'un haut de forme à bords plats.

Le silence se faufilait dans les rangs. Mallarmé était sur nous. Il ouvrait vivement la porte, nous faisait passer du courant d'air de la cour à l'odeur d'éponge et de craie de la classe et nous installait d'un coup d'archet, par le charme de quelque discipline secrète, à nos bancs, qui étaient alors des bancs mobiles, détachés comme des poneys de nos pupitres à couvercle, lesquels étaient percés d'un trou néfaste où se figeait un œil crevé d'encre boueuse.

Mallarmé montait les trois marches de sa chaire, qui n'était pas une table, mais tout bonnement, comme aux temps des balbutiements de l'Enseignement Secondaire, une simple caisse de chêne ou de noyer poncé robuste. Une fois le pied posé sur le sol de son empire, Mallarmé

vidait longuement son pardessus de ses journaux, de ses revues et de ses livres, les installait méthodiquement sur divers points de sa tablette et presque aussitôt, après quelques mots méticuleux et vagues sur l'emploi du temps, se plongeait dans la lecture comme un cheval dans sa mangeoire. Les grandes et hautes fenêtres qui versaient dans la salle la lumière verte des paulownias, projetant de biais l'ombre des tableaux de leçons de choses et de la carte en relief signée Sanis, lubrifiaient cette méditation.

Nous nous mettions alors à ouvrir et à fermer des bouquins de thèmes et de versions, à glisser des bruits de papier dans le silence mallarméen. Le professeur d'anglais ne bougeait pas. Il s'éloignait, il filait sans bouger, comme s'il eût été à califourchon sur l'extrême but d'un bout de lorgnette qui eût dépassé la mise au point. Il nous semblait qu'il devenait de plus en plus immobile, de plus en plus « irréel », s'enfonçant parfois sous nos yeux comme un baigneur dans un singulier silence liquide où il risquait de couler à pic.

Bientôt, nous nous mettions à remuer et à chuchoter autour de cette mare de calme et d'absorption. Sur cette pente, le bruit de nos pieds et de nos bouches s'enflait au rythme d'une crue menaçante, des poitrines et des genoux s'enhardissaient, et le chahut faisait sourdement son entrée comme un défilé de troupes. Tel cancre empoignait par un bout quelque banc, le soulevait et versait sur le derrière toute la brochette de ses camarades. Aux frontières de la classe, dans les ténèbres des dernières travées, des albums s'ouvraient sous le couvercle des pupitres. Une bourse aux timbres-poste faux s'installait comme un camp de romanichels. Les feuilles d'un petit journal de classe, tiré à l'autocopiste, et qui nous venait des grands, se couvraient de caricatures et de formules curieusement universitaires.

Alors Mallarmé, réveillé comme un dieu, émergeait de sa lecture, donnait dans l'air chargé de fritures un coup

sec de la tête, empoignait, de cette main qui avait débouché un flacon poétique d'un prix inconcevable, une règle filetée de cuivre — je la vois monter, cette règle — et projetait, sur trois tons : « Assez, assez, assez! J'ai dit! »

... Et à peine avait-il dit que la porte s'ouvrait, livrant passage à un silence de plomb dans lequel se drapait un sanhédrin de fantômes. La salle se mettait aussitôt debout dans ses labours, bien droite et telle qu'une avoine naissante. Alors le directeur, M. Roguet, qui venait de succéder à M. Defaucompret, (il ressemblait à Ravel comme une goutte d'eau ressemble à une autre), et que nous surnommions fil de fer, suivi de M. Sornin, le censeur, dont le nez bleu faisait penser à un biscuit à la cuiller qui vient d'être trempé dans du vin et qui va se casser, et que nous appelions piffard, d'un de nos préfets des études, et des maîtres-répétiteurs De Monsang et Boule-de-Suif, faisaient leur entrée chez Mallarmé et répandaient autour d'eux une forte odeur de solennité. Ils venaient donner les places de la dernière compote : 1er F..., 2e L..., 3e Taconnet, 4e Thibésart. (Et je vois et j'entends encore, dans mes moments de rumination, Mallarmé, dessinant de mon côté un sourire bizarre, prononcer, d'une voix étouffée : « Et il a pâli... »).

Quand les autorités s'étaient évaporées, le professeur d'anglais, enfin déhalé de sa lecture, se résolvait soit à faire réciter la leçon, soit à nous enseigner les secrets de la diction de cette énigmatique rengaine : *Twinkle, Twinkle, Little Star*, soit à commenter une grammaire d'Addison, soit à nous dicter quelque thème ou version, d'où partait souvent une de ces trouvailles dont il avait, même là et comme malgré lui, le secret.

Mallarmé n'avait pas envie de punir. Il savait bien que les pensums ne nous arrivaient que trop souvent par la filière des maîtres-répétiteurs, et il me souvient qu'il y eut des périodes où ils tombaient sur nous comme la faim sur le pauvre homme, à tout bout de champ, à propos de

bottes. Les parents n'y comprenaient rien, le père saboulait son fils, la maman y allait de sa larme, et nous n'en serions jamais venus à bout si nous n'en avions fait fabriquer la plus grande partie par une dame mûre, courageuse et gaie, aux yeux très bleus, très doux, qui tenait, avenue Trudaine, une petite papeterie-librairie-mercerie. On murmurait quelquefois que cette fée du collège était de mèche avec les pions, qui nous accablaient de lignes et de verbes pour lui faire gagner un peu d'argent. Oh, pas beaucoup, ses prix étaient vraiment modiques. Mais qu'aurait pensé Mallarmé le pur s'il lui était venu aux oreilles — en admettant qu'il ne le sût pas, ce qui me paraît quand même invraisemblable — que notre « négresse » n'était autre qu'une sœur de Paul Verlaine ? Et n'eût-ce pas été pour lui peut-être autrement inexplicable qu'un coup de dés ?...

Huit ans plus tard, un soir, deux amis chers, Régnier et Hérold, m'emmenèrent, honneur difficile, aux fameux Mardis de la rue de Rome où habitait alors l'auteur de l'*Après-Midi*... La maison par lui choisie ou subie faisait face à la grille du chemin de fer, devant la sortie de cet horrible tunnel des Batignolles dont la bouche cariée soufflait des catastrophes. C'était une assez vieille maison, modestement bourgeoise et qui était assez bien tenue, dont l'escalier était sans tapis et la mélancolique cimaise peinte en faux marbre. Le palier en était petit, la porte étroite, nattée d'une sonnette à boule de cuivre qui dandinait longuement un tintement de province. Mallarmé ouvrait souvent lui-même, et sur une antichambre si étranglée, si facilement comble de pardessus, qu'on les imaginait devançant le poète et débordant sur le palier, comme les spectres délivrés du cabinet de Barbe-Bleue.

Le maître introduisait ses amis et ses invités dans la fameuse petite salle à manger et les installait avec grâce autour de la table à rallonges, que présidait le fantôme céramique d'un poêle de faïence à l'ancienne mode, avec

sa cheminée dans sa niche et ses tétons de cuivre, le poêle célèbre que tout ce qui reste des bons lettrés de cette époque a dans la mémoire.

Ce premier soir que je pénétrai dans le sanctuaire, on était en train, par un hasard accueillant, de parler de Manet, de Berthe Morizot, et de Whistler, ce mousquetaire pour terrasse d'Elseneur, ce gant à crispin perdu dans une nuit de fête, qui ne manquait pas de se rendre aux Mardis chaque fois qu'il venait à Paris. Puis Mallarmé, en quelques mots, mais avec une pertinence et une précision dont je demeurai estomaqué, me fit l'éloge d'une petite suite de poèmes que j'avais intitulée : « Tancrède » et qui venait de paraître dans la revue *Pan*. Sur ce commentaire, qui m'avait passablement ébranlé, je fus installé à ma place, face au poêle. Bientôt, par une porte qui s'ouvrit de côté, près de la fenêtre, Mlle Mallarmé parut, portant un beau chat dans ses bras. Mallarmé, qui s'était absenté un court instant, revint à ce moment et déposa devant moi un grog, que la forme du verre et le rond de citron faisaient ressembler à une veilleuse, un paquet de caporal et un cahier de papier à cigarettes Job. Ce tabac, ce carnet, cette boisson s'imposèrent à moi, ce soir-là, comme les accessoires suffisants et nécessaires aux opérations de la Poésie. Déjà Mallarmé reprenait son propos, passant tour à tour du faune à l'ange, du halo à l'arête. Il y avait là, ce fameux soir, à ma gauche, Gravollet, le vieil organiste, fidèle ami de la maison. Je vis aussi pour la première fois le docteur Bonniot qui devait épouser, peu après la mort du maître, Mlle Mallarmé, que nous croyions fiancée à Régnier. Sur ma droite, Valéry, Régnier, Griffin, Hérold, Mockel, Mauclair s'échelonnaient en fer à cheval autour du poêle. Au bout de la table se dressait le peintre Hawkins, enfant terrible de Mallarmé, grand Viking aux moustaches longues et douces, et qui nous conta ce soir-là, d'une voix lente et belle, comment il avait, du temps qu'il était marin, tué un de ses camarades sur le pont d'un voilier, d'un coup

de barre d'anspect... Cette sombre confidence fut pourtant de nul effet, personne n'eut l'air de la prendre au tragique, et Mallarmé ne sourcilla pas.

Le rythme des entretiens de la rue de Rome était vif, mais toujours lié et calme. Aucune anicroche, aucun incident, aucune note fausse n'y pouvaient sauter, aucune lourdeur y peser. Le propos de Mallarmé, toujours égal, d'un naturel parfait, d'un dosage presque modeste dans le magistral, y donnait le ton. Je n'ai guère entendu de conversation dont la substance nourrissante fût digne de la sienne que celle de Valéry, ou celle de Schwob, tout à fait différentes, d'ailleurs. Le premier jetant d'une voix nerveuse et légère de vives coulées d'idées qui battent comme des branchies et se ramifient à l'infini; l'autre, chez qui l'érudition, l'humour, le fantastique et le mystérieux se faisaient des blagues à froid, décantant son histoire ou son idée sur un ton net, mat et sourd.

Il est à peu près impossible de tenter une description qui ne soit pas insuffisante de « l'aura » physique et de la conversation de Mallarmé, et dès qu'on approche d'une de leurs caractéristiques, on s'éloigne d'une autre, qui vous devient plus importante. Son visage était fin et ferme, allongé d'une petite barbe. La lithographie de Whistler et l'eau forte de Gauguin en donnent deux versions possibles. Sa conversation ét it nette et sans anicroches, entourée de gestes retenus, parfaitement articulés, sans sécheresse. Orphée intime. Il se répétait parfois volontairement, pour préciser ou pour émonder. On peut dire assez vaguement que le fond en était d'un paradoxe sain. Mieux, Mallarmé savait donner à l'esprit le plus subtilement critique, à l'anticipation la plus audacieuse, aux rapprochements les plus insolites à l'esprit, la forme du bon sens et le ton du plausible. Il aurait, par exemple, a égrement exécuté, sur un mode dont le thème pouvait être, si l'on veut : « De l'influence de la musique de chambre, ou de 'accord de neuvième, sur les mariages de raison », des développements et

des variations de la crédibilité la plus parfaite..Valéry savait d'ailleurs admirablement l'amorcer.

Au reste, lorsqu'on s'adressait à lui ou qu'il vous avait interrogé, il avait cet art suprême, infini, d'introduire dans sa réponse, avec une politesse exquise, et dans la forme même où vous l'aviez proposé, une part de ce que vous veniez de lui dire, en le résumant ou en le commentant de façon à le fortifier ou à l'étendre. Un maître d'armes admirable, qui se laissait toucher quand vous le méritiez.

Il y aurait bien des choses encore à ajouter à ce témoignage. Pour aujourd'hui, mon cher ami, je n'ajouterai que ceci, que vous ressentez aussi bien que moi :

Je songe parfois, avec une tristesse amère, aux temps où la recherche désintéressée rencontrait moins de défaveur, où l'on attendait toujours quelque invention, quelque poème, où l'on parlait chaudement d'un brave homme, où l'on voyait des garçons rêveurs porter des livres sous le bras. Nous autres, les tout jeunes gens, nous n'avions pas d'argent pour acheter des livres. Mais nous en lisions sous les galeries de l'Odéon, debout, fourrant le nez le plus avant que nous pouvions dans les feuillets qui n'étaient pas coupés pour y chercher notre picotin. Nous trouvions encore, de ce temps-là, des commis de librairie coiffés d'une calotte, un crayon sur l'oreille, qui se faisaient bravement nos complices et nous alimentaient en excellente avoine. Ces galeries constituaient de la sorte un cabinet de lecture assez libre, à l'aspect gentil d'écurie spirituelle. La pile du *Mercure* et celle de *l'Ermitage* étaient bien rangées sur leur petit éventaire à côté de l'entrée des artistes de l'Odéon. De ce temps florissaient les plaquettes et les « compte d'auteur » des poètes symbolistes, édités avec toutes sortes d'intentions, précieusement ornés de couvertures imitées du galuchat, de la soie ou des vitraux... Mais Symbolisme ne veut plus dire grand'chose. Il y avait, tout simplement, du talent, du courage et du cœur.

Et maintenant quand il vous souvient, dans un moment

de mélancolie, d'avoir été admis à connaître des hommes tels que Mallarmé, Verlaine ou Marcel Schwob, qui furent toujours profondément justes et purs en matière de lettres, et se montraient parfois favorables à nos essais, on se prend en flagrant délit d'orgueil. Mais on voit revenir à sa rencontre le visage de notre jeunesse, on redevient dur pour soi-même, et l'on se sent comme protégé contre l'incompréhension, l'injustice ou l'indifférence.

LÉON-PAUL FARGUE,
de l'Académie Mallarmé.

HUIT MOIS DE DÉFAITE

Le 2 juin 1940, dans un hôpital militaire de Biarritz, les blessés français célébraient au champagne l'armistice et la classe. Deux ou trois d'entre eux restaient silencieux, et quelques nobles basquaises parmi les infirmières, ils les plaisantaient grassement. Et aux Arabes et aux Noirs, aux ombres de l'Empire égarées parmi eux, ils tapaient joyeusement dans le dos, s'exclamant : « Ah, mon zami, toi ti devenir Allemand, toi ti devenir Italien ! » Ceux-ci baissaient la tête, pleuraient à chaudes larmes... C'était pire encore que la honte, un vertige sans nom; et il paraissait même que le sang qu'à gros bouillons j'avais versé pour cette mortelle, mortelle statue, la France, loin de la ranimer, l'eût éclaboussée.

Et pourtant, le soir même, sur la table d'opération, je retrouve l'un de ces joyeux compères de la honte. Délivré par l'éther des stupeurs du présent, il s'abandonne avec rage à l'immémorial. La gloire lui remonte et le prend à la gorge : « Ah les vaches, s'écrie-t-il, ils ne nous auront pas. » Cette loque ose encore parler de vaincre ou de mourir; eût pu, sans injustice, chanter *la Marseillaise...*

Que s'est-il donc passé depuis ce jour-là ? Pour ceux d'entre nous qui entraient dans la vie et partaient pour la guerre avec l'assurance que les Français retrouveraient naturellement devant la mort la mesure de la France, la déception est totale : il fait triste à mourir. La France est toujours veuve pétrifiée, sans visage, les Français toujours veules, abandonnés, orphelins. Deux mille ans d'histoire,

l'épreuve de la gloire et de la longue étude, de la furie et de la bonhomie, de l'extrême rigueur et du libertinage, une cohorte de héros et de saints parmi les plus magnanimes que la terre ait portés, et des milliers de milliers d'aïeux patients, clairs et passionnés, restent sans emploi. Comme l'on mimait la tragi-comédie de la guerre, on joue celle de la défaite. Indigne de soi-même comme de l'occupant, on feint ici d'imiter ses voisins, là de copier son passé. Des troupes de valets frénétiques ou de ci-devant glacés se poussent sur le double tréteau de ce pays désert. Mais la grande balance politique, avec ses plateaux de Paris, de Vichy, ne pèse plus l'ombre d'un vrai pouvoir, d'une volonté vraie de la communauté française. D'un côté de la Loire, les gouvernants sont sans gouvernés, et de l'autre les gouvernés sans gouvernement ni volonté de gouvernement.

Voyez plutôt leur capitale administrative, bâtie sur pilotis dans la bile de la France; là chuchotent et paradent, se pressent et se grillent des patriotes sans patrie, des généraux sans armée, des syndicalistes sans syndicat, des doctrinaires sans foi, des conjurés sans secret, des arrivistes sans force et sans cynisme, et des banquiers fort bien pourvus. C'est là que s'est inventée la Révolution sans révolutionnaires. On y distribue frénétiquement des leviers de commande qui n'embraient plus sur rien; et l'on y met aux enchères les menues faveurs réelles du moment : essence, laissez-passer, cartes de vivres. On y poursuit une inflation non plus seulement de papier-monnaie, mais de papier d'administration : projets de loi, arrêtés, nominations, circulaires ministérielles, fiches de renseignements, listes de recensement, affiches de propagande, cartes de géographie, plans pour l'éternel. Et les hommes à tout faire des « Groupes de Protection », avec leurs vrais side-cars, leurs vrais casques, leurs vraies mitraillettes qui manquaient tant à nos groupes francs, ont l'air eux-mêmes en carton-pâte. Je gage qu'ils ne tueront jamais personne...

Accusez-les d'ailleurs de tout, sauf d'inconscience. Et même, s'ils se croient tout, ils savent qu'ils ne peuvent rien. Vichy propose toujours, mais à trois kilomètres de là, Cusset dispose déjà... Alors des hommes de gouvernement partent à la poursuite de la France réelle dans leurs autos gouvernementales, avec leur essence gouvernementale, sur leurs routes gouvernementales, et se retrouvent à Lyon, Marseille ou Toulouse dans leurs restaurants gouvernementaux, sans cartes ni restrictions — et sans population. Et de même ils ont poursuivi la jeunesse par des camps, les enfants par des primes, le peuple par de la propagande ou de la police; les camps restent sans vie, les foyers sans joie, la police sans force, multipliant le nombre des arrestations à faire à mesure qu'elle en fait, et jamais les affiches de propagande ne deviennent chair sociale.

Le dieu qui les fit naître, en leur donnant les attributs de la souveraineté, les a marqués de vichyssisme, forme extrême de la schizophrénie. Et même quand, par erreur, le portillon de l'Hôtel du Parc distribue vers les couloirs et les antichambres du pouvoir, parmi tant de têtes de Turc, de papes et de pitres, l'intelligence, la modestie, la ruse ou la beauté, elles sont stérilisées. C'est au pays des ombres que les Grecs plaçaient leurs Enfers, où non seulement les ombres sont vaines, mais aussi impuissantes...

Mais contemplez aussi leur capitale politique, la capitale tout court. Sans le fer et le feu, pourra-t-on purifier Paris, cette pouffiasse qui s'étire péniblement chaque matin après une nuit obscène, sans lumières et sans rêve? En face de l'ordre militaire le mieux établi du monde, ils n'ont de recours que dans l'anarchie; en face de la carence de leur gouvernement, que dans la débrouillardise individuelle; en face de la délation, que dans la compromission. Le spectacle des bébés morts de faim ou de froid n'arrache de hurlements qu'aux mères, offre un sujet de conversation aux commères, et n'inspire aux citoyens pas la moindre passion de révolte, d'ordre et de justice. Ils préfèrent se

faire rouler individuellement, en essayant individuellement et collectivement de rouler la collectivité. Les ménagères préfèrent faire la queue, qu'il serait si facile d'organiser : « Oh nous, vous savez, quand il fait pas trop froid, on aime plutôt ça ! » Ces dames préfèrent matin et soir courir les magasins d'alimentation de luxe, avec le « sac aux trouvailles » de Lancel. Ces messieurs du Chemin de Fer, du Charbon, du Cuir, du Ravitaillement ou de la Police, tous Grands Protecteurs, de l'employé au directeur, préfèrent monnayer chèrement leurs parcelles de pouvoir... Et la masse des Français apporte le même soin que le canard aux prises avec les glaces de l'hiver à tourner dans le cercle chaque jour plus étroit de la nécessité.

Que si l'on attendait chez eux un sursaut d'énergie de la perte de leurs aises, quelle déception ! Leur graisse a beau fondre, ils n'en deviennent pas plus souples; ni leur argent, plus libres; ni leur assurance, plus hardis et plus inventifs. L'autoritarisme sans force, l'anarchie sans révolte se complètent à merveille, complices dans l'inertie. Les Français ont tant attendu, depuis Waterloo, que leur destin se fixât en dehors d'eux et, par conséquent, contre eux, qu'ils finissent par être récompensés de leur longue patience. Les voici maintenant portés à ce comble de l'attente, qui consiste à faire par quartiers la queue dans la rue, sans même toujours savoir pour quoi; ou à écouter par familles, en pantoufles, la radio anglaise, attendant Dieu sait quoi. Et ils ont été, depuis la Révolution qui consacrait leur unité nationale, à ce point divisés et incapables de faire un bloc politique, qu'ils se sont retrouvés un beau jour devant deux moreeaux de France et trois morceaux d'Empire.

Si telle est la masse française, seule prise par le gel dans un monde en fusion, voit-on chez les précurseurs la moindre trace de pensée chaleureuse, d'esprit qui rayonne et qui trouve des fissures dans la fatalité ? « Il faudrait tout de même que ça change »; telle est la vague conclusion du

livre de Maurice Betz. Bertrand de Jouvenel réclame une « psychopolitique » des Français, mais ne l'inaugure pas et en est encore à souhaiter Richelieu, à déplorer cette Révolution par laquelle nous avons donné le branle à l'Europe entière. Il n'est pas jusqu'à l'allégresse de Drieu qui ne me paraisse pas toujours d'un très bon aloi.

Certes, nos écrivains comme nos politiciens n'ont pas fini d'isoler, de disséquer puis d'accoupler les deux termes « national » et « social »; ou même, s'ils sont hardis, ceux de « français » et « d'européen ». (Les néophytes de la patrie, comme ceux du continent, oublient que l'alternance même de notre égoïsme sacré, le plus ancien d'Occident, et d'une passion européenne vieille de cent cinquante ans, a fini par nous laisser exsangues.) Mais comment, les formes politiques ayant été trouvées par d'autres pour le XXe siècle, les Français pourront d'abord y fondre leur mythe national, puis pétrir ces formes à leur tour; comment la France du Grand Siècle et celle de la Déclaration des Droits pourront se féconder au lieu de s'annuler, Napoléon et Richelieu devenir des cousins, au lieu de frères ennemis; comment des mythes nationaux qui paraissent contradictoires pourront se fondre pour fonder l'Europe par la chair, et non plus par la cervelle; quelle est enfin la dot que nous apporterons à cette créature : voilà ce que nous brûlons d'entendre, et que nous n'entendons jamais.

Cependant, oublieux de leurs propres succès, terrorisés par le soleil d'aujourd'hui, accrochés par grappes infernales aux passes difficiles de leur histoire, les Français sont encore embarqués sur leurs radeaux de Méduse qui s'appellent Ligue, Fronde, 88, Cent-Jours, Commune, Entre-Deux-Guerres, Éternels Regrets.

Devant une telle paralysie, on se sent pris de haine contre quiconque essaie, sous un prétexte ou l'autre, de dissimuler le degré d'abaissement des Français. Ah! ne nous parlez plus de la France éternelle, pauvre veuve

mortelle. Poètes qui proclamez que tout est perdu sauf la beauté; combattants, que tout est perdu fors l'honneur, comment ne subodorez-vous pas les manœuvres des généraux pour qui l'École de Guerre est intacte, des banquiers pour qui reste le fric, ou des intellectuels, leurs idées, ou de chaque Français, sa pauvre raison de vivre? Comment ne sentez-vous pas que tout est perdu et doit l'être, pour que tout puisse être sauvé? Spécialistes de l'honneur, de la beauté, mais où donc placez-vous cet honneur et cette beauté?

Nous sommes quelques-uns qui n'oublierons jamais ce mois de juin 1940, où rien ne tenait, les hommes pas plus que les officiers, et ni la beauté ni l'honneur ni l'éternité, — hormis quelques caractères parmi nous ou qui seront avec nous. En juin 1940, sur les routes de France, auprès de l'or déchu et des aises encombrantes, l'honneur était fort terne et la beauté en sueur.

Et nous n'échapperons pas et ne laisserons échapper personne au dilemme suivant : ou les Français, placés enfin devant l'épreuve que deux ou trois d'entre eux ne regrettent pas d'avoir appelée de tout leur être, ne se trouvaient pas de raisons de se battre (pas plus qu'ils n'en avaient trouvé de faire la paix en 1918, ou la révolution pendant l'entre-deux-guerres). C'était défaut de formation, bien plus que de nature. Mais alors on voit où les conduit cette mortelle indifférence, et ce ne sera pas trop du peu d'éternité, d'honneur et de beauté que peut encore détenir chaque Français pour refondre la France au creuset des années 40.

Ou bien vous considérez les Français comme définitivement incapables de se battre pour quoi que ce soit. Alors les lois impitoyables de l'Occident ne leur pardonneront pas; autant dire que la dernière page de l'histoire de France est tournée. Et privés de peuple, vous n'irez pas loin avec vos valeurs absolues qui ne s'incarneront pas.

La vérité, c'est que seuls ceux qui dans la honte, la

rage et le désespoir ont pris la mesure de l'écroulement français, sans rien réserver de leur fierté personnelle ni d'un monde condamné, ceux-là seuls ont chance d'être des initiateurs. Au diable les impuissants qui nous l'avaient toujours dit, ne voient dans l'événement que la justification de leurs prévisions, et se contentent d'avoir eu raison. Au même diable ceux qui feignent de croire qu'en dépit de tout et du sort commun, pour eux du moins rien n'est changé. Pour nous, nous avons trouvé dans ce mois fatal le principe d'une rupture que nous cherchions en vain depuis plusieurs années, une solution de continuité dans l'histoire de France qui ne cessait de dégrader depuis Napoléon.

On n'a pas assez remarqué, en effet, que notre situation est exactement inverse de celle des Allemands en 1919. Nous ne sommes pas surpris par la coalition du monde dans une croissance ininterrompue de plus de deux siècles, mais précipités par une terrible chiquenaude de l'armée allemande en bas d'une position ambiguë depuis un siècle et quart. Loin d'être contenus dans notre certitude, nous sommes portés à l'extrême de nos divisions et de notre hésitation. Si les Allemands de 1919 avaient la chair meurtrie, les nerfs en boule, les idées folles, et si leurs individus étaient plus désaxés sûrement que ne le seront jamais les Français, les forces qui sous-tendent la chair, les nerfs et les idées restaient essentiellement intactes; ils n'avaient qu'à suivre la courbe pointillée de leur volonté et de leur destinée. Aussi bien le problème de l'après-guerre allemand était-il un problème de continuité; il fallait assurer la persistance des cadres nationaux, sociaux et militaires, en attendant que se recréât une masse capable de surmonter un échec objectif.

C'est en eux-mêmes d'abord que les Français, ayant refusé le corps à corps avec l'étranger, doivent trouver l'ennemi. Ils ont à rompre avec les mœurs de leurs hommes, pour retrouver les lois de leur nature. Ils ne peuvent plus

compter ni sur la révolution de leurs traditions, ni sur leur tradition de la révolution. Cette terrible sclérose par laquelle un grand peuple s'engage sur la ligne de plus grande pente et dans le vieillissement s'est particulièrement durcie dans leurs cadres. Nous détruirons ces cadres, qui survivent à la guerre, ou plutôt nous les laisserons s'épuiser sur l'ombre du pouvoir légal, pour leur disputer ce qui reste de sang et de jeunesse française.

Il faut que le sang de nos cadets nous devienne plus précieux que notre propre vie, que la tâche de notre vie soit de défendre ce sang contre la corruption et le bleuissement. Il faut que nous le détournions du cercle infernal de l'impuissance française, à qui nous ne pardonnerons jamais, incapable même de nous faire mourir comme soldats, d'avoir failli nous stériliser comme citoyens. Il faut que ce sang circule à nouveau dans de vraies veines et de vraies artères, dans l'ordre même de la nature française, et non point dans les canaux artificiels d'une humanité fausse : dans la chair, la chaleur, la souplesse d'une France vivante.

Pour cette tâche de protection, commencée par le Vieillard qui dépasse les âges et les querelles de régimes et de générations, nous ne pouvons nous en remettre qu'à nous. Nos pères, dans leur ensemble meilleurs que nous, se sont donnés à Verdun et non à leurs enfants. Comment croire que ceux qui n'ont pas eu la force de faire de nous ce qu'ils étaient eux-mêmes — et alors qu'ils regrettaient déjà nos grands-pères — dresseront des garçons capables de se tenir debout? Il n'y a plus en France de peuple de Verdun. Du moins la poignée d'intraitables, parmi nous est-elle rejetée vers un patient avenir, et non plus vers des tâches même grandioses de conservation, d'exploitation ou d'immédiate révolution.

On ne conserve pas, on ne bouleverse pas le néant. On ne conserve pas ce qui n'a pas d'avenir, on ne conserve pas ceux qui ont désappris la parole de saint Thomas

d'Aquin, et même de Pepys, qu'il est aussi difficile de conserver son bien que de l'acquérir. Et l'on ne bouleverse pas un peuple dont chaque classe sociale a successivement épuisé ses traditions, ses ambitions et ses vertus politiques.

Les choses en sont venues à ce point en France que, sous peine de mort, le pédagogique doit y prévaloir sur le politique, ou du moins sur la politique immédiate. La pédagogie, c'est-à-dire non plus seulement la protection de la race, mais l'éducation des garçons; *la pédagogie, c'est notre destin.* La véritable bataille de France ne s'est pas livrée sur la ligne Maginot ou sur l'Aisne; elle ne se livre déjà plus dans l'en-deçà ou l'au-delà de la Loire, ni même de l'autre côté de la Méditerranée. Ce n'est plus par le haut ni par le bas, par la gauche ni par la droite, suivant le schème classique du XIXe siècle, que se font les révolutions d'Occident. La Révolution du début du XXe siècle, qui aura substitué aux mœurs de l'hémicycle et du parlement, avec leurs catégories de la gauche et de la droite, celles du combattant qui ne connaît plus que l'avant et l'arrière, se trouve à son tour dépassée. Il s'agit de bien plus encore que de cette rotation d'un quart de cercle. Et il n'appartient pas à des hommes de dire que c'est autour des berceaux que des sorcières ou des fées se disputent le destin d'un pays. Seuls des garçons neufs peuvent asseoir solidement un nouvel âge de l'histoire. Vous n'aurez pas d'enfants si vous n'avez pas d'abord des garçons qui se tiennent debout.

Ainsi donc il reste à la France, parmi tant de malheurs, de misères et de déshonneur, une chance et une seule : si la débâcle de juin a pu précipiter suffisamment d'esprits et de corps vierges hors des assises vermoulues de la société française, hors de ce cycle des générations qui, loin d'accroître ou de conserver le patrimoine français, ne concourait plus qu'à sa dégradation. Partout où l'ancien état de choses survit à la débâcle; ayons le courage de le dire, là où les cadres familiaux, scolaires, sportifs, militaires et ceux du travail restent intacts : les jeunes atteignent

un degré de corruption que leurs aînés eux-mêmes ne connaissaient pas. Interrogez plutôt les mères, qui n'ont jamais vu de fils aussi insolents; les maîtres, d'écoliers aussi tricheurs; les patrons, d'apprentis aussi feignants, et les conseils de révision, de dentitions aussi avariées. Mais ces maîtres, ces patrons, ces médecins, ces mères même, si elles sont honnêtes, se reconnaissent impuissants devant un relâchement qui va se précipitant, à mesure que la masse française approche de la fin, dans sa course à l'inertie. J'ai vu dans un métro bondé le débat d'un homme âgé avec un garçon qui eût pu être son fils, à propos d'une place libre. Le jeune, bousculant tout, se rue pour s'asseoir. Le vieux le rappelle discrètement à un peu de pudeur. Le jeune riposte, se lève et va jusqu'aux menaces, devant la badauderie ignoble de cent voyageurs. Et le vieux, loin de lui tirer les oreilles, s'esquive tout craintif à la première station... Qui dans ce cas vaut mieux, du père ou du fils?

Il n'y a pas davantage d'automatisme dans le redressement des vaincus que, pendant la lutte, de miracle de la dernière heure. Et nos masochistes chrétiens ou autres se persuadent à tort qu'ayant épuisé toute vertu de création, pour se livrer avec passivité à l'adaptation et aux accommodements, ils trouveront dans leurs privations une force d'âme nouvelle. La réalité est bien plus dure encore que ne l'imaginent ces humanitaires invertis. Et il aura fallu deux millions de prisonniers, des centaines de milliers de familles dispersées, des centaines de milliers de jeunes en chômage, pour que surgisse un faible espoir, celui non point de la rédemption par la souffrance, mais d'une création continue, fondée sur le bouleversement radical des conditions dans lesquelles se développe une importante fraction des jeunes Français.

Le témoignage admirable de Benoist-Méchin confirme l'expérience ou le pressentiment des meilleurs combattants de cette guerre; de jeunes Français groupés, loin des femmes et des gosses et des soucis d'argent, *pourvu qu'ils*

soient délivrés des vieilles hiérarchies, sont enfin mûrs pour fonder ce socialisme viril et volontaire qui seul peut sauver l'Europe. Ce qu'il a vu, ce qu'il a fait dans un camp de prisonniers de la Beauce, je l'ai vu faire sinon dans les Camps de Jeunesse, terriblement compromis par ceux-là mêmes que la fuite a sauvés du massacre ou de la captivité, dans tant d'autres camps, encore presque vierges. Déjà certains regards de garçons français, parmi les plus mal traités par le sort, sont inflexibles et clairs. Il est déjà trop tard, ils sont trop assurés dans leur sens nouveau de l'honneur et de la flétrissure pour que la vieillardise française puisse encore les briser. Nos vénérables qui avaient tout prévu, et même la défaite, ont été pris de court...

Nous préviendrons leur retour en force ou en ruse. Qu'au chevet de la France mourante se pressent la modération, la sagesse et la discrétion, c'est d'accord; tant mieux si des esprits dévoués peuvent lui éviter les affres de l'agonie. Mais ce ne sont pas les fées que nous invoquons autour de la France naissante. Au fait : pas de fées, mais une garde de fer. Nous connaissons l'enjeu; ici, pas de faux semblant. Ou nos cadets retrouveront dans leurs communautés viriles le principe même des lois de l'Occident. Ils apprendront à leur tour que l'homme est quelque chose qui doit être surmonté; que ses vertus, ses richesses, ses sciences et sa civilisation même ne sont rien, s'il les tient pour acquises. Ils soumettront leur beauté, leur adresse ou leur intelligence aux deux Reines de cette terre : la volonté et l'imagination. Ou les représentants des dogmes et des intérêts qui nous ont conduits où nous sommes, les hommes d'une Armée qui s'est disqualifiée au yeux de tous les vrais combattants, les prêtres d'une Église qui depuis la fin du christianisme conquérant ont été chaque fois vaincus en Europe lorsqu'ils se sont risqués sur le terrain temporel — les battus d'avance — remporteront sur l'âme française une victoire qui l'effacera du monde des vivants.

ARMAND.

POÈMES

Paroles de Prométhée

J'hésite si je dois corriger l'univers
En y faisant surgir hors de vastes décombres
La Belle au Bois dormant de la forêt des nombres :
Unité, ton visage aux sourires divers.

Ou si, gonflant ma voix d'un cyclone farouche,
Je dois, pour surmonter le Géant éternel,
Prononcer à l'envers le mot qui peuple un ciel,
Et lui faire rentrer les mondes dans la bouche.

Alors, soufflant le feu qui l'auréole encor,
Rien n'interdirait plus, ô cendres, qu'à la place
De ce cœur incréé batte un cœur plus rapace.

A moins que le Silence, arche du vrai trésor,
N'engloutisse bien mieux la clameur attristée
D'un dieu qui pour mieux voir son âme, l'a quittée.

Fleur

Sous tes pétales tu dérobes
Un tonnerre silencieux.
Mes doigts délaçant mille robes
Touchent un cœur licencieux.

Il vibre, il vit et sa poussière
Emplit les lignes de ma main.
Leur arbre mort bouge et s'éclaire
Dans une tombe de carmin.

Le sang, la fleur tournent ensemble.
Ils teignent de rouge le ciel.
Mon abîme personnel tremble
De s'unir au gouffre éternel.

Soleil! une fleur te dévore.
Elle se pavane sur toi.
Son suc assombrit ton aurore.
Du monde elle devient le toit.

Rose, commande à mes planètes.
Ma chair voulait vaincre ta chair.
Je mérite que tu projettes
Sur moi ton sépulcral éclair.

Les mardis de la rue de Rome

Cette fumée et cette voix chargeaient de fards
La face sans contour que chaque nuit fomente,
Et de ses yeux absents la foudre menaçante
Sur la meule d'un astre apprêtait des poignards.

O ténèbres, la braise à ses doigts encensée
Trouait d'un signe ardent votre mer sans rumeur,
Fanal triste apparu dans l'écumante horreur
D'une vague invisible encore que glacée.

Un vaisseau s'abîmait dans les vastes miroirs,
Sombre comme leurs eaux, et comme elles désert.
Seule une main brillait sur la barre de fer
De tous les feux issus de ses diamants noirs.

Les univers jetés comme des cris visibles
Laissaient entre leurs ors naître un mot fabuleux,
Que le sang de la Nuit sur les cercles des cieux
Posait avec l'éclat du centre pur des cibles.

Arcane du silence et de l'obscurité
Qui s'inscrivait en noir dans le Temple des astres,
Dont les mille reflets encombraient de pilastres
La transparente mer qui les répercutait !

Et les témoins venus chercher le mot de passe,
Secret scellé parmi le vaste crissement
Des astres, ignoraient quel sombre diamant
Tant de feux divisés recélaient sous leur masse.

Amant d'une contrée où nul soleil ne luit,
Le rêveur refusait à l'aube de paraître :
Épelant chaque objet, la parole du Maître
En éteignait le nom pour le rendre à la Nuit.

Et c'était dans le froid stellaire d'un naufrage
Que lente se levait, pour aucun matelot,
Sans écume et sans mât, sans navire et sans flot,
La blancheur d'une voile, on eût dit d'une page.

Le silence brisé laissait sourdre le bruit
Que le mot proféré par une voix humaine
Allume lorsqu'il naît, et dont l'éclat entraîne
Dans l'ombre une lueur, ce linceul de la Nuit.

Et dans la chute affreuse et sous l'horreur du voile
Où se débattait l'aile immense d'un grand corps,
Au coin de l'aube, dans la cassure des ors,
Se fixait en plein jour un silence d'étoile.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

FIANÇAILLES

C'est cette lumière, cet immense ciel bleu sur une campagne immobile, c'est ce brusque été après une saison pluvieuse, qui vous déconcertent et vous paralysent. On doute que tout cela soit vrai et durable; on s'attend à voir surgir, de quelque coin du ciel, un nuage. Mais l'été s'est installé avec ses verdures, ses routes blanches et ses toits éclatants. Cette légère blancheur au ras des collines semble moins un brouillard qu'une couleur de l'air. Quel silence! Celui de l'accord parfait entre le ciel et la terre. C'est bien ce silence qui vous gêne. — Oui, c'est aussi, sans doute, cette présence à votre côté, cette présence qui ne vous est pas encore familière, qui vous irrite et vous plaît, qui n'est pas encore acceptée. La jeune fille croisa ses longues jambes et s'appuya davantage à la portière.

— Vous n'êtes pas bien, Françoise?

— Moi? Si.

Il tournait un peu la tête vers elle; mais ses lunettes dérobaient son regard. Une main quitta le volant, s'approcha de celle de Françoise, posée en retrait du genou, la frôla. Françoise se contraignit à sourire. Il faudrait parler, lui rendre sa caresse, peut-être.

— Drôle de temps, dit-elle. On se sent dormir.

Exactement ce qu'il fallait éviter. La main s'était retirée. Et Françoise, furieuse contre elle-même, mais prise d'une rancune dont elle sentait l'injustice :

— Vous ne trouvez pas, reprit-elle, que ce temps vous fait dormir?

— Non.

Elle se mit à rire.

— Quel ton aimable!

— Excusez-moi.

La journée s'annonçait bien! Elle l'avait pressenti dès leur rencontre, quand, descendant du train, elle vit le jeune homme immobile près d'un arbre du quai, les traits et le regard fermés. « Bonjour. — Bonjour. » Était-ce à ce bonjour que devaient aboutir ces trois semaines de séparation, au cours desquelles, attendant, lisant ses lettres, et d'un jour à l'autre plus troublée et conquise, elle songeait qu'une nouvelle vie commençait pour elle, et qu'auprès de cette vie rien n'avait jamais compté? Et cette peur et cette joie à préparer leur rencontre, les tendres ruses dont elle avait usé pour circonvenir ses parents et l'amie qui feindrait de l'héberger... « Bonjour — Bonjour. » Il fallait bien s'avouer qu'elle avait été déçue en le revoyant. Timide, certes, ce n'étaient pas les brusques audaces du jeune homme qui pourraient cacher sa gaucherie. Et bien peu élégant : quelle figure ferait ce petit ingénieur parmi les garçons qu'elle rencontrait naguère au bal ou au tennis? Des yeux sombres, parfois touchants, mais que dérobait l'éclat des verres. Des traits délicats, un haut front, mais dans un visage rond qui brusquement semblait prendre le monde à partie. A leur première rencontre, à Paris, il l'avait piquée par ce mélange de timidité et de violence; et la seconde fois, simplement agacée. Ce ne fut que la semaine suivante, où donc? aux Tuileries, qu'elle s'était sentie émue. Il parlait comme s'il ne devait plus la revoir, avec tant d'élan et d'abandon, d'un ton si nu, le visage si confiant qu'on ne pouvait que sourire ou s'abandonner. Et elle riait, sans doute, mais à la fois par pudeur et parce qu'elle se sentait enfin gagnée. Il parlait, se révélait, s'avouait; et comment dire? c'était elle-même aussi qui se trouvait délivrée.

A son tour elle posa la main près de celle du jeune homme, sur le volant, et appela :

— Marcel.

D'une voix un peu confuse et heureuse de l'être. Elle devait toujours faire effort pour prononcer son nom : il s'en était plaint, lui qui ne cessait de répéter le prénom de Françoise. « Laissez-moi m'habituer », disait-elle. Et même éloignée de lui, ce n'était pas un prénom qui s'offrait à sa pensée, — Dieu merci, pas un prénom.

Le garçon serra les mâchoires, un nœud se forma à son cou et monta. Et soudain, arrêtant la voiture, il se tourna vers Françoise et la regarda, transfiguré. Plus confuse encore, elle s'offrait à ce regard, qui semblait suivre chacun de ses traits, s'étonnait de le retrouver et la remerciait d'être telle. Voilà que tout était sauvé. Ce que lui apporte ce regard ravi, qui attend tout d'elle, qui est sûr d'un miracle, c'est elle-même, c'est la conscience d'une richesse qu'elle ignorait, qui la trouble, qui l'alourdit, à qui elle n'ose croire encore, mais qu'il est si nouveau et si bon de sentir.

— Françoise?

— Oui.

Il appuya la tête contre l'épaule de la jeune fille, et tous deux restèrent immobiles. Que cet homme qui lui donne tant de force ait besoin d'elle comme un enfant, rien ne peut l'émouvoir davantage. « Il se trompe peut-être, il me connaît mal... Ou bien est-ce moi qui ne me connaissais pas encore? » Autour d'eux, la sobre et tendre campagne des Vosges s'étendait avec ses prairies et ses lentes collines boisées. Dix heures. Des femmes à carpette blanche retournaient l'herbe d'un pré, les bras bronzés comme leurs râteaux. Du fond d'un enclos, un veau trotta vers la voiture, meugla doucement et se frotta le fanon contre une perche de la barrière. C'était l'été, et l'été ne semblait plus insolite.

Marcel appuya les lèvres sur le corsage, à la naissance du bras; et cette caresse aussi, dans sa chaleur et sa retenue, était douce et presque trop douce. Puis, se redressant,

il se mit à rire, secoua la tête, regarda encore la jeune fille, souriante et grave. Et la voiture repartit.

— Cela a été facile, avec vos parents, Françoise?

— Facile, oui. Si facile que j'avais un peu de remords.

— Chérie.

— Tous ces derniers jours, figurez-vous, mon père ne me quittait plus, lui qui d'habitude passe le temps à se plaindre. Hier encore, après le dîner, pendant que maman parlait à la cuisinière, il m'a prise par le bras et nous nous sommes promenés dans le jardin. Je dis : le jardin, mais, vous savez, ce n'est qu'une allée autour d'un rond-point. Il m'a dit qu'il se faisait vieux, qu'il ne serait pas toujours là, que je devais un peu songer à moi.

— Il vous a demandé si vous n'aviez pas quelque prétendant en vue?

— Oui, Monsieur.

— Et qu'avez-vous répondu?

— Que j'en avais, mais que je ne me sentais pas follement entraînée.

— Merci.

— Vous êtes bête. Je ne parlais que de ceux qu'il connaît.

Cela commençait comme une taquinerie; mais ce front sombre... Sur la route, un troupeau de vaches s'étaient égaillées. Et la petite voiture corna vainement; il fallut qu'elle se glissât entre les bêtes, qui la flairaient avec irrévérence.

— Françoise?

— Oui.

— Vous en connaissez beaucoup de... de jeunes gens?

— Quelques-uns, oui, pourquoi?

— Mais vous en connaissez... sérieusement? Je veux dire avec qui vous pourriez vous marier?

Quelle voix brève!

— Avec qui... oh! un, deux, peut-être trois.

— Peut-être quatre.

— Il y a d'abord le favori de mon beau-frère. Vous savez, je vous ai parlé de mon beau-frère, le gros Pho-Pho. Il a dans une de ses sociétés un garçon qu'il a pris en amitié. Et il l'invite parfois avec nous, quand nous allons à la truite.

— Charmant office.

— C'est un gentil garçon, mondain, mais pas bête.

— Épousez-le.

Les mains du jeune homme s'étaient crispées sur le volant.

— Marcel! Mais vous êtes... Qu'est-ce qui vous prend?

— Rien, rien. Vous m'exposez tout au long la liste et les mérites des candidats officiels à votre main. C'est intéressant. Faut-il sourire? Excusez-moi.

Elle le regardait, incrédule. Puis, d'une voix changée :

— Si vous croyez que ma vie a été si gaie! Un père qui tremble à chaque instant d'être ruiné ou de mourir. Maman... oh! elle ne ferait pas de mal à une feuille; mais elle ne vit que pour mon père. Une vieille enfant. Si je me plaignais, elle me dirait : « Fais donc du piano », ou bien : « On va jouer aux petits jeux. » J'avais deux sœurs, l'une est morte, l'autre vit au Tonkin. Vous ne pouvez pas savoir combien je me suis sentie seule, avant...

— Avant...

— Vous le savez.

— Avant, Françoise?

— Avant de vous connaître.

Rien qu'une tête brusquement dressée, et une nouvelle accélération de la voiture. Au détour de la route, les premières maisons d'un village apparaissent.

— Chérie. Non, ne dites rien. Je vous demande pardon. Je vous demande profondément pardon. Je changerai, vous verrez. Avec vous, tout peut changer, tout est possible. Françoise, comme il fait beau! Que de choses j'ai sur le cœur! Mais vous devinez tout, c'est merveilleux; rien ne peut passer en moi que vous ne l'ayez déjà vu.

Jamais, jamais, je ne l'aurais cru possible. Tandis que moi je ne vois rien, je m'inquiète, je me désespère. Ah! zut, ne parlons plus de tout cela. Dites, est-ce que nous ne sommes pas en route pour le bout du monde? Vous voulez bien?

Françoise, d'un ton où se révèle un chagrin proche encore, juste assez proche pour rendre plus nue et plus délicieuse la joie qui vient :

— Oui.

— Cela ne vous fait pas peur?

— Non.

Faible et désarmée par ces sautes d'humeur, mais confiante et tout abandon.

— Françoise, vous sentez cet air, malgré l'odeur de pétrole? Pour moi, il n'y en a point de pareil dans la France entière. C'est mon pays, c'est le Jura qui approche; est-ce que vous allez l'aimer? Drôle de pays; il y fait un temps impossible, pluie, neige ou vent pendant huit mois de l'année. Et c'est déjà admirable. Vous riez? Si, si, je vous le jure.

— J'ai peur du froid.

— Mais c'est un froid spécial. Et puis, quand vient l'été, c'est bien simple, il n'y a plus ni terre, ni ciel; plus que de la lumière, tout est lumière. Quel lyrisme! Bon, on verra bien. Tiens! Regardez même ces tas de fumier, ces rigoles de purin!

Ils traversaient un village misérable; devant chaque maison trônait un amas de fumier où picoraient des poules; un gamin, dépenaillé, pieds nus, le visage taché de son, pataugeait dans une mare boueuse; derrière le cimetière, aux murs mi-éboulés, aux tombes rongées d'herbe, un clocher de bois érigeait, au-dessus d'une boule, une croix chancelante. Mais tout semblait se fondre par insensibles degrés dans l'air lumineux.

Terre étrangère pour la jeune fille, plus étrange encore que ces quartiers ouvriers et cette lamentable banlieue où

Marcel l'avait un jour menée. Terre violente et secrète; Françoise n'y pénétrait pas sans crainte. Elle la voyait si intimement mêlée à son compagnon qu'il faudrait bien aussi l'accueillir et s'y plier. Et comme elle-même n'apportait rien que des souvenirs de villes d'eaux ou de maisons bourgeoises, elle se sentait démunie, sans appui, et restait silencieuse. De nouveau partagée, hésitante, elle songea qu'elle s'était laissé entraîner à une douteuse aventure.

Et puis elle étouffait dans cette voiture étroite. Elle prit sa glace et, sur les joues légèrement rosées, elle passa la houppette.

— Vous n'avez pas besoin de poudre.

— Vous trouvez?

Elle s'appliqua davantage. Mais lui, sans la regarder, d'une voix contenue :

— Vous êtes belle, Françoise.

Ce n'était pas un compliment, mais une sorte d'invocation à quelque profonde vertu. Et la jeune fille, pour cacher son trouble :

— Je suis toute décoiffée.

Mais il reprit, du même ton sourd :

— Comme vous êtes belle, ma Françoise! Je ne vous le dis pas souvent. Je crois que je n'ose pas.

Un faible hâle courut sur les traits de Françoise; ses yeux se gonflèrent, et soudain, se courbant, elle appuya le visage contre la main du jeune homme, et la frôla des lèvres. Il était si simple de s'abandonner.

Un peu plus tard, la voiture s'arrêta à la lisière d'un bois; et les jeunes gens disposèrent sur l'herbe le déjeuner qu'ils avaient glané, au hasard des boutiques, dans une petite ville d'eaux. Devant eux se creusait une vallée, ceinte de forêts jusqu'à l'horizon, et coupée d'une rivière dont ils voyaient, de place en place, entre les roseaux blanchâtres, miroiter l'eau sombre et pure. A cent pas d'eux, appuyée à un tremble, une paysanne tricotait parmi

ses moutons; un enfant jouait dans l'herbe, à ses pieds.

— Voilà, dit le jeune homme : il n'y a plus qu'à manger.

Et comme Françoise restait debout, les yeux vagues :

— A quoi pensez-vous, Françoise?

— Je ne sais pas. C'est-à-dire... Je pensais que c'était le premier repas que nous allions prendre ensemble.

— Cela vous semble si terrible?

— Cela me semble...; vous allez rire, cela ne me semble pas si léger.

Et, les bras pendants, détournant un peu la tête, comme aux instants d'embarras :

— Vous me faites sentir, murmura-t-elle, vous me faites dire des choses dont je n'ai pas encore l'habitude. Cela doit vous sembler bête; laissez-moi un peu de temps pour me retourner.

Mais, appuyé sur le genou et la main, de nouveau il regardait sans répondre ce mince corps élancé, et sur le cou, ce léger sillon qui l'avait d'abord étonné dans une chair si jeune, mais qu'il ne retrouvait plus sans s'émouvoir, et ce beau visage aux yeux d'un vert pâle, aux traits nets, hardis et timides à la fois. Confuse sous ce regard qui la parcourait et la révélait à elle-même, elle sentait que cette confusion lui ajoutait une grâce nouvelle, plus voluptueuse, et voulait se dérober, restait pourtant, sourdement enchantée.

— Eh bien! à table.

Elle s'assit à son tour, un peu éloignée du jeune homme, l'en vit déçu et sourit. Sourit parce qu'elle pensait : « Va-t-il se rapprocher? Je le connais déjà : il en fait une tragédie. »

— Vous ne prenez pas de jambon, Françoise; vous n'avez pas faim?

— Mais si.

Ce n'est pas très facile de manger l'un devant l'autre, dans une position sans confort (moins simplement, mon Dieu, que ne font, là-bas, ces moutons), et quand un gar-

çon qui ne dit mot attend que vous parliez, et tremble que la scène ne prenne une allure trop terrestre. Mais l'instant d'après, comme tous deux voulaient prendre la baguette de pain, ils se trouvèrent rapprochés, et tout s'allégea.

Point de bruit. La campagne flambait dans un jour inaltérable. Les moutons s'étaient couchés autour de la bergère, qui s'accroupit elle-même, le dos au tronc de l'arbre, la tête penchée vers les genoux, protégée de l'été par un chapeau de paille noir, large et plat.

— Françoise!

— Oui... Oui, je pensais... Oh! cela n'a pas d'importance.

— Tout ce qui vient de vous a de l'importance.

— Je pensais, — mais ce n'est rien... Quand j'étais enfant, mais déjà grande, jusqu'à treize ou quatorze ans... Les repas à la maison n'ont jamais été bien gais; mon père se tait ou se lamente; maman parle d'une bonne ou d'une visite. Alors moi, sitôt levée de table, je me réfugiais dans un coin du jardin, et c'était un nouveau déjeuner; mais je n'étais pas seule. Quand l'autocar nous menait à la pension, on nous faisait chanter : « J'ai rencontré le Roi, la Reine et le petit Prince aussi... » C'était le petit prince qui était assis devant moi, et nous parlions, nous parlions. Nous disions : « Plus tard... » Voilà, c'est stupide. Je ne sais pas pourquoi je vous le raconte.

— « Plus tard. »

— Oh! je ne le dis plus.

— Il faut le dire, il faut avoir confiance. Il faut tout attendre. Vous verrez... Comment? Je n'ai pas entendu, Françoise.

Elle baissait la tête.

— Ce que j'ai me suffit, reprit-elle à mi-voix.

Il se rapprocha d'elle à la toucher, lui prit la main et posa le visage contre l'épaule de la jeune fille; ils restèrent ainsi immobiles et silencieux, tout à l'après-midi, à l'ar-

dent repos, à la ravissante surprise de leurs corps voisins. Un chariot roulait dans la profondeur du bois, et l'on entendait le craquement des planches, le choc métallique des chaînes sur les brancards et le martèlement de la terre battue sous l'effort des chevaux. Parfois un cri, un juron se répercutaient dans les clairières et les ravines. Puis les bruits s'éloignèrent; la voiture parut s'engager dans un chemin de mousse. Et de nouveau ce fut le silence. Étendue près du jeune homme, il semblait à Françoise qu'il n'était plus rien de son corps, de sa tiédeur, de sa forme intime, de son odeur qui ne fût sensible à Marcel. Mais c'était bien ainsi. Et quand, se redressant sur le coude, il appuya sa bouche sur celle de la jeune fille, elle ne crut pas se livrer davantage. Le baiser se prolongeait; elle étouffait un peu, elle n'éprouvait pas tout à fait cette joie qui fermait les yeux de Marcel; elle se trouvait contrainte, souhaitait remuer, ne fût-ce que pour lui mieux avouer son amour. Comme il la quittait, elle passa machinalement sa main sur sa bouche, le vit blêmir et, malheureuse :

— Oh! pardon, dit-elle, je ne l'ai pas fait exprès.

Cher visage, soudain torturé, presque hostile... « Mon chéri. »

— Il faut me pardonner. Je... Nous ne sommes pas encore habitués.

Et d'elle-même, jetant un bras autour du cou de Marcel, elle pressa violemment ses lèvres contre les lèvres déçues. Mais quelque temps encore il garda son air sombre. Elle s'ingéniait à présent à le faire parler, ramassait les débris du repas, jetait les papiers dans le fourré voisin.

— Marcel?

— Oui.

— Marcel, regardez l'agneau.

Noir et blanc, un œil cerné de blanc, l'autre de noir, un agneau s'était avancé vers eux et flairait l'écorce d'une orange. Françoise voulut le caresser ; il recula, mais, de

loin, tendit encore le museau. Et la bergère, qui s'approchait lentement :

— Oh! il est gentil. Mon petit garçon joue des fois avec lui.

Elle continuait son tricot, mais, par-dessus les lunettes de fer, de petits yeux noirs inspectaient les jeunes gens.

— Et comme ça, dit-elle, vous vous promenez. Ce n'est pourtant pas si beau qu'à la ville.

— Vous n'aimez donc pas votre pays? demanda Françoise.

— Oh! on l'aime, on l'aime, est-ce qu'on sait? On n'a guère le temps d'y penser, la demoiselle.

— Beaucoup de travail?

— Eh! là, Monsieur, il y en a bien assez comme ça. D'autant que je suis seule, seule avec le petit, et ce n'est pas lui qui peut beaucoup m'aider. Mon homme n'est plus depuis bientôt quatre ans. Il était charpentier et il est tombé de l'échelle, l'année qu'on a refait le clocher de Véseline. Du travail et de la misère, ce n'est pas cela qui manque. Enfin, quand on dira!

Elle parlait d'une voix traînante et fortement accentuée, le doigt actif, l'œil fureteur.

— Et comme ça, dit-elle, vous êtes peut-être de nouveaux mariés? Non? La demoiselle rit. Pas encore? Vous êtes des promis, n'est-ce pas, ça se voit bien.

Et comme les jeunes gens, malgré eux, se regardaient furtivement (par pudeur et par confiance, ils n'avaient jamais parlé d'engagement), du front au menton, le maigre visage de la bergère se plissa.

— Eh bien! dit-elle, eh bien! il n'y a pas de honte. Et je peux bien le dire, des jeunes comme vous autres, qui se regardent et puis qui se voient encore après, ça fait plaisir à voir. Qu'est-ce que le monde deviendrait donc s'il n'y en avait pas?

Puis, quand ils s'éloignèrent :

— Que le bon Dieu vous mène, et qu'il vous donne son

bonheur. Il ne le donne pas à tout le monde, mes enfants. Il faut prendre bien garde.

« Bon, c'est parfait, songeait Françoise, s'il me regarde, je vais me mettre à pleurer. Dire quelque chose, n'importe quoi, que la femme avait une langue bien dépendue... » Mais ils atteignirent la voiture sans avoir parlé. Enfin, Marcel :

— Elle nous a fait du bien.

— Oui.

C'était cela qu'il fallait dire; elle n'avait pas osé; mais comme elle l'attendait de lui!

Près d'eux, une allée s'enfonçait dans le bois, et ils s'y engagèrent. Sous la futaie, dans l'ombre verte, percée parfois d'une pâle trouée, c'était un nouveau silence, un monde secret et léger, mais auquel on s'accordait d'instinct. C'était leur monde, c'était leur récompense. Ils marchaient l'un près de l'autre, et leurs corps se frôlaient au hasard de la marche. Elle voyait parfois, à l'un de ces contacts, un frémissement courir sur le visage de son compagnon, et sa propre joie s'y avivait. Heureuse? si elle n'osait encore se l'avouer, c'était par une crainte superstitieuse. Mais tout en elle avait déjà reconnu le bonheur.

— Françoise, j'ai été bête tout à l'heure, vous savez, quand... vous savez, après vous avoir embrassée, quand vous... Non, ne dites rien; mais je vous comprends, Françoise.

— C'est moi qui ai été sotte. Mais...

— Non. Il me semble que je vous en aime mieux.

Il se mit à rire.

— A condition que tout de même, ce ne soit pas trop souvent, dites?

Le sentier déboucha sur une clairière. Dans une lumière rosée baignaient des piles de bois rectangulaires, toutes suintantes et odorantes de sève. Ils s'assirent sur le tronc d'un arbre abattu.

— Moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire, Marcel, mais j'ai peur de vous faire de la peine.

— Dites.

— Je voulais vous l'écrire depuis longtemps. Eh bien! quand je vous ai quitté, à notre seconde rencontre (la plus mauvaise), je vous ai dit que j'avais un cours. Oui, mais je pensais y retrouver un garçon que je connaissais un peu. D'ailleurs, il n'était pas là, et j'en ai été bien contente. Voilà.

Elle fixait les yeux sur le sol, et de la pointe du pied remuait un caillou. Qu'est-ce qu'il lui avait pris? Ce besoin soudain de se délivrer d'un fait qu'il ne comprendrait pas... Si c'est à quoi l'amour engage, ce ne sera pas drôle. D'un air de bravade, elle le regarda. Naturellement, encore fermé.

— Ce garçon, dit-il d'une voix neutre, vous l'aimiez?

— Mais non! Vous ne comprenez rien. C'est parce que je n'avais pas été franche avec vous. Lui? Oh! lui, je ne dis pas qu'il était déplaisant. Mais c'est tout. Il a fallu que je vous parle de lui pour y penser encore.

— Et puis, Françoise?

— Et puis?

— Et puis, qu'y a-t-il encore?

— Mais plus rien.

— Plus rien, vraiment?

Prise entre le jeu et l'irritation, elle hésita un instant, aperçut des traits tendus, devina derrière ces traits tant de crainte, tant d'espoir, tant de désir et de promesses de bonheur, qu'elle n'eût pour rien au monde regretté d'avoir parlé.

— Il n'y a plus que vous, dit-elle.

C'était le soir quand la voiture atteignit le village de Marcel. Et le soir donnait à ces collines, à ces bêtes, à ces premières maisons, une étrange gravité. Sous la discrète lumière, qui semblait moins tomber du ciel que sortir du sol, la campagne, avec ses masses et sa profondeur nouvelles, offrait un parfait équilibre. Chaque chose repre-

nait ses couleurs et sa forme; chaque arbre se dressait dans sa propre nuance de vert. Il semblait aussi que l'air fût devenu plus poreux, et l'on percevait des bruits lointains : cris d'enfants, tintement des clochettes d'un troupeau, gémissement des lourdes charrettes de foin.

Françoise, blottie contre la portière, autour du cou une écharpe qui la protégeait mal de la brusque fraîcheur, regardait silencieusement les maisons paysannes, entrebâillées sur le jour tombant. Elles n'étaient point hostiles; un peu de soleil dorait encore leur faîte, et les murs avaient pris des teintes délicates. Mais chacune d'elles semblait ne vivre que pour soi et se suffire. Non, pas hostiles : indifférentes et sans accueil.

La voiture traversa une petite place, plantée de tilleuls, et des enfants accoururent pour la voir passer. Puis elle descendit une longue rue, qui allait en s'étrécissant, bordée de maisons de plus en plus pauvres.

— Françoise, nous pouvons encore retourner?

Elle secoua la tête. Elle jouerait la partie jusqu'au bout, encore qu'en cet instant, engourdie, le front lourd, la gorge serrée d'une vague angoisse, tout lui parût à peine réel.

La voiture ralentit, s'engagea dans une courette d'herbe entre deux tas de fumier, et, devant la grange d'une maison basse et décrépie, s'arrêta. Ils restèrent quelque temps immobiles; un troupeau d'oies, indignées, piaillaient insolemment.

— Allons.

Au seuil de la maison, une femme venait d'apparaître, courte de taille, en caraco sombre et jupe violette, chaussée de sabots noirs. Elle dressait une petite tête brunie, aux traits nets et volontaires, rusée, méfiante, hardie. « Je ne m'attendais pas à pire », songea Françoise. Elle sourit pourtant, prit une voix claire et affable, tandis que Marcel, rapidement, la présentait à sa mère.

— Eh bien, Mademoiselle, vous voilà donc dans notre pays? Ça doit vous sembler bien triste?

Une voix de tête, autoritaire et satisfaite. Pourtant cette femme aussi voulait être aimable; mais son amabilité même prenait une allure provocante. Marcel s'attardait à la voiture, le dos tourné, à l'affût de leurs paroles.

— Entrez; je vous montre le chemin. Vous nous excuserez, ce n'est pas riche chez nous.

C'était une longue pièce, sombre et basse de plafond; près de l'entrée, sous une lucarne ronde, deux piles d'assiettes se dressaient sur l'évier; au fond de la pièce, après deux armoires qui ne semblaient trouver que l'une chez l'autre leur équilibre, s'ouvrait une alcôve aux rideaux jaunâtres. La table, étroite, chargée de quatre couverts, s'abritait derrière le fourneau.

— Voulez-vous vous débarrasser, Mademoiselle?

— Mais je n'ai rien, vous voyez : une écharpe, c'est tout.

— Ah! bien, on ne peut pas dire que vous vous soyez encombrée! Chacun fait à sa manière, n'est-ce pas?

Un instant, les yeux fixes, les minces lèvres serrées, on l'eût dite au marché et tremblante d'être dupe. Mais déjà :

— Eh bien, asseyez-vous, vous devez être fatiguée.

Au fond de la pièce, une porte s'ouvrit alors devant un petit homme terreux qui portait, tremblotant et voûté, deux seaux de lait. Et Françoise entendit une voix geignarde et puérile, fausse au possible :

— Bien le bonjour, Mademoiselle. Je suis en retard. Je finissais de traire. Les bêtes ne sont pas commodes, ces jours-ci. C'est le temps, c'est les mouches, c'est tout...

Sa femme le coupa d'un ton sec :

— Tu raconteras tes histoires une autre fois. Pose tes seaux, tu vas tout renverser.

Il tendit à Françoise une main à la fois rugueuse et molle, et retenant celle de la jeune fille :

— Et vos parents vont bien, Mademoiselle?

C'était la première parole naïve qui l'accueillît dans

cette maison. De fait, l'homme semblait sans malice, avec son grand nez cassé et pointé vers le menton, sa bouche édentée, ses yeux pleureurs sous la casquette crasseuse.

— Va donc te passer de l'eau sur les mains, qu'on se mette à table. Tu ne vois pas que la demoiselle a faim?

— J'y vas, j'y vas. Il faut bien faire connaissance, n'est-ce pas donc, Mademoiselle?

Le dîner commença. C'est Françoise surtout qui parlait; du moins ne se dérobait-elle pas aux questions de la mère, dont la moindre parole, sous un feint abandon, paraissait calculée. Marcel mangeait peu, parlait à peine, semblait absent. Elle cherchait en vain son regard. « Pourquoi me laisse-t-il? Croit-il que j'aie trop de force? Est-ce une épreuve? »

— Vos parents ne se fatiguent pas comme nous, Mademoiselle. Ça se comprend. Ils doivent avoir une bonne?... Oui, bien entendu, peut-être même deux?

— A la campagne, oui, parce que la maison est grande.

— Ah! la maison est grande. Ah! Ah! C'est une maison que vos parents louent pour l'été?

— Non, mon père l'a achetée voilà quatre ou cinq ans.

— Ah! il l'a achetée. Ah! Eh bien! Il a bien fait. Quand on peut, voyez-vous, quand on peut... Et vous avez des frères, des sœurs?

— Laisse donc manger la demoiselle, dit le père.

Il venait de vider son verre pour la troisième fois; une veulerie bienheureuse noyait son visage de petite vieille. « Son père, ce pauvre homme larmoyant qui caresse un verre vide et guette l'instant de le remplir à la dérobée. Et sa mère, cette petite femme acariâtre, froide et furieuse... »

— Vous êtes fatigué, Marcel? demanda Françoise.

Il la regarda si simplement qu'elle fut prise de pitié. « Mon chéri, tu as donc peur? Tu doutes de moi? Ah! regarde-moi deux ou trois fois ainsi pendant le dîner, et tout ira mieux. » Mais la mère :

— Réponds donc à la demoiselle, Marcel. Il n'a jamais été très parlant, voyez-vous. Quand il était enfant, il restait des fois des journées sans rien dire. Toujours dans ses livres, ou bien à rêver on ne savait pas à quoi.

Sa voix sonnait moins net; une lointaine rancune, une sorte de crainte, une admiration mal avouée s'y mêlaient sourdement.

— Ah! geignit le père. Les livres, ça a toujours été son affaire. Et qu'il a toujours bien appris! L'instituteur nous le répétait : « Vous verrez, il fera son chemin. » C'est que l'instruction, voyez-vous!... De mon temps, on ne savait pas, on ne pouvait pas. Les trois quarts de l'année, il fallait aider les parents aux champs. Tu te souviens, femme?

— Ça n'empêchait pas d'être honnêtes. Notre famille n'a jamais rien eu à se reprocher. Tout le monde ne pourrait pas en dire autant. Prenez encore un morceau, Mademoiselle.

— Non, merci, vraiment.

— Prenez, vous n'êtes déjà pas tant grosse.

Elle la servit d'autorité, puis se leva pour prendre une tarte, et le claquement agressif des sabots retentit sur la terre battue.

Une ampoule, sans abat-jour, pendait au-dessus de la table, qu'elle éclairait faiblement; alentour, c'était une pénombre d'où sortait une humide odeur de lait et d'argile. Le regard de Françoise s'accrochait, malgré elle, aux mains du jeune homme : « Comme il mange mal! Il ne sait même pas tenir sa fourchette. » Elle se reprochait en vain d'y prêter cette attention; sa gêne grandissait comme un chagrin d'enfant; et prise de honte devant tant de faiblesse, elle parvint à peine à retenir ses larmes.

— La demoiselle a besoin de se reposer, dit la mère, qui l'observait.

— Excusez-moi. J'ai la tête un peu lourde.

— Mais oui, je comprends bien. Vous êtes habituée

à mieux manger. Qu'est-ce que vous voulez! On a fait ce qu'on a pu.

— Mais c'était très bon. —

— Vous êtes peut-être un peu délicate de santé?... Non? J'aurais cru. Eh bien, tant mieux, parce que la santé, c'est l'essentiel.

— Oui, répéta l'homme en reposant son verre, la santé, la santé et la tenue, ma petite demoiselle, c'est l'essentiel dans la vie. Je ne dis pas ça pour cracher sur l'argent; on sait ce que l'argent représente. Moi qui vous parle...

Sa femme lui jeta un dur regard :

— Tu ferais bien de te coucher aussi.

Puis, se levant :

— Je vais vous mener à votre chambre.

— Laisse, maman, dit Marcel, c'est moi qui l'y mènerai.

On y accédait par un escalier abrupt, la main tâtonnant dans l'obscurité contre la paroi de planches.

— Encore une marche. Tendez la main; vous trouverez la poignée de la porte.

C'était une petite chambre au papier clair surmonté d'une énorme frise violette : oiseaux, fleurs et corbeilles. Entre le lit, démesurément haut, la table d'acajou et la lourde commode, à peine pouvait-on circuler. Une centaine de livres s'alignaient sur une étagère.

— C'était votre chambre?

— Oui.

Françoise ouvrit la fenêtre et se pencha. La rue restait dans l'ombre; mais les maisons, par delà, étaient frappées par une lune éclatante. Elles avaient perdu leurs couleurs du jour; elles n'étaient pas uniformément blanches pourtant : les nuances les plus ténues, du rose au bleu, s'y laissaient apercevoir. Appuyées l'une à l'autre, pressées, imbriquées, l'une en retrait, l'autre en surplomb; chacune avec sa forme, sa toiture, sa maladie particulière, elles

semblaient des excroissances de la terre, simples abris pour une vie de passage.

Marcel s'était accoudé près de Françoise. Comme il attendait qu'elle parlât! Comme elle lisait en lui!

— Tout est bien, murmura-t-elle enfin.

Et lui, heureux, inquiet, mendiant une assurance :

— Malgré tout cela?

— Mais à cause de tout cela aussi.

Il eût fallu d'autres mots, qu'elle n'osait pas dire encore. Elle se trouvait vide de son passé, de ses habitudes, presque d'elle-même; elle apprenait une nouvelle vie. Cette chambre même, plus misérable dans sa propreté que la cuisine, cette chambre de Marcel, c'était la sienne.

Elle se mit à rire et, désignant du regard la lourde frise :

— C'est vous qui l'avez choisie?

— Oh! il y a longtemps.

— Chéri.

Elle s'approcha de l'étagère, où des livres de classe avoisinaient des collections à prix modique. Immobile, près de la fenêtre, il la suivait du regard.

— Françoise, je ne peux pas comprendre, je ne peux pas admettre que vous soyez ici. Je vous ai tellement attendue, avant de vous connaître. Mais vraiment toujours et presque à chaque instant. Oh! vous savez, à la longue, je n'avais plus guère d'espoir.

Il s'était rapproché d'elle, et quelque temps il se tint sans parler, sans la toucher, osant à peine lever le regard sur cette grande fille, dont le visage et le corps tout entier semblaient gravement sourire.

— Marcel, votre mère doit s'étonner. Il faut partir.

Il haussa l'épaule.

— Oui, oui...

Et soudain, d'une voix un peu tremblante :

— Françoise, je voudrais que vous vous étendiez sur le lit. Rien qu'un instant, devant moi, je vous en prie.

— Mais...

Non, elle ne pouvait se tromper à cette imploration.

— Si vous voulez, reprit-elle.

Attendrie, un peu confuse, riant un peu pour cacher sa gêne (ce lit, quel édifice!), elle s'étendit à demi et s'accouda, les jambes repliées.

— Non, pas comme cela, comme si vous dormiez, Françoise.

Et brusquement il la rejoignit, s'étendit près d'elle, posa la tête sur la gorge de la jeune fille et resta immobile. Cette présence, ce contact, elle n'y trouvait plus tout à fait le trouble de l'après-midi, où le plaisir et l'appréhension se mêlaient voluptueusement. C'était devenu un appui, le seul à présent qui pût lui suffire. Ni parole, ni caresse; ce n'est plus l'heure ou ce ne l'est pas encore. Rien que cette compagnie et l'on est comblé d'une joie profonde et calme. L'un près de l'autre étendus, et l'un touchant l'autre, sentant sa chaleur, y puisant la sienne, — ne pensons à rien, nous sommes alliés, engagés, unis, pour le bonheur et pour la peine, pour le rare et pour le médiocre, jusqu'à ce qu'il meure et que je meure moi-même. Et tout cela est si nécessaire, si simple, si élémentaire, que l'on ne peut s'en défendre, et que l'on ne pourrait à présent s'en passer.

— Je ne vous gêne pas, Françoise?

Comme elle restait silencieuse, il la regarda et s'aperçut qu'elle pleurait.

— Françoise?

— Non, laissez, laissez.

Et elle ramena contre elle la tête du jeune homme.

— Heureuse?

— Oh! dit-elle. Oui. Mais c'est bien autre chose.

Des coups sourds ébranlèrent le mur. Elle tressaillit, voulut se redresser.

— Ce n'est rien. Le cheval à l'écurie.

— Marcel, votre mère! Partez, partez. Je n'oserai plus me montrer demain.

Elle sentit les lèvres du jeune homme s'appuyer sur elle; puis doucement :

— Bonsoir, dit-il.

— Bonsoir.

Elle l'entendit descendre l'escalier et parler à sa mère. Un peu plus tard, une clé grinça dans la serrure. Elle restait inerte, étendue, sans pensée, les yeux encore humides. Mais comme une soudaine fraîcheur pénétrait dans la chambre, elle se laissa glisser du lit, et de nouveau s'accouda à la fenêtre.

Oui, ces maisons semblaient de vrais bourgeonnements de la terre, et d'une terre inconnue, vieilles comme la terre, peuplées comme la terre, à cette heure de sommeil, par des ombres. Ombres et vivants, toute cette lointaine famille qu'elle n'avait pas soupçonnée, celle de Marcel, celle de Françoise à présent, qui était sa femme.

MARCEL ARLAND.

MARCHÉ DU SOIR

Je ne sais pas pourquoi, la porte d'Italie,
le marché qui puait la légume et l'amour,
la foire avec ses tirs et ses cartomancies,
nous ne l'avons jamais traversée qu'au retour.

Nous montions, en partant, vers ces jeunes images,
soulevés, comme on va vers les vieux souvenirs,
mais nos cœurs, au retour, tardaient dans ce ménage
et ces petites rues rebelles à mourir.

Nous n'étions pas plus las, malgré notre défaite,
de retrouver la route évidente et l'ennui,
que ces légumes morts sur le pavé des fêtes
et qui fondaient déjà dans la noirceur sans nuit.

FEU ROUGE

A Sceaux, sans te garder des pentes de l'automne,
tu suivais tout entiers les mouvements du soir.
La pluie portait au loin la présence des lampes
pour que, toute la nuit, je pusse encor te voir.

Les ombres doucement se formaient une à une,
quand, me mêlant à l'air éteint du couvre-feu,
je suivais par les rues ta clignante fortune
et qui ne s'éteignait qu'au premier froid du jour.

Où courais-tu ainsi que les morts redoutables,
par tous ces chemins noirs dont le silence luit,
dérangeant sourdement la détresse des arbres
et toute la douleur serrée autour des lits?

Et moi, sans me lasser des routes grandissantes,
cherchant toujours du front ta fuyante chaleur,
le cœur encor blessé du poids de ton absence,
je tombais à ta suite au fond du cauchemar.

Mais peut-être, tandis qu'allant vers ta lumière,
je traversais à gué les malheurs de la nuit,
tu sautais en riant d'invisibles barrières,
et je courais à vide après un souvenir,

et, quand tu revenais dans la neige de l'aube
vers mes yeux étonnés de ne plus te voir fuir,
tu mettais doucement ta tempe sur ma tempe,
mais tu n'as jamais dit d'où nous pouvions venir.

AU ROSEAU

Courbe-toi, cher roseau, vers la terre pensante,
bien vidé par le vent des moelleuses amours,
peut-être pour trouver sous les ères dormantes
les impossibles pas d'un précoce retour.

Ce soir où, dans le vent, tombé hors de mes songes,
ton agile déclin poussait vers l'avenir
tes racines et la nuit terreuse où tu plonges
sans que tes abandons te puissent retenir,

la mémoire avait fui de ta joie sans feuillage,
sans que de nul baiser le regret m'ait mordu,
tant ma présence était docile à ton voyage
végétal et courbé vers la terre absolue.

Tout le soleil éclos dans tes feuilles magiques
dont tu m'avais souvent dérobé la réponse,
qu'importe s'il a fui, puisque ton corps tragique
dans le monde total par les deux bouts s'enfonce?

Bien au delà des joies et des peines domptées,
déjà sombre et secret sous l'écorce et la mousse,
peut-être reprends-tu la douceur d'une idée
dont la forme vers moi aveuglément se pousse?

Ta tête sans amour, à travers tous les âges,
rejoint tes pieds guéris des puériles routes.
A travers les charbons, les tufs, les coquillages,
ton immobile cœur mortellement m'écoute.

Les lourds effondrements que le temps fit mystères
tu les sauras, dans ta naïveté ligneuse
et les traces laissées sur les tempes des pierres
par le balbutiement des vies minutieuses.

L'autre monde a porté sur nous sa solitude
malgré les pas nouveaux sur la hâte des villes.
Le silence puissant de ta nature élude
la houle autour de nous des visages agiles.

Tes feuilles loin de toi s'éploient, se multiplient.
Ton corps dur, à travers leur sylvestre déluge,
refuse la mémoire et l'image qui plie
et brise innocemment l'air qui fut mon refuge.

FIESCHI.

LA BÊTE A CONCOURS

(Suite.)

XII

Carassan tira, d'un geste brusque, l'anneau de cuivre de l'antique sonnette des Rolland. Maria ouvrit aussitôt, comme si elle eût été cachée derrière la porte, à le guetter.

— Je crois que vous êtes en retard, dit-elle avec un sourire mystérieux.

— Oui, dit Carassan que ces mines impatientaient.

Françoise lisait près de la fenêtre, dans une attitude visiblement étudiée.

— Je croyais que vous ne viendriez pas.

— Je ne voulais pas venir.

— Il faut faire à votre guise.

Carassan s'était approché. Elle ne lui tendit pas la main. Maria entra, posa sur une petite table le plateau où le thé était déjà prêt. Elle s'approcha de Françoise, lui remit les deux serviettes brodées et murmura quelque chose qui la fit rire.

— Encore du thé! grogna Carassan que ce manège agaçait.

— Vous n'en voulez pas?

— Si! Oh! si, bien sûr. J'aime bien le thé. Seulement j'ai horreur de ce que cette coutume a... de britannique. On dirait que vous ne vivez que de vos souvenirs d'Angleterre.

Les paupières de Françoise battirent.

— L'avez-vous faite, cette fameuse dissertation d'agreg sur la mémoire? demanda-t-elle avec enjouement.

— Oui. J'ai même eu seize, et des compliments. Ça me dégoûte. N'en parlons pas.

Françoise prit une mine absorbée pour verser le thé. Sa théière bavait un peu. Elle s'appliquait à recueillir les gouttes perdues dans le creux de sa main gauche.

Carassan l'examinait. Plus il prenait conscience de sa grâce, de sa parfaite adaptation au rôle de jeune-fille-qui-sert-le-thé, plus il se rappelait avec netteté les récents propos du professeur Deltaille : « Allons, passez donc l'agrégation. Vous l'avez à portée de la main. Il y a deux ans au moins que vous êtes au niveau. Dans l'intérêt même de vos travaux personnels. Vous vous sentirez plus libre, plus sûr de vous. Ah! si vous saviez comme je vous approuve de ne pas vouloir faire de thèse, de vouloir sortir de l'université. » Carassan revoyait même un petit scintillement au fond des yeux du professeur, au moment où il prononçait ces mots ...

— Presque pas de lait?

— Pas du tout. Merci.

Il avait raison, Deltaille. L'agrégation, c'était la certitude de bien gagner sa vie. « Un premier pas assuré, qui permettrait de faire le second, puis les autres... » Mais il y avait ce scintillement, au fond de ses yeux... Carassan eut envie de traiter Françoise avec brutalité :

— Vous êtes fière, hein! de m'avoir fait faire cette dissert.

— Moi? Mais je vous ai simplement demandé quel genre de sujets vous aviez en philo...

— D'ailleurs, vous avez sans doute eu raison. Je suis ici pour préparer l'agreg. Le reste, c'est de la rêverie, sans doute. Même pas. Du brouillard, n'est-ce pas?

Françoise parut ne pas l'avoir entendu.

— Depuis la leçon de Gourgaud, dit-elle, il y en a eu deux autres vraiment excellentes. Une de votre ami Bergaillot sur le puritanisme et une de Garguille sur les sonnets de Shakespeare.

— Garguille! s'esclaffa Carassan. Garguille, l'homme aux « piscis ».

— Quoi?

— Ah! vous ne savez pas... ça ne vous intéresserait d'ailleurs pas.

Il était en train de se mettre en colère. Ses joues brûlaient et ses oreilles devaient être ridiculement rouges.

— Enfin, cria-t-il, vous ne pouvez pas penser à autre chose. Vous êtes là, vous avez vingt-trois ou vingt-quatre ans, vous êtes jolie et vous ne pouvez me parler que des leçons, et de vos Bergaillot, et de vos Garguille... J'en ai marre à la fin!

Françoise, paisiblement, allumait une cigarette. Elle lui lança un vif regard qui lui rappela encore cet éclair dans les yeux de Deltaille.

— De quoi voulez-vous que je parle? demanda-t-elle.

— De vous.

— Et de vous aussi sans doute.

— Pourquoi pas?

Elle haussa les épaules et promena autour d'elle un regard mélancolique.

— Pas tant que je serai ici.

— Allons ailleurs.

— Où?

Il se leva et commença à marcher autour de la pièce Évidemment il ne tenait pas à l'emmener dans une arrière-salle de café : pas son genre. Et chez lui...

— Bon, dit-il en se rasseyant. Faites-moi l'éloge de Bergaillot. Pour moi, c'est un simple salaud. Voilà.

Françoise haussa les épaules :

— C'est peut-être le type le plus astucieux du cours. Et il y a bien quatre ou cinq filles qui lui courent après.

— Bien sûr, puisqu'il sera reçu.

— Claudine elle-même, qui aime pourtant son Georges, s'occupe beaucoup de lui. Et de plusieurs autres, d'ailleurs.

— Force de l'habitude.

— Non. Elle est intelligente et très éprise de l'intelligence. Je trouve ça très bien.

Carassan feignit de bâiller.

— Quant à Gourgaud, reprit imperturbablement Françoise, je crois bien qu'il va lui arriver malheur. Madeleine Gutman a une belle réputation de « gold-digger » et il ne doit pas être riche. Il ne fait plus rien, depuis qu'il la connaît.

— Tant pis pour lui.

— Il m'évite, depuis quelque temps. Il a l'air triste et

malade. Tout le monde le regarde de travers, là-bas. Bergaillot prétend savoir sur lui des choses extraordinaires.

— Il raconte ça?

— Oh! pas à moi.

— Quel salaud, quand même!

— Toujours ce mot, dit Françoise avec agacement. Ce n'est pas sa faute s'il sait des choses désagréables sur Gourgaud.

Carassan n'était plus en colère. Seulement découragé. Impossible de leur échapper. Il lui fallait se débattre dans le même remous que Gourgaud, Bergaillot et les autres agrégatifs. Il avait besoin de l'un, l'autre avait besoin de lui. Et Françoise, au fond, n'avait qu'un souci : ses études. Les gestes des bons agrégatifs la fascinaient. Elle admirait également Garguille, Bergaillot et lui-même. Gourgaud aussi, heureusement. Il eut envie de rire.

— De qui vous moquez-vous? demanda Françoise.

— De vous.

— Ça m'est bien égal.

Elle lui jeta un regard de feint mépris et releva la tête avec affectation. De lui voir cette allure de fillette taquine, Carassan eut chaud dans tout son corps. En même temps, il se sentit un peu étourdi, comme s'il arrivait tout à coup en plein soleil, après avoir bu du vin très sec.

Françoise secoua une boîte d'allumettes vide et s'approcha de lui pour demander du feu. Il ne put se retenir de saisir son bras nu, un peu au-dessus du coude. C'était un geste paisible, rassurant. Françoise, malgré un petit tressaillement, n'essaya pas de libérer son bras. Elle leva pourtant vers Carassan un visage pâli. Dans ses yeux verts parut un étonnement profond. Déconcerté, Carassan dit :

— Françoise.

Sa voix, malgré lui, devenait rauque, pas du tout amicale. Les yeux de Françoise s'agrandirent encore. De quoi pouvait-elle bien avoir peur? Carassan voulut le lui demander. Il se rapprocha davantage. Alors Françoise recula brusquement la tête en fermant les yeux. Carassan glissa son bras autour d'elle. La cigarette éteinte tomba sur son épaule avec un bruit de feuille sèche. Ses lèvres rencontrèrent d'abord une bouche

inerte et close. Mais le corps de la jeune fille s'amollit tout d'un coup et Carassan trouva enfin sous sa bouche une bouche vivante. Les bras de Françoise se fermèrent autour de son cou. Ce baiser ne dura pas une seconde, lui sembla-t-il... Françoise se raidit à nouveau. D'un coup de rein inattendu, brutal, elle le repoussa. Cette violence injustifiée l'exaspéra. Françoise, cependant, les mains aux tempes, reculait en vacillant. Il la rejoignit et la reprit rudement par la taille. Alors, avec un faible cri, elle se renversa en arrière.

Elle était si pâle que Carassan, effrayé, l'assit sur le fauteuil et lui tapota les mains pour la ranimer. Il crut entendre un frôlement derrière la porte et appela :

— Maria.

Personne ne répondit. Il courut, poussa violemment le battant. Au fond du couloir, il entendit un léger bruit de course. Cette garce devait avoir l'œil collé à la serrure !

Quand il se retourna, Françoise était debout. Il courut vers elle et lui prit la main. Elle se dégagea doucement, en secouant la tête.

— N'ayez pas ces yeux étonnés, dit-elle sèchement.

— Mais pas du tout...

— Si. Vous avez même l'air de me plaindre. Je ne suis pas une sotte qui joue la comédie.

— Mais Françoise... Je le sais bien. Je ne pensais pas...

— Laissez-moi. Vous ne pouvez pas comprendre. Je vous expliquerai.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Non. Il vaut mieux que vous partiez. Je vous écrirai... dans quelques jours.

— Comme vous voudrez.

Elle l'accompagna dans le vestibule et dit en lui tendant la main :

— Surtout, ne me jugez pas. Pensez le moins possible à ce qui s'est passé. J'écrirai, c'est promis... Je tiens tellement à ce qu'il n'y ait rien de médiocre entre nous.

XIII

Rodo était arrivé en avance. Dès qu'il entra au rez-de-chaussée du café Dupont, Carassan aperçut, près d'une fenêtre, son épaisse tignasse noire.

— Ça va?

— Ça va.

Rodo souriait et bourrait sa pipe, de ses gros doigts carrés du bout, maladroits jusqu'à être touchants. Carassan nota que les fils blancs, aux tempes du romancier, étaient au moins deux fois plus nombreux que l'année d'avant. Le sourire de Rodo s'accentua.

— Pas trop vieilli? demanda-t-il.

— Pas du tout, répondit Carassan qui s'aperçut alors que les paupières de Rodo commençaient à devenir rouges et bouffies.

— Si!

— Peut-être un peu plus de cheveux blancs, mais ce n'est pas ça qui vieillit.

— Non, ce n'est pas ça... J'ai été dans le Midi une semaine. J'ai vu votre père.

— Il me l'a écrit.

— Lui ne vieillit pas.

— C'est qu'il a trouvé son âge définitif.

Rodo sourit et baissa les paupières. Son visage bistre et gonflé de moine espagnol s'éteignit. Il avait vraiment des yeux admirables.

— Quel âge a-t-il, votre père?

— Cinquante-quatre ans... Trente ans de plus que moi.

— Il en a bien pour quinze ans, maintenant, avant de recommencer à vieillir. Nous, les plus de trente ans, nous en sommes au deuxième âge ingrat.

— Croyez-vous que les plus de vingt ans ne sentent pas les années passer?

— Non, je ne crois pas ça. Ils s'ennuient autant que les autres. Mais ils gardent l'espoir que leurs soucis ne sont que des soucis d'enfants gâtés. Ils attendent que la vie fasse

quelque miracle en leur faveur, comme en faisait quelquefois leur mère, quand ils étaient petits. C'est ça la jeunesse.

— Vous n'avez tout de même pas attendu trente ans pour cesser de croire aux miracles?

— Mais j'y crois! Je suis bien forcé d'y croire, puisque je travaille tous les jours à en fabriquer.

— Vous avez de la chance.

— Non. Je voudrais des miracles fabriqués par d'autres, tout exprès pour moi. Personne n'a l'air d'y penser.

Carassan sourit.

— Cette naïveté vous étonne, reprit Rodo, car vous en êtes encore à espérer des tas de choses, sans même vous en apercevoir.

— Je ne suis pas tellement étonné par ce que vous dites. Plutôt surpris que vous m'en disiez tant. C'est la première fois que vous parlez si longtemps de vous.

— C'est vrai. Je suis fatigué, ces temps-ci. Je m'isole beaucoup. Mon livre n'avance pas. Alors je n'en parle à personne. Si nous faisions un tour?

— Bien volontiers.

Rodo, en mettant son pardessus devant la glace, à côté de Carassan, rentrait le ventre et se redressait. C'était assez gênant, car il devait approcher des quatre-vingt-dix kilos. Carassan se rappela les plis qui se formaient sur son ventre quand il rectifiait ainsi l'allure, au temps où ils allaient nager ensemble, en Provence. Et il avait beaucoup engraissé, depuis.

Rodo, sur le boulevard, regardait autour de lui avec insistance. Carassan lui demanda s'il cherchait quelqu'un.

— Non. Je regarde le boulevard.

— Ça vous attendrit?

— Pas encore. Mais j'ai du mal à ne pas vous envier un peu.

— Je me rappelle pourtant une nouvelle, pas très ancienne, où vous bouffez de l'éternel étudiant avec beaucoup d'appétit.

— En effet. Je n'écrirais pas autrement aujourd'hui. Dans mes livres, je ne me passe rien...

— Et vous prenez votre revanche dans votre vie.

— Peut-être.

Il frappa sur l'épaule de Carassan.

— Tu es dur, aujourd'hui, mon petit Michel, dit-il, et moi un peu hors de forme.

Au fait, ils se tutoyaient, là-bas, sur la plage. Carassan, bien qu'il voulût être aimable, se sentit incapable d'accepter ce jeu. Rodo, aujourd'hui, le dégoûtait autant que d'habitude. Pas davantage, à vrai dire. Seulement, d'habitude, il semblait toujours sur le point de lui révéler des richesses étranges. Alors que ce soir, il prenait des airs de mendiant.

— Si nous descendions jusqu'aux quais? demanda-t-il, en évitant de s'adresser directement à Rodo.

— Volontiers. Nous irons du côté de la rue de la Huchette.

Carassan pensa à son oncle Rodier, autre « éternel étudiant » à bedaine, et ne dit rien. Rodo devait jouer la comédie : il venait de prononcer à peu près la même phrase que le personnage dont il s'était moqué dans sa nouvelle.

— Quand j'étais étudiant, dit Rodo, je m'ennuyais et je perdais mon temps sans plaisir. Maintenant que j'aurais tant de plaisir à perdre du temps, j'en suis absolument incapable.

— Vous ne perdez donc jamais votre temps?

— Non. Je fais pis, quelquefois : je force le temps. Je travaille toujours, ou j'essaie de travailler. Même la nuit. Mes rêves sont très souvent des histoires où je cherche la suite des événements, où je veille à la vraisemblance, etc. Le sommeil ne me repose pas... Quand je dors, je dois me raconter les romans que j'écrirais s'il n'y avait ni public, ni critiques.

— Vous n'écririez pas, sans le public.

— Non. Mais on n'écrit pas non plus pour le public. Du moins pour le public tel qu'il est ou tel qu'on l'imagine. On veut agir sur lui, on veut le créer. Dans les rêves, ça devrait être facile. Pourtant, je m'y épuise.

Carassan se tut. Il espérait que Rodo l'aiderait à mettre la conversation sur Bergaillot. De plus en plus, il s'ennuyait. Ce que disait Rodo n'était pas sans intérêt. Mais le ton — cette sorte de hâte un peu suppliante — lui donnait envie

de s'en aller. Il voulait demander quelque chose à cet homme et voilà que c'était lui le sollicité.

— Vous savez, dit-il abruptement, que j'ai un camarade à qui vous pourriez rendre un grand service?

— Oui, mais oui... J'ai bien reçu votre lettre. Je vous ai donné rendez-vous pour ça. Nous allons en parler. Ça ne presse pas.

— J'aimerais autant en parler tout de suite. On serait peut-être plus libres pour bavarder, après.

— Allons... Si vous voulez. S'agit-il bien d'un *ami*?

Carassan hésita. Voulait-il mentir à Rodo, le rejeter parmi les indifférents? Il répondit avant d'avoir pris une décision :

— Non, pas exactement. C'est un camarade, et même un camarade que je n'aime pas. Une sorte de « satanique » attardé. Je vous en ai déjà parlé. Il s'appelle Bergaillot.

— Ah! oui, dit Rodo sans enthousiasme, je vois.

Ils remontaient la rue Saint-Jacques. Il faisait sombre. Rodo ne songeait plus à se redresser. Il marchait lourdement, en tendant le cou. Sa longue pipe, mal calée entre ses dents, se balançait un peu à chaque pas. Il ressemblait à un éléphant méditatif.

— Ce que vous ne voyez peut-être pas, dit Carassan, c'est la fille.

— Étudiante?

— Je ne crois pas. Plutôt une petite ouvrière ou une dactylo. Tout ce qu'il y a de plus désarmé, de plus désemparé, de plus prompt à se jeter dans la Seine ou à ouvrir le robinet à gaz. Si vous aviez vu ses yeux traqués...

Carassan frissonna. Il venait de penser à Hilda, à cette promenade le long de la Seine aux eaux patientes, terribles, le matin de leur rencontre... Mais Rodo lui lançait un regard réprobateur.

— Mon petit Michel, dit-il en lui mettant son bras sur les épaules, tu fais de la philo, tu écris même de brillants petits articles, et voilà que tu es incapable de la moindre netteté intellectuelle. Tu refuses de considérer le monde comme une réalité... biologique. Cette fille, que tu connais à peine, appartient à une catégorie qui a ses risques, différents des tiens et des miens. En intervenant pour elle, tu ne supprimes pas

une injustice. Tu en créerais plutôt une, comme chaque fois que tu fais l'aumône.

Rodo reprenait du poil de la bête. Il tutoyait, maintenant, avec l'aisance du maître parlant à son disciple. Tout était fichu. Pourtant, il avait l'air disposé à bien des concessions, tout à l'heure. Carassan, irrité, fut sur le point de lui mettre le marché en main : aidez cette fille ou je ne vous vois plus. Rodo tenait beaucoup à ses « jeunes »...

— En somme, reprit Carassan, vous me conseillez de laisser ce type qui n'est pas un héros et cette fille qui appar tient à une espèce condamnée, suivre tout bonnement leur pente.

— A peu près...

— Ça ne vous intéresse vraiment pas?

— Il y en a tant comme ça! Et surtout, j'ai déjà, moi, vu tant de cas semblables!

C'était le dernier mot. Carassan aurait dû préparer un Bergaillot plus noir, plus détraqué. Mais il éprouvait toujours la même répugnance à mentir à Rodo.

Il pensa aux yeux de Malou, à la poignée de main filante de Bergaillot, puis dévisagea Rodo, lourd, noir et attentif, qui feignait de suivre une silhouette dans la foule. Personne ne marchait aussi vite que son regard. Il était donc tout de même un peu inquiet. Tant pis! Carassan ne voulait pas mettre entre eux un chantage.

— Bon! dit il. N'en parlons plus.

Ils étaient devant le café Capoulade.

— On prend un verre? dit Carassan le plus cordialement possible.

— Non. Il faut que je me sauve.

— Je croyais que vous vouliez passer la soirée ici.

— Non... non. J'oubliais... J'ai aussi quelqu'un à voir à Flore. Vous n'êtes pas trop déçu?

Carassan hésita.

— Déçu? Non. Ennuyé? Oui.

— J'en suis navré. Si j'avais beaucoup d'argent en ce moment, je vous donnerais bien volontiers ces deux mille francs.

— Bien sûr.

— Vous ne me croyez pas... A votre âge, je n'aurais pas cru un homme de mon âge, dans ma situation, romancier déjà connu, collaborateur régulier à un grand hebdomadaire, etc., qui m'aurait dit : je ne trouve pas facilement deux mille francs. Pourtant, c'est comme ça. Les tirages que vous voyez sur les couvertures ne correspondent pas à ceux qui nous sont payés. Quant au journal, il me paie selon mon mérite de journaliste : pas grand'chose. Et puis...

Rodo jeta un long regard vers le fond du boulevard. Son gros visage prit une expression boudeuse :

— Et puis, je m'ennuie... de plus en plus. C'est surtout ça. Quand on s'ennuie, tout coûte davantage : les repas, les promenades, les spectacles, les femmes. Et voilà que ce sacré Quartier Latin n'est même plus gai!

Carassan fit une révérence :

— Désolé, Majesté, d'avoir failli, ce soir, à mon rôle de fou...

Rodo eut enfin un bon rire, substantiel et fort comme un coup de mistral.

— Mon petit Michel, ne dis pas de bêtises. Je connais bien une centaine de types de ton âge et tu es le seul en qui je trouve à peu près un jeune homme. A bientôt, va!

— A bientôt.

Rodo appela un taxi et attendit, pour donner l'adresse, que Carassan se fût éloigné.

XIV

Un soir, Carassan alla chez Bergaillot qui habitait rue des Bernardins, près de la place Maubert. Il suivit un long couloir très mal éclairé par quelques rares ampoules cachées, exprès semblait-il, dans des recoins invraisemblables. Chose rare à Paris, le plancher était remplacé par un carrelage rougeâtre, qui tremblait sous les pas et cliquetait comme de la pierraille. Ce bruit faisait paraître glacial le vaste hôtel aux couloirs peu chauffés.

Il faisait très chaud, par contre, chez Bergaillot. Un antique poêle de fonte, près de la porte, rougeoyait.

Bergaillot se précipita au-devant de Carassan, lui serra la main, puis lui saisit la manche d'un geste fébrile.

— Assieds-toi. Tu n'apportes pas de bonnes nouvelles. Ça ne fait rien. Je m'y attendais.

Son amabilité excessive, son perpétuel sourire un peu crispé gênaient beaucoup Carassan. On pouvait s'attendre à voir Bergaillot s'incliner et murmurer : « Tu me fais tant d'honneur. »

Carassan s'assit et promena autour de lui un regard surpris. Il savait que le père de Bergaillot, receveur de l'enregistrement et petit propriétaire foncier, lui envoyait largement de quoi vivre en étudiant normal. Pourquoi avait-il cherché une semblable tanière? La chambre était si petite qu'en tendant la main gauche, Bergaillot se serait brûlé au cylindre rougeoyant du poêle; il pouvait, sans se lever, ouvrir la fenêtre avec sa main droite et, en se retournant, toucher le pied du lit étroit dont la tête occupait tout l'espace compris entre la porte et la paroi principale. Le fond obscur de la chambre, qu'il était impossible d'aérer, se terminait, au delà de la petite armoire à glace en sapin, par une encoignure profonde où Bergaillot avait entassé pêle-mêle des valises, des vieux bouquins et des souliers. Le lavabo, en face de l'armoire, étroitement coincé entre le poêle et une vieille cheminée désaffectée, ne possédait qu'un seul robinet à ressort, de l'espèce la plus mal commode. Il devait falloir compter avec de fréquents accidents de tuyauterie, car il y avait, à côté du bidet bosselé et écaillé, un énorme broc verdâtre.

Bergaillot suivit le regard de Carassan et se frotta les mains avec satisfaction :

— J'adore cette petite carrée... si l'on peut dire... Déjà deux ans que j'y suis installé. Elle n'a pas l'air de te plaire.

— Pas énormément.

— Que veux-tu? Moi, je suis logique. Du moment que je répudie le régime bourgeois, je ne me reconnais pas le droit de vivre dans le luxe bourgeois.

Il gardait son sourire aimable.

— Je t'en félicite, dit Carassan froidement. Est-ce que tu auras une chambre comme ça, quand tu seras agrégé?

— Exactement.

— Alors pourquoi travailles-tu?

Bergaillot le contempla avec stupéfaction :

— Tu t'imagines que l'agrégation m'intéresse à cause du traitement?

— Mais... Pourquoi d'autre t'intéresserait-elle?

— Voyons, tu plaisantes!... Mais je travaillerais toute ma vie à deux mille francs par mois comme agrégé, plutôt que d'en gagner trois mille comme non-agrégé!

Carassan demeura bouche bée. La sincérité de Bergaillot était indéniable. Il oubliait, dans sa véhémence, d'avaler sa salive, et sa lèvre inférieure luisait. De toute évidence, il le considérait, lui, Carassan, comme une sorte de pauvre type, qui « ne se rend pas compte ». Le phénomène était vraiment curieux!

— Je vois, dit Carassan, que tu te fais une haute idée de l'agrégation.

— Oui. Je trouve que nous sommes là pour devenir quelque chose... La plupart des types qui parlent traitement et avantages ne pigent rien du tout. Mes parents se rendent compte, à peu près. Surtout mon père, qui a passé ses baccs... Malou aussi, d'ailleurs, un petit peu. Elle n'est pas complètement idiote, tu verras. Elle doit rentrer bientôt. Elle ne me cherche pas d'histoires, elle fait tout ce que je veux. Le mariage, par exemple, elle n'y songe pas.

— Évidemment, dit Carassan.

Il était si surpris qu'il se sentait incapable de discuter. Comment n'avait-il jamais soupçonné, au delà du garçon érudit et malin, qui collait les professeurs, cet autre Bergaillot : puéril, naïf, épris d'un titre comme n'importe quelle midinette d'un manteau de fourrure?

Bergaillot, qui était resté assis sur sa chaise, se rapprocha tout à coup, s'assit sur le lit, près de Carassan.

— Dis donc, murmura-t-il, pendant qu'elle n'est pas là, il faut que je te dise... Je me doutais que tu ne trouverais personne. Alors je connais un type qui m'a prêté des bouquins de médecine. Je vais opérer Malou moi-même.

Carassan sursauta :

— Toi! Mais c'est très grave. Et... difficile.

— J'y ai réfléchi. Je tiens encore à Malou, je ne veux pas la planter là.

— Tu veux dire que si tu n'y tenais plus...

— Bien entendu. Je n'ai pas de temps à perdre. Tiens... j'ai déjà acheté ce qu'il faut. Regarde. Un spéculum... des sondes... Une petite lampe électrique.

Les objets neufs luisaient, dans le tiroir, entre deux piles de mouchoirs.

— Mais, dit Carassan, cela me paraît rudimentaire. Pour la stérilisation des outils...

— T'en fais pas, il y a une lampe à alcool, et j'ai des gants de caoutchouc. Les voilà...

Carassan fit claquer sa langue :

— Tu t'engages là dans une sale histoire. Sais-tu ce qui peut t'arriver?...

Bergaillot tourna vers lui un regard vacillant :

— Je n'ai pas le choix, dit-il. Puisqu'il faut des billets de mille à messieurs les toubibs. Je t'en supplie, pas de morale. J'ai réfléchi à tout. Il y a près d'un mois que je ne dors pas quatre heures sur vingt-quatre.

Il était en effet plus blême que de coutume. Carassan haussa les épaules.

— As-tu essayé tout le reste? demanda-t-il.

— Tout. Et même, à Fontainebleau, je lui ai tiré un coup de revolver à dix centimètres du nez. Elle a failli tourner de l'œil. Aucun résultat.

— Naturellement.

Carassan avait très envie de s'en aller. Il se rappela comment, la veille, Rodo avait hâté son départ, dès qu'il avait entendu parler de Bergaillot et de Malou. Il existait donc une catégorie de sordide qui provoquait la panique chez les plus endurcis...

Un pas cliqueta dans le couloir.

— Ce doit être Malou, dit précipitamment Bergaillot. Je lui ai dit que tu faisais ta thèse de médecine. Surtout, ne lui fais pas peur, si l'on parle de l'affaire... C'est la dernière chance.

Ce n'était pas Malou. Carassan se leva :

— Si ça ne t'ennuie pas, je préfère m'en aller sans la voir.

Bergaillot, de son geste habituel, s'accrochait à sa manche. Carassan se mit en colère :

— Lâche-moi! dit-il en repoussant violemment Bergaillot qui s'assit sur le lit. Et laisse-moi partir. Tu ne te rends pas compte que si je la vois, je risque de lui raconter tout ce que je sais sur ce genre d'entreprises... Je ne veux pas m'en mêler, de ta sale histoire. J'en ai par-dessus la tête. Et d'abord, si tu m'en reparles, je te casse la gueule.

Il fit claquer la porte derrière lui.

Carassan n'arrivait pas à chasser le souvenir de Bergaillot. Sa pâleur maladive, son regard vacillant... Évidemment, en compagnie d'une fille comme Malou, il devait passer des soirées extraordinaires. Ces deux êtres aux yeux de bêtes traquées devaient s'empoisonner l'un l'autre de leur peur, de leur misère. La totale déroute. Carassan avait été bien près de perdre son sang-froid, après avoir respiré pendant quelques minutes cet air saturé de panique croupie. Il s'en voulait d'avoir filé si vite. Ce Bergaillot qui, malgré ses remarquables aptitudes universitaires, en était à se représenter l'accès à une médiocre bourgeoisie comme la prodigieuse aventure de sa jeunesse, le touchait quelque peu. Il y avait en lui une naïveté de gros paysan d'un autre siècle, qui empêchait Carassan de le considérer comme un pur et simple salaud. Comme il s'était accroché à lui!... C'était tout de même un ancien copain de cagne. Déjà, au lycée, Bergaillot le tapait sans cesse. « On est l'esclave de ses obligés. Rien à faire. »

En définitive, Carassan envoya à Bergaillot un pneu où il lui demandait de ne pas prendre à la lettre ses paroles de la veille et de s'adresser à lui s'il avait vraiment besoin d'un secours urgent.

Le jour même, vers cinq heures, on prévint Carassan qu'un monsieur le demandait au téléphone pour quelque chose de très pressé.

— Il faut que tu viennes tout de suite, disait la voix de Bergaillot, étonnamment fluette, presque immatérielle, dans l'appareil.

— Qu'est-ce que tu as fait?

— Je ne peux pas t'expliquer comme ça. Viens tout de suite. C'est très grave. Fais vite, c'est une question de minutes. Je remonte.

Il avait déjà raccroché. Carassan se mit en quête d'un taxi.

Bergaillot devait le guetter. Il fut près de lui et lui saisit la manche dès qu'il eut fait deux pas dans le couloir :

— Écoute... attends... il faut que je te parle avant que nous passions près du bureau, ou devant les chambres... C'est simplement pour la rassurer. S'il n'y a pas quelqu'un pour la rassurer, elle fera n'importe quoi.

— Qu'est-ce que tu as fait?

— Viens vite! J'ai dit qu'un médecin arrivait. Il n'y avait que ça pour l'empêcher de se sauver et d'y rester.

— Mais où en es-tu? Est-ce fait, ou non? Je ne veux pas m'occuper...

— T'en fais pas. Tu n'as à t'occuper de rien : il suffit que tu sois là.

Carassan recula pour libérer sa manche, que Bergaillot tiraillait de plus en plus fort. Encore cette envie de s'en aller, irraisonnée, impérieuse.

— Tu as peur? demanda Bergaillot. Il n'y a rien à craindre.

— Je ne crains rien. C'est... c'est quelque chose que je ne peux pas faire.

— Mais puisque tu n'as rien à faire... Je vois : tu préfères un principe à une chance de sauver sa peau!

— Imbécile! Ce n'est pas un principe... Allons, monte. Je te suis.

Bergaillot ouvrit sa porte qui était soigneusement fermée, poussa Carassan par les épaules, donna deux tours de clef, mit le verrou. L'obscurité était totale. Bergaillot promena le faisceau de sa lampe électrique le long du mur.

— Attends, murmura-t-il, je vais allumer.

Il tourna le bouton. Il se fit une très faible lumière. La lampe était fixée contre le pied du lit de fer. Un abat-jour en carton en rabattait la clarté. Carassan distingua deux jambes nues, de chaque côté de la lampe. Il ne voyait pas du tout le visage de Malou, dont le buste était caché sous

un amas de couvertures. Une lourde odeur d'alcool à brûler le prit à la gorge.

— Il faudrait aérer, chuchota-t-il, tu vas l'asphyxier.

— Non, répondit Bergaillot à son oreille. Dans deux minutes, ce sera fini.

Il souleva une couverture et dit, un peu plus haut :

— Le docteur est là. Tu n'as plus rien à craindre. Ne bouge pas du tout.

Il tendit une chaise à Carassan et, lui tournant le dos, se pencha sous la lampe. A côté de lui, sur deux valises superposées, une cuvette d'où montait une forte odeur d'alcool, contenait un spéculum, une petite baguette de bois clair et trois longs tubes noirs.

Bergaillot avait ôté sa veste et se retroussait les manches. Il tira ses gants d'un gros tampon d'ouate et commença à les enfiler. Ses mains tremblaient tellement qu'il n'y arrivait pas. Carassan, le cœur serré, respirait péniblement : ce type malade de frousse n'allait sûrement faire que des blagues. Dans quel piège s'était-il laissé enfermer? Une lampe à alcool, juchée sur une caisse à livres et surmontée d'une large casserole à queue, projetait sur le mur une ombre énorme. Carassan n'en pouvait détacher ses yeux : il évoquait malgré lui l'atelier de quelque alchimiste attardé, à la fois grotesque et redoutable.

Bergaillot tenait à deux mains son spéculum et se penchait de nouveau sous la lampe. Quelques tressaillements agitèrent les couvertures. Carassan entendit un gémissement étouffé, qui semblait venir de loin, d'une autre chambre.

— Dis donc, chuchota Bergaillot, je ne vois rien du tout. Qu'est-ce qu'il faut faire?

— Je n'en sais rien.

— Il faut remuer, ou recommencer?

— Fous-moi la paix!

— Pas si fort. Je ne vois absolument rien.

Carassan faillit dire : tant mieux. Peut-être Bergaillot allait-il se décourager.

Jamais Carassan ne s'était senti si disposé à s'engager par des serments solennels : « Je ne risquerai à aucun prix de mettre une femme dans cette situation, je prouverai aux autres,

invinciblement, qu'il ne faut pas qu'ils se risquent non plus, je ne cacherai jamais à une femme les dangers qu'elle court, je lui donnerai des détails... » L'air était lourd comme du limon. Aux odeurs de pharmacie se mêlait maintenant un fade relent de tripes chaudes. L'ombre vague de Bergaillot, sur le mur blanc, était d'un assassin. Carassan suait à grosses gouttes.

— Tu ne voudrais pas essayer, toi? chuchota Bergaillot, tout contre son oreille.

— Non.

— Je vais pousser là-dedans avec une sonde. Tant pis si je lui fais du mal.

Carassan lui saisit le bras :

— Idiot! Sors ton truc à moitié et remets-le en l'orientant autrement. Ne tremble pas comme ça.

Il avait dit ces paroles à voix presque haute, dans sa colère. Bergaillot trembla un peu moins.

— Je ne vois rien non plus vers la gauche...

— Essaye ailleurs.

— Toujours rien.

— Continue.

— Ah! oui, je vois. Je ne sais pas si c'est ça. On dirait un poisson...

— Pas si fort.

— Regarde, toi.

— Non. Je n'y connais rien.

Bergaillot saisit Carassan par la manche, l'attira.

— Je te dis que je n'y connais rien. Essaie toujours avec ta sonde, abruti!

Chaque fois que Carassan le brutalisait, Bergaillot devenait moins tremblant, plus preste.

— C'est ça, jubila-t-il, ça tient. Mais j'ai peur, pour sortir la tige métallique.

— Pas si fort, con! Je ne sais pas, moi. Tu ne t'es pas fait expliquer?

— Si, mais j'ai peur de tout perdre de vue.

— Va doucement.

Bergaillot, avec l'air d'un homme qui extirpe de sa coquille,

délicatement, un escargot prodigieux, tirait de la main droite un long fil de fer.

— Ça y est. Plus qu'à bien caler...

— Doucement!

— Passe-moi un tampon de coton.

— Tiens.

Bergaillot remua la lampe. Son visage blême apparut. D'énormes gouttes de sueur perlaient sur son front. De chaque côté de sa bouche, deux sillons se resserraient comme des pinces. Carassan le trouva surnaturellement vieilli. Dans son impatience de s'en aller, il faillit le renverser.

— Reste un moment, cher vieux docteur, dit Bergaillot tout haut et presque gaiement. Nous allons prendre un verre.

Carassan se jeta vers la porte. Dans le couloir, il dut presser fortement sa main contre sa bouche, pendant qu'il cherchait les lavabos en toute hâte.

LIVRE TROISIÈME

LES AMOUREUSES

I

Jeudi, minuit. — *Je tiens à vous parler gravement, comme on parle dans la solitude, à un être dont on a choisi pour un instant l'attitude, le regard et presque les pensées. Et je veux vous parler, aussi, très franchement. D'abord parce que je ne crains plus le ridicule, à vos yeux, ayant déjà donné ma mesure à cet égard, et aussi parce que je vous considère comme trop « important » pour qu'il ne soit imprudent de ruser avec vous. Vous allez peut-être vous demander pourquoi, car vous n'êtes pas si fat que vous tenez parfois à le paraître. (J'aime d'ailleurs votre façon de jouer avec ce qu'il y a en vous de trouble ou même de dangereux.) Pourquoi? Eh bien, c'est tout simple : vous avez, au moment favorable, pris le ton et prononcé les paroles qu'il fallait. Beaucoup d'hommes m'ont dit, avec sincérité, que j'étais belle, plusieurs m'ont fait comprendre qu'ils étaient*

amoureux de moi, quelques-uns m'ont même prouvé qu'ils pouvaient m'aimer. Un seul a su me dire, par un soir brumeux, sur le seuil d'une maison où j'allais jouer une petite comédie triste et ennuyeuse : « Je veux faire quelque chose d'extraordinaire, et je crois que vous pourrez m'aider. » Ce furent bien, n'est-ce pas, vos paroles. Peut-être n'avez-vous pas prononcé le mot extraordinaire. Mais votre regard, la force crispée que je devinais dans vos mains, dans votre façon de redresser la tête, le disaient clairement. Il m'importe peu que vous réussissiez, pourvu que vous essayiez. Ces propos vont vous surprendre. C'est assez loin, je m'en rends bien compte, de ce que prétendent chercher presque toutes les jeunes filles de mon âge et de ma condition. (Ne souriez pas, j'écris ce mot sans vanité ; il représente une réalité pour moi, et une réalité souvent pénible.) Pourtant, je ne me sens ni démodée, ni rococo, ni exceptionnelle. Au fond, la plupart de mes amies — vous en connaissez plusieurs, entre autres Claudine Foulon qui a pour vous un culte touchant — attendent à peu près la même chose des garçons qu'elles jugent « importants ». Peut-être allez-vous ricaner et nous traiter d'intellectuelles ? Nous ne sommes pas tellement différentes des autres. Nous nous habillons aussi bien, nous nageons, dansons, patinons, skions aussi bien et notre conversation a sans doute un peu plus d'attraits... Ne vous moquez pas de moi, ne murmurez pas entre vos dents que je ne plaiderais pas ainsi ma cause si je ne la savais très compromise. Je cherche simplement à vous parler ouvertement. Je souffre beaucoup, c'est vrai, de la réputation que l'on fait aux « intellectuelles ». Ce seul mot est une insulte grave. J'en comprends toute la portée chaque fois que, pendant un cours, je promène un regard autour de moi. Elles sont au moins cent à préparer l'agrégation. Eh bien, sur ces cent jeunes filles — plus ou moins jeunes — il y en a au moins quatre-vingt-dix qui m'apparaissent, non pas comme des intellectuelles, mais comme des anormales. Anormales à force de laideur, de dédain affiché pour leur corps, de sécheresse guindée, de prétention pédante, de faux savoir livresque et d'ignorance de la vie... C'est sans doute d'après l'examen hâtif de ces monstres que l'on a établi la réputation des intellectuelles. Rien, pourtant, de moins intellectuel que ces filles. J'ai dû essuyer les confidences de quelques-unes et

j'ai surpris, assez souvent, leurs conversations. Elles ne sont anxieuses que de masquer leur nullité sous un titre prestigieux, d'armer leur méchanceté d'un peu de pouvoir, d'assurer, par un traitement plus sûr qu'une rente, leur retraite prématurée de vieilles filles. La plupart sont chastes par nécessité et féministes par jalousie : leur rêve étant d'imposer aux femmes courtisées les règles de misanthropie méfiantes qu'elles élaborent dans leur solitude. Pourquoi les traite-t-on d'intellectuelles? Pourquoi les hommes, quand ils jugent une jeune fille intelligente, ne peuvent-ils oublier le fantôme ou le souvenir de quelqu'une de ces malheureuses? Vous-même, l'autre jour, quand vous me reprochiez de trop parler de mon travail, n'aviez-vous pas au bout des lèvres ce terrible mot : intellectuelle? Mais oui — je le sais —. Je sens venir ces choses-là comme certains sentent sur d'anciennes blessures l'approche de la pluie. Vous m'avez dit, un soir, que j'étais une grande blessée de l'amour-propre et vous aviez sans doute raison. Mais comment pouvez-vous, un instant, m'assimiler à toutes ces pauvres agrégatives qui sont, vous le reconnaissez, plus lamentables en philo que partout ailleurs? Si vous étiez là, vous n'auriez pas de peine à vous défendre, je le sais. Vous me diriez sans doute que plusieurs de ces filles sont intelligentes et que ce n'est pas votre faute si je le suis moi-même, leur ressemblant ainsi malgré moi. Peut-être... Alors il ne me reste plus qu'à vous accuser de ne pas aimer les jeunes filles intelligentes. Et vous n'oseriez pas vous défendre, si vous étiez là tel que je vous imagine, car vous sauriez que je parle sérieusement. Pourquoi?... Vous n'êtes tout de même pas assez simple pour exiger d'une femme une admiration pâmée. ni pour vous contenter de l'admiration d'une sotte. Je ne trouve même pas chez vous cet extrême de fatuité qui pousse certains hommes (dont quelques-uns, célèbres en littérature, ne sont pas tout à fait des analphabètes) à se vouloir intacts dans l'admiration d'une femelle idiote plutôt qu'aimés, c'est-à-dire compris. par une femme qui soit un être humain...

Pardonnez-moi, les feuillets s'entassent, et je m'aperçois que je vous parle de ce qui, en moi, vous déplaît ou — ce qui est pire — vous laisse indifférent. J'ai pourtant commencé par le plus facile. Oui, je suis sûre de pouvoir vous faire accepter l'intellectuelle. Vous me disiez, la deuxième fois que vous êtes

venu à la maison, que vous vouliez retrouver la petite fille en moi. Or, c'est précisément cette petite fille qui va vous paraître inacceptable, mais dont il faut que je vous parle, car, à mes yeux, elle éclipse sans effort l'agrégative. Cette petite fille, je ne veux pas en faire, rassurez-vous, une « machine littéraire » à votre intention. Elle m'importe, elle aussi, beaucoup trop. Je ne veux pas davantage la charger de mes responsabilités! Pourtant... c'est bien un peu par sa faute, ou tout au moins à cause d'elle (a-t-on le droit de parler des « fautes » d'un enfant?) que l'autre jour je fus si ridicule... Écrire cette lettre, c'est pour moi un véritable événement. Ne souriez pas. Ce que je vais vous raconter, je ne l'ai jamais dit à personne, pas même à mon confesseur. (Jusqu'à l'an dernier j'étais très sincèrement, très naïvement pieuse.) Je n'en ai pas non plus parlé à ma meilleure amie — qui est Claudine Foulon —. Je n'ai jamais éprouvé le besoin de la présenter sous un de ces déguisements commodes : « J'ai une amie, figure-toi, à qui il est arrivé une drôle d'aventure, tout à fait extraordinaire... », qui permettent de se rassurer à peu de frais, d'endormir peu à peu une inquiétude par le tapotement monotone de mots insignifiants. Là, maintenant, je sais que vous n'avez plus du tout envie de sourire. Je vais me lancer. C'est très difficile. Beaucoup plus que de plonger, pour la première fois, du tremplin le plus haut...

Voilà! Quand j'avais à peu près sept ans, il venait beaucoup d'hommes à la maison. Mes parents avaient une maisonnette et un assez joli jardin, à deux pas du boulevard Bineau. Papa avait été officier, pendant la guerre, et s'était fait de nombreux amis. Maman, jeune encore, était l'aînée de quatre filles. (Toutes ses sœurs sont plus jolies qu'elle, d'ailleurs, et je n'ai jamais compris pourquoi papa, qui a dû être séduisant...) Comme mes grands-parents maternels habitaient boulevard d'Inkermann, les jeunes sœurs de maman étaient toujours fourrées chez nous. Mon enfance fut éblouie par une continuelle fête de robes claires, de courses folles, de danses et de rires... Les amis de papa étaient donc très assidus. L'un d'eux, que j'appelais « Monsieur André » (depuis il est devenu le mari de ma tante Juliette), s'occupait beaucoup de moi. « M. André adore les enfants », disait maman. Je l'aimais, moi aussi, car il avait de beaux yeux bleus très doux et des

mains amusantes, vives et fuyantes comme les petites bêtes des bois. Un jour que ce M. André me tenait sur ses genoux, un bras autour de ma taille, je vis ses yeux changer tout d'un coup. Ce n'était plus cette douceur qui me plaisait mais une sorte de langueur déchirante. On eût dit qu'il avait peur et qu'il m'appelait — moi! — à son secours. En même temps il serrait ma taille, non pas avec tendresse, mais violemment, brusquement, comme s'il se fût accroché à moi, sur le point de se noyer. Je restais là très raide, très mal à mon aise, très ennuyée. J'aurais bien voulu m'en aller. Mais le regard de M. André se transforma de nouveau. Il devint méchant et sournois comme celui d'un chien qui veut mordre (j'ai été mordue deux fois par des chiens). Alors je pris peur et je sentis une boule dans ma gorge, qui m'empêchait de crier, qui me coupait la respiration. Je m'affaissai dans les bras de M. André qui appela précipitamment : « Madame Rolland... Madame Rolland... » Un moment après, pendant que j'étais couchée sur le lit de maman, j'entendis M. André qui disait d'une drôle de petite voix hésitante, comme s'il s'était excusé : « C'est bien extraordinaire comme cette petite se met à ressembler à Juliette, par moments. » A partir de ce jour-là, je ne voulus plus du tout jouer avec M. André. Tantôt il me faisait peur, tantôt il me faisait pitié comme un animal malade. Dans les deux cas, il me déplaisait également. Je suis navrée que ma tante ait pu épouser un tel homme et je crois même que je ne le lui pardonnerai jamais.

Voilà la première histoire de la petite fille. Je vais me hâter de vous raconter la seconde tant que je m'en sens capable.

J'avais douze ans. J'avais beaucoup grandi, mais j'étais restée très gamine. Maman ne se lassait pas de citer mes enfantillages à nos amis et de vanter, par contraste, ma conduite raisonnable, mes habitudes studieuses et ordonnées. J'étais si « sage » qu'on m'envoyait souvent dans Paris faire des commissions ou porter des messages. Un jour ma mère m'avait envoyée en banlieue, à Meudon, et je pris le train à la gare Montparnasse avec beaucoup de dignité. C'était l'après-midi, vers trois heures. J'avais le compartiment pour moi toute seule jusqu'au moment où le train s'ébranla. Alors un voyageur monta précipitamment et s'assit en face de moi, tout essoufflé. Ce n'était qu'un gros monsieur d'aspect très débonnaire. Il s'épongeait

le front, déboutonnait sa veste, soulevait les bras pour s'aérer les aisselles. Il était grotesque. Au bout d'un moment, je n'y tins plus, j'éclatai de rire, tout en me tournant vers la portière, comme si je voyais un détail comique dans le paysage. Le gros monsieur me regardait attentivement. Mon regard rencontra le sien et, comme je m'étais tant moquée de lui, je rougis. Le monsieur sourit aimablement. J'étais de plus en plus gênée. Il me sembla que nous restions ainsi très, très longtemps. C'était une après-midi de juin assez lourde et je me sentais toute rouge. Le monsieur se décida enfin à dire, d'une voix attendrie : « Comme vous êtes gaie, mademoiselle! » Je détournai vivement la tête et mon agacement fut tel que, malgré moi, je fis ma grimace (vous savez : je fronce le nez très fort et je retrousse la lèvre). Le monsieur se mit à rire. Excédée, je me levai pour changer de place. Alors le monsieur, avec une mine enjouée, me saisit par le bras et me retint en disant : « Ah! ces petites filles, ces petites coquines... ces petites filles, ces petites coquines... » Il répétait ces paroles avec l'insistance imbécile d'un gros bourdon qui se cogne contre une vitre. Et puis, tout d'un coup, il me tira violemment par le bras et m'assit sur ses genoux. Je n'avais d'ailleurs pas peur du tout. Plutôt envie de rire. Mais je me retenais par pure charité : ce gros monsieur ridicule, je n'allais pas l'humilier. Comme je m'apprêtais à me dégager, je levai les yeux vers son visage. Alors, la frayeur me paralysa. Son regard était le même, bien qu'il eût des yeux bruns, exactement le même que celui de M. André. De nouveau, il y avait une boule dans ma gorge et je ne pouvais plus parler. Comme dans un rêve, je sentis que le gros monsieur touchait mon genou, qu'il soulevait un peu ma robe et saisissait ma cuisse à pleine main, très calmement, me semblait-il comme s'il voulait en prendre la mesure. Mais il dut comprendre que je n'étais pas bien car il me prit à bras-le-corps, m'étendit sur la banquette et sortit du compartiment en toute hâte.

Samedi, cinq heures. — *Je pourrais, sur les effets de ces deux événements, vous donner de longues explications. A quoi bon? Vous comprendrez tout du premier coup ou vous ne comprendrez jamais rien. Bien entendu, je crois que vous comprendrez...*

J'ai encore quelque chose à vous raconter. Je n'y joue qu'un

rôle de témoin, mais cela se présente pour moi exactement sur le même plan que les deux autres scènes. J'allais au lycée et, comme toute future agrégative, j'étais une très bonne élève. Je devins même tout à fait brillante à partir de la seconde. J'avais quatorze ans et j'étais presque aussi grande que maintenant. Comme j'étais pâle et fragile, papa m'envoyait très souvent passer le week-end chez une de ses sœurs, mariée à un riche propriétaire beauceron. J'aimais beaucoup ces dimanches dans le grand domaine où l'ampleur des salles, l'abondance et le calme me dépaysaient complètement, me transportaient dans une époque plus heureuse où tous les gestes des vivants seraient réglés sur les mouvements des récoltes et des saisons, pour reposer l'esprit, pour le forcer à revenir sur lui-même et à recommencer, depuis le début, tout le brouillon informe que nous connaissons de notre vie... Mais pardonnez-moi ! J'interprète et j'oublie que la petite fille que j'étais ne réfléchissait pas avec ces mots durs et compacts que nous apprenons à manier en Sorbonne. La petite fille gambadait, sautait, courait à perdre haleine. J'avais pour compagnes deux cousines : Lucienne, qui avait six ans de plus que moi et qui faisait son droit, et Annie, mon aînée de trois ans, qui allait au lycée Racine (moi, j'étais à Fénelon). Lucienne avait une chambre au Quartier Latin, où elle dormait quatre nuits par semaine. Elle en profitait pour coucher avec un garçon, et elle nous le disait, à nous les deux « petites », avec une désinvolture orgueilleuse. A cause de cette désinvolture et de son air radieux, nous l'admirions énormément. Ce fut pendant l'hiver de ma première que tout changea brusquement. Lucienne devint triste et cessa de nous accompagner dans nos courses à travers champs. Souvent ses yeux étaient rouges. Elle refusait avec brutalité de répondre à nos questions et ne nous parlait plus jamais de Michel. (Son étudiant en droit s'appelait aussi Michel. Désolée ! je n'y peux rien.) Au bout de quelques semaines, pourtant, son orgueil tomba. Nous dormions toutes trois dans une grande chambre assez écartée pour abriter le sommeil de la maison contre nos fous rires et le vacarme de nos luttes. Lucienne, pendant tout un mois, passa ses nuits à sangloter. Avec véhémence, elle injuriait Michel, elle nous racontait ses méfaits : il avait refusé de venir chez elle tel soir, il parlait à une autre fille, il arrivait

toujours en retard à ses rendez-vous... Annie se couchait près d'elle et la caressait pour la consoler. Moi, je la regardais avec consternation, avec horreur. Ses yeux gonflés, ses cheveux en désordre, ses sanglots, tout en elle me paraissait hideux, lamentable. Elle était pour moi la vivante image de la défaite, de la faiblesse dégoûtante : tout ce qu'il ne fallait être à aucun prix. J'éprouvai un grand soulagement quand ma tante finit par s'apercevoir que sa fille dépérissait et l'envoya en Allemagne pour six mois. Lucienne en revint d'ailleurs guérie et ce fut à mes yeux un scandale. Les preuves qu'elle donnait de son pouvoir d'oubli me dégoûtaient encore plus que ses transports d'amoureuse frustrée.

J'essayais de faire comprendre à mon autre cousine que je jugeais sévèrement Lucienne. Je me heurtais à une sorte de muraille. Annie me regardait avec de grands yeux, comme si j'avais été un monstre, et disait : « Tu n'es pas chic. Cette pauvre Lucienne !... C'est pas sa faute, si elle aime ce type. Ce qu'elle a dû l'aimer pour souffrir comme ça !... » Son admiration pour la grande sœur demeurait intacte, prête à la suivre dans toutes les aventures.

Je me demande encore si ce n'est pas surtout pour imiter Lucienne qu'Annie, dès la première année où elle commença sa pharmacie, prit un amant. J'étais alors en philo à Fénelon et, pour me donner le genre étudiant, je déjeunais souvent au Quartier avec Annie. J'eus l'occasion de connaître son ami Philippe Laporte. (Elle disait Phil sous prétexte qu'il avait le type anglais.) Impossible d'imaginer un garçon plus vulgaire, plus borné, plus content de lui. Il était à l'Ecole Coloniale et ne cessait de m'ennuyer avec le récit de ses futurs exploits « dans la brousse ». Mais Annie l'écoutait avec une avidité indécente. Elle le disait blond alors qu'il était rouquin ; elle lui trouvait le teint frais alors qu'il était rose comme un cochon de lait ; elle le croyait fort parce qu'il était gras ; elle s'imaginait qu'il avait le chic britannique alors qu'il était débraillé. Il y avait entre eux une complicité particulièrement énervante pour tricher sur la taille de Phil : il disait qu'il avait un mètre soixante-quinze, et Annie, qui est petite, fléchissait légèrement sur les jarrets, quand elle était près de lui, pour faire croire que c'était vrai, alors que pour tout le monde,

et surtout pour moi, qui lui arrivais au moins aux sourcils, il était évident qu'il dépassait à grand'peine le mètre soixante-dix. Chaque fois que je voyais Annie prendre un air ravi et baisser la voix comme pour m'initier à quelque mystère, je brûlais d'envie de m'enfuir à toutes jambes : elle allait parler de son rouquin. Comme elle était très gentille et que je l'aimais bien, je l'écoutais patiemment.

Vint enfin un moment où elle cessa de me citer les exploits et les paroles remarquables de Phil. Je fus infiniment soulagée. Seulement Annie était soucieuse et je craignis qu'elle n'eût le même sort que Lucienne deux ans plus tôt. Lorsque je pensais qu'elle était une très jolie fille assez intelligente et Phil un imbécile affreux à regarder, je devenais furieuse. Je me retenais pourtant d'en parler, car j'étais, je l'avoue, curieuse de voir la suite. Enfin, Annie se décida. Elle m'avait emmenée dans sa chambre, où trônait, sur la table, un énorme agrandissement représentant Phil en train de pagayer sur un Congo imaginaire (en fait, sur la Marne, près de Joinville). Annie me donna une tartine beurrée et une tasse de thé, puis s'assit sur le lit et me dit d'un air solennel : « Je voulais depuis longtemps t'en parler. Phil et moi sommes dans une situation tragique. » Sur le coup, ce fut plus fort que moi : j'éclatai de rire. Mais Annie avait les larmes aux yeux. Elle continua : « Tu ne riras plus tout à l'heure. J'ai ri, moi aussi, la première fois qu'il me l'a dit. Phil est marié. » Je n'avais, en effet, plus envie de rire. J'étais glacée. La colère faisait trembler ma main au point que je dus poser la tasse. Marié ! Non seulement c'était un gros pantin stupide, mais il était marié. Et elle continuait — je le savais — à coucher avec lui ! Et elle gardait sa photo sur la table ! Il s'était marié l'année d'avant, cet audacieux colonisateur, avec une jeune institutrice de son pays, après lui avoir fait un gosse. Et il n'aimait pas sa femme, et il voulait « vivre sa vie » quand même. Annie était l'amour, et l'autre le devoir, bien entendu. Situation tragique ! Comme mes yeux se portaient sur la figure bouffie du Rodrigue au poil de carotte, j'eus un nouvel éclat de rire, plus long, plus strident que le premier. Je traitai Annie d'idiote, de détraquée, de petite garce, je devins tout à fait grossière. Il me paraissait évident qu'il suffirait de lui crier la vérité, cette vérité qui crevait les

yeux, et qu'aussitôt elle plaquerait ce type infect. Elle me mit à la porte et nous sommes brouillées depuis.

Voilà ce que je connus de « l'amour », jusqu'à ma dix-huitième année. Cela suffira peut-être à vous faire comprendre pourquoi je passe, et j'ai toujours passé, pour une fille « pas comme les autres ». Je n'ai jamais toléré les petites agaceries des jeunes gens. J'ai beaucoup dansé, nagé, patiné. On m'a fait la cour assez souvent. Je n'ai jamais rien permis, rien donné. Au premier geste familier, je sentais un froid me saisir et je m'en allais. Je voulais être sûre, avant de donner quoi que ce soit, de pouvoir tout donner et que tout me fût donné...

Je me suis expliquée très franchement et, j'espère, très clairement. Je ne vous parlerai pas de mon séjour en Angleterre. Il s'agit d'une expérience d'un genre tout différent de ce que nous connaissons en France. Vraiment, je crois que le climat et l'ambiance y jouèrent le rôle principal. En tout cas, cela ne peut en rien éclairer cette partie de moi que je tenais à vous faire connaître.

J'envoie cette lettre à votre adresse, que je connais grâce à Claudine, puisque vous n'avez jamais songé à me la donner. (Au fait, pourquoi?... Et pourquoi Claudine avait-elle l'air d'hésiter? Habiteriez-vous une maison mal famée?)

J'espère vous voir demain après le cours. Au café Dupont, puisque ça vous plaît.

FRANÇOISE.

II

Françoise se demanda, en arrivant dans le couloir de la Sorbonne où bavardaient une trentaine d'étudiants, pourquoi elle éprouvait, comme d'habitude, un serrement de cœur. Elle ne s'ennuyait pourtant pas. Elle travaillait beaucoup et elle aimait son travail, puisqu'elle l'avait choisi. « C'est purement physique », pensa-t-elle. Résignée à ne pas comprendre, elle mit sur son visage le sourire aimable et l'air un peu distrait qui lui permettaient de traverser rapidement les groupes qui l'agaçaient. Elle ne pouvait éviter les « Bonjour » et les « Ça va? » qu'elle jetait en ouvrant largement la bouche, comme pour respirer, avec ravissement, une pré-

sence émouvante. Quand elle eut placé ses affaires, vers le milieu de la salle, et appuyé une chaise contre la table, elle avait distribué plus de trente « Bonjour. — Ça va » et le même sourire, sur ses lèvres, menaçait de tourner à l'aigre. Heureusement, elle avait aperçu, dans un coin, Émilienne et Claudine en grande discussion avec Edmond, Rosenstein et l'un des trois « instituteurs ». Elle irait les rejoindre, après avoir dit quelques mots à Gourgaud, qu'elle avait aperçu, seul et impénétrable, comme d'habitude. Un peu plus loin, Garguille discourait au milieu d'un cercle de cinq ou six étudiants. Aujourd'hui, Françoise était trop impatiente pour l'écouter. « Pourvu que Michel ne vienne pas à la sortie! » se disait-elle en marchant d'un pas vif vers la fenêtre où Gourgaud était accoudé. Comme elle murmurait Michel, elle remarqua qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit d'appeler Gourgaud par son prénom, ni la plupart des autres. Pourquoi?... Peut-être parce que certains jeunes gens gardaient l'air de petits garçons qui ont besoin de leur maman. Cette explication n'était pas satisfaisante et Françoise pensa, avec un peu de tristesse, qu'il y avait, là aussi, quelque chose qu'elle n'aurait jamais le temps de comprendre.

— Hello! cria-t-elle à Gourgaud en lui serrant énergiquement la main. Vous avez sommeil, on dirait.

— Non.

Elle éclata de rire. Il était drôle avec cette détresse dans son regard et en lui cette force toujours sur le point de devenir menaçante. Dès qu'elle s'arrêta de rire, elle sentit qu'elle allait se mettre à trembler. Elle pensa encore : « C'est physique » et se hâta de reprendre, d'une voix de théâtre, très haute et très claire :

— Je parie que vous avez assisté à tous les cours.

— Oui.

— Pas étonnant que vous ayez mauvaise mine. Vous êtes trop consciencieux.

Gourgaud se contenta de grogner. Françoise agita sa main droite en signe d'adieu et pirouetta vers ses deux amies, Émilienne et Claudine.

— Bonjour toi!... Et toi!... Bonjour Edmond et bonjour

Rose. Bonjour monsieur. Qu'est-ce qui vous met en colère, vous?

— C'est dégoûtant, claironna Rosenstein avec un redoutable accent de Toulouse, ils ne veulent pas reconnaître que nous sommes tous des refoulés, ici, avec nos politesses et nos sourires.

— Mais bien sûr, dit Françoise, que nous sommes tous des refoulés. Qu'est-ce que ça peut faire?

— Comment, s'exclama Rose, vous trouvez que c'est fameux, vous, de vivre comme ça, étouffé, emmuré...

— Moi, dit Claudine, je n'éprouve rien de semblable.

— Moi non plus, dit Émilienne.

— Lui non plus, intervint Edmond avec ce sourire mince que Françoise trouvait subtil, lui non plus. Seulement, son imagination a besoin d'histoires tragiques.

— Mais non, reprit Rosenstein avec véhémence, non et non! c'est vous qui êtes tragiques avec votre volonté de ne rien voir. Vous êtes là, tous accrochés, tenaces. Si vous vouliez voir clair, ce serait la liberté, la vie. Celui qui, par des actes, fera comprendre Freud aux hommes sera plus important que tous les prophètes du monde.

— Qu'est-ce que vous attendez? demanda Émilienne, les yeux pétillants.

— Hein? fit Rose, déconcerté. Ce que j'attends? Mais je l'ai dit cent fois... j'attends...

— Que quelqu'un commence, dit Edmond tranquillement, pour crier au viol plus fort que les autres.

Les trois jeunes filles éclatèrent de rire. L'instituteur sourit avec indulgence. Françoise admira la finesse méchante d'Edmond Bergaillot. Elle se rapprocha de lui. Le professeur Bournod arrivait et les étudiants gagnaient lentement leurs places.

— Alors, dit Edmond en tournant vers Françoise ses yeux brillants, toujours un peu fiévreux, vous n'avez pas encore décidé de faire un petit voyage sur la terre?

— Mais, j'y suis... Voyez, je marche bien sagement, à côté de vous.

— Non. Vous ne savez pas marcher du tout. Quand vous aurez besoin d'un moniteur, je vous attends toujours.

— Merci! J'y penserai, dit Françoise en riant.

Elle était troublée. Étonnée, surtout. Ils étaient bien une douzaine à lui parler ainsi. Il y avait pourtant d'autres belles filles. Ce n'était pas désagréable, mais il lui en restait toujours une inquiétude, une tentation de se demander : « Serait-ce celui-là? » Michel lui plaisait, mais elle ne pouvait compter sur lui. Un garçon comme Michel ne lui donnerait jamais cet air de sécurité, de plénitude qu'elle enviait parfois à Claudine. Il était trop... intéressant. Trop beau peut-être. Elle avait peur de rougir chaque fois qu'elle pensait à sa bouche, à la dureté de ses bras. Elle ne pouvait se fier à un garçon qui lui faisait ainsi perdre la tête. Elle le trouverait sûrement à la sortie. Allons! il fallait écouter.

Bournod examinait, avec une mine dégoûtée, un gros gaillard assis près de lui et qui roulait des yeux de veau pour affirmer que les variations de la prosodie avaient pris, au début du XIXe siècle, un aspect révolutionnaire. Françoise comprit aussitôt qu'elle n'écouterait pas. Par acquit de conscience, elle se hâta de noter le plan que l'étudiant aux yeux de veau annonçait avec complaisance. A quelques tables en avant, Émilienne se retournait, clignait les paupières et montrait la porte. Françoise fit non de la tête. Claudine était sur la même rangée, à quatre ou cinq chaises plus loin. Elle se palpait doucement le lobe de l'oreille et rêvait. Françoise sourit. Du temps où elle s'asseyait à côté de ses deux amies, c'étaient sans cesse des papotages et des rires étouffés. Maintenant, elles allaient avoir bientôt vingt-cinq ans. Ce n'était plus le moment de jouer. Le front plissé, Françoise essaya d'écouter... « Le pentamètre ïambique persiste dans une sorte de subconscient poétique. Ainsi, l'alexandrin, même chez... » Non! Elle ne pouvait pas. C'était sûrement vrai, tout ce qu'il allait dire, ce gros type. Avec des yeux pareils, c'était forcément un consciencieux. Décourageant! Depuis le début de l'année, il n'y avait guère que Rosenstein qui eût débité des âneries immédiatement identifiables.

(A suivre.)

GEORGES MAGNANE.

UN HOMME, UNE FEMME

Céline a été par certains détesté, méprisé, nié dès le premier jour. Quand il apparut brusquement dans la littérature, il y eut tout de suite, aussi bien dans les chapelles que dans diverses épaisseurs du public, un mouvement de crainte. Alors, il ne s'agissait pas de politique.

Céline a eu le même sort que la vérité. L'élite n'a pas voulu regarder en face l'un plus que l'autre; elle a fermé les yeux sur la force de Céline comme sur la force des événements. Et sans doute continue-t-elle encore. Elle peut continuer.

On peut toujours nier quelque chose de vivant, il suffit d'attendre quelques siècles pour avoir raison. Les Juifs qui ont écrit les Apocalypses avaient, si l'on veut, raison : l'empire romain a fini par trépasser. Il n'y a mis que cinq siècles en Occident et quinze siècles à Byzance. Quand on nie la vie, il suffit d'attendre : la mort vient toujours.

N'empêche que ces réussites de quelques siècles qui font sourire les sardoniques des murs de lamentations sont les plus grandes réussites humaines et qu'elles conditionnent toutes les autres. On ne conçoit pas la catholicité chrétienne de vingt siècles sans le travail préparatoire de l'empire romain.

N'empêche que Céline aura jeté son cri. Et qu'en dépit des demi-silences ou des dédains de la critique, il aura été lu abondamment et savouré au moins autant que M. Maurois.

Il aura été nié et lu, comme d'autres bons écrivains.

Quand Bernanos a publié *Au Soleil de Satan*, M. Souday a déclaré à peu près franchement que c'était un imbécile. Quand Claudel nous a donné *le Soulier de Satin*, ce magnifique fruit de sa vieillesse, Thérive a déclaré que le plus grand dramaturge français des lustres récents écrivait « en iroquois ». Giono n'a pas été trop bien vu. Et il est encore des gens pour

reprocher à Montherlant d'avoir des défauts insupportables parmi des qualités inévitables. Mais si je ne puis éviter son style admirable, comment ne supporterai-je pas son égocentrisme, qui est son moyen d'atteindre la vie comme il fut le moyen de Montaigne et de Rousseau, de Benjamin Constant et de Barrès?

Pendant vingt ans, *la Porte Étroite* qui est le plus beau témoignage de la mystique protestante ne trouva que cinq cents lecteurs parce que les grands critiques du temps ne l'avaient pas même ouvert. Aujourd'hui il est plus que facile de reconnaître André Gide, surtout depuis qu'il a publié de moins bons livres comme *les Faux-Monnayeurs.* Mais il est encore difficile de voir clair dans le cas Céline.

Pourtant rien de plus traditionnel. Céline est en plein dans une des grandes traditions françaises, celle de la pensée immédiate, qui se saisit de l'affaire humaine dans les termes physiques du moment, à son niveau de plus grande urgence, au niveau populaire.

Tradition toujours présente dans les fabliaux et dans Rabelais, chez les satiristes du temps de la Ligue, les forts libres écrivains de l'*autre* XVIIe. Tradition qui rebondit dans Diderot et dans Voltaire, dans le Michelet de l'*Histoire de France* et le Hugo des *Misérables.* On retrouve la même obéissance à l'urgent des mœurs, il est vrai transposé dans un autre langage, chez tous les grands vigilants du mysticisme moderne : Veuillot, Barbey et Bloy, Léon Daudet. On pourrait citer, de l'autre côté, Vallès et Zola.

Ce sens du réel tel qu'on le tâte au fond grouillant du sac se marque aussi dans la petite sculpture des cathédrales et, de nos jours, dans l'œuvre de Daumier, de Gavarni, de Guys, de Toulouse-Lautrec, de Forain.

Il y a eu des gens pour trouver, en leur temps, Chardin trivial et Degas dévoyé. Mais, qu'on le veuille ou non, l'art français n'est pas un art de tout repos. C'est un art qui n'a reculé devant rien, ni devant le vertige mystique avec tous ses faux départs et ses culs-de-sac (surréalisme), ni devant les fascinations butées du réalisme (naturalisme).

Céline, lui, est bien équilibré. Céline a le sens de la santé. Ce n'est pas sa faute si le sens de la santé l'oblige à voir et à

mettre en lumière toute la sanie de l'homme de notre temps. C'est le sort du médecin qu'il est, du psychologue foudroyant et du moine visionnaire et prophétisant qu'il est aussi.

Il y a du religieux chez Céline. C'est un homme qui ressent les choses sérieusement et qui, en étant empoigné, est contraint de crier sur les toits et de hurler au coin des rues la grande horreur de ces choses. Au moyen âge il aurait été dominicain, chien de Dieu; au XVIe siècle, moine ligueur. Il y a du religieux chez Céline dans le sens large du mot : il est lié à la totalité de la chose humaine, bien qu'il ne la voie que dans l'immédiat du siècle. Et peut-être, dans un sens plus étroit, y a-t-il du chrétien chez lui? Cette horreur de la chair... Mais, somme toute, non. Cette horreur n'est que pour la chair avariée. Au delà, Céline voit une chair lavée, lustrée, sauvée, pétillante de gaîté, élancée de joie. Cela éclate, entre autres, aux dernières pages de son livre, *les Beaux Draps*.

Il ne voit pas la chair définitivement condamnée comme Bernanos, dont du reste toute la robustesse proteste contre l'anathème qui sort d'elle. Il est plus près de Giono.

Qui écrira le livre de large critique dont nous avons besoin, l'éloge approfondi des grands écrivains de tempérament, des grands stylistes qui font l'honneur de notre génération : Bernanos, Giono, Céline, Montherlant? Ces quatre-là, en dépit de leurs défaillances partielles, de la hâte ou du porte-à-faux de certaines de leurs œuvres et des filets de corruption qu'ils reçoivent de l'époque, représentent l'élément mâle dans notre âme.

Pour refuser Céline, ne vous dérobez pas derrière le dégoût de la politique. Car il y a toujours la politique dans l'œuvre d'un écrivain vivant. Quel est le grand écrivain français qui n'a pas pris parti, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours? Ceux du XVIIe ont pris parti comme ceux du XVIe et du XVIIIe. Ceux du XXe prennent parti comme ceux du XIXe. Du reste, le parti de Céline est des plus larges — déconcertant par sa largeur comme celui de Bernanos, à l'autre bord. Il réunit le racisme et le communisme; l'autre est royaliste et antifasciste, gaulliste et antisémite.

Les bons écrivains traversent ainsi, bousculeurs et incon-

venants, le vif des bagarres; c'est à travers cet éphémère qu'ils atteignent à l'éternel, comme par aventure.

Céline n'est pas qu'un pamphlétaire. Il a écrit un grand roman : *Voyage au Bout de la Nuit.* Et un autre, par malheur tronqué : *Mort à Crédit.* Et un autre par malheur inédit : *Casse-Pipe.* Là encore il est dans une tradition bien certaine, celle du réalisme français qui en cours de route, à force de se débrider, se dépasse et se surpasse et devient une sorte de surréalisme, mais un surréalisme qui reste solidement attaché à l'humain. C'est la lignée de Charles Sorel dont on ne lit jamais dans le texte entier *la Vraie Histoire Comique de Francion*, de Marivaux qui n'a pas fait que des comédies de salon, d'ailleurs aiguës, mais aussi le *Paysan Parvenu* et *Marianne*, de Restif de la Bretonne. C'est aussi la veine des romans de Hugo.

Le style même de Céline se justifie par la nécessité. Comment montrer la vérité de notre temps dans tout son stupre démocratique et primaire, dans son immoralisme à la petite semaine, dans son épicurisme de faubourg, dans son obscène inculture de salon, dans sa désespérance qui feint d'être faraude, si l'on ne rompt pas avec tout académisme, si l'on n'avoue pas par un procédé patent la syntaxe et la structure de la pensée usées et tordues?

Céline manie le langage populaire avec une science consommée, une ruse supérieure. Céline se sert du célinisme comme les derniers peintres se sont servis du fauvisme ou du cubisme. Dans une décadence, ceux qui l'acceptent franchement, qui la déclarent, sont ceux qui peuvent encore s'exprimer.

Céline n'a pas reculé devant les moyens décisifs pour nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes, les Français de la débâcle. Savonarole élevait ses bûchers, où il consumait un des arts les plus exquis du monde, peu d'années avant la prise de Florence.

Mais au delà de sa psychologie implacablement exacte du Français et de l'homme moderne, au delà de son pessimisme et de sa furieuse dépréciation de ce qui est moribond, au delà même de ce très haut surréalisme qui éclate dans certains épisodes du *Voyage au Bout de la Nuit*, Céline voit

la vie resplendir à nouveau. Il ne tient qu'à nous de la voir aussi, et de lui donner l'occasion de la chanter.

*
* *

Je suis un peu content, ce mois-ci, parce que j'ai lu deux livres forts, deux livres écrits en toute liberté de poursuite et en tout épanchement d'expression; deux livres bien différents dans la manière et si convergents dans le fond; deux livres qui posent leur vérité avec une parfaite et tranquille désinvolture, avec cette innocence, cette simplicité et cette malice dont Nietzsche exigeait la réunion chez le poète.

Il y a encore des gens qui pensent vigoureusement en France et qui ne cachent pas leur vigueur. Cela fait chaud, et on vivra mieux dans sa ville, à se savoir sous le même grand toit que ces deux-là.

Un homme et une femme. Et la femme pense aussi net et ferme que l'homme. Pourquoi pas? Moi qui crains les femmes dans la littérature — sauf une ou deux, bien sûr — je salue volontiers cette femme. Ma misogynie littéraire ne faisait donc que regretter qu'une femme ne fût pas aussi forte qu'un homme, qu'un homme fort. Cette femme-ci est plus forte que bien des hommes, comme bien des mères sont plus fortes que bien des pères.

L'homme, c'est Céline et la femme, c'est Alice Poirier, auteur d'un petit volume de réflexions et de maximes : *Aux Sources du Moi Inconnu.*

On rencontre rarement ce genre d'intelligence chez nos femmes, mais plutôt chez les femmes nordiques. Pour moi, je me félicite qu'elles soient rares chez nous. Car pour une extraordinaire Charlotte Brontë que de Mrs Gaskell ou de Mrs Wharton! La Française accomplie dans l'ordre des lettres, c'est plutôt l'artiste toute en intuition psychologique et en fine plasticité, comme la Sévigné ou mieux Mme de La Fayette, Colette. Mais la penseuse? Bigre, serait-ce la Staël ou la Sand?

En tout cas, voici une femme qui pense clair et ferme; de sorte qu'elle est aussi une artiste. Plus abondante et moins crispée que Marie Lenéru, elle est aussi dense et son registre semble plus vaste. Cette suite de notes est vigoureusement architecturée à l'exemple des savantes séquences de Nietzsche,

qui ne sont désordre que pour les myopes. La pensée se déduit avec aisance, mais sans facilité licencieuse. Elle sait se donner en tous sens des bornes, qui sont au coin des paragraphes des maximes si bien frappées que l'argumentation peut s'arrêter, ayant atteint sa suffisance.

Alice Poirier est-elle rationaliste et anarchiste? Ni l'un ni l'autre, bien qu'elle en ait quelques apparences.

Pour ce qui est du rationalisme, elle voit dans l'affaire humaine des antinomies, mais elle ne cherche pas à réduire un terme à l'autre. Elle fonde même tout son système sur ce refus de réduire les contradictoires que lui propose son observation de la vie et de l'esprit. Par exemple, elle voit la vertu opposée au devoir. Elle prononce : « Le sentiment d'obligation est aux antipodes de la vertu. » « Un sentiment est moral parce que nous l'aimons et parce qu'il nous semble contraire à notre vie. » Or, le rationalisme serait de réduire et de fondre, de soumettre et de subvertir pour hiérarchiser. Alice Poirier ne le fait pas plus que Pascal qui considère ces opérations finales comme impossibles et méprisables dans l'ordre de la raison, et seulement viables et justes dans un autre ordre. C'est ce que notre dame semble admettre aussi, à la fin du compte. Elle ne voit qu'une chose dans la vertu : l'amour. Et au delà de l'amour la propension à nier la vie, à atteindre le néant. « Le plus haut de nous, c'est le néant. » Mais elle pense que ce néant n'est pas à craindre pour l'âme qui, par la vertu, réalise son propre absolu, sa propre éternité. « Nous sommes des dieux », crie-t-elle aussi. Celui qui connaît un peu le Viédanta est, bien sûr, mieux préparé qu'un autre à comprendre l'au-delà de cette Alice Poirier : elle se suspend avec une prudence insensée sur l'arête de ses ultimes maximes. Elle se dit athée, au regard de la pensée catholique qu'elle considère comme aujourd'hui caduque, n'ayant pas su se dépasser, se renouveler.

Est-elle anarchiste? Non plus. Être a-social, n'est pas la même chose que d'être anarchiste. Elle reconnaît la nécessité de la règle sociale; mais pour elle ce n'est pas une nécessité qui épuise tout l'être humain. Bien au contraire, l'essentiel de cet être s'y dérobe. Après avoir marqué cela, elle s'arrête : un anarchiste, lui, tire d'une telle position les conséquences

soi-disant pratiques qui le mettent bientôt dans un sanglant embarras.

Cette femme est mystique. Elle l'est sûrement et évidemment. Elle reste devant la vie dans cette position simple, impossible et pourtant inattaquable sur quoi se brisent toutes les objurgations et les contraintes sociales. Elle se dérobe au social, mais elle ne l'attaque pas. Sa vertu pure, fondée uniquement sur l'amour, ne l'oppose pas forcément à tous les coups aux normes politiques.

Position des mystiques, des vrais poètes, des vrais artistes. Position profondément risquée et sage.

La critique qu'elle mène avec des mots tranchants au nom du divin contre Dieu et au nom de la morale pure contre le christianisme de ce temps est digne de remarque. Bien que tout cela fasse allusion à une conception de la « science » qui me semble bien courte et peu démontrée, cette protestation ardente et noble devrait à ceux qui réfléchissent dans l'église ouvrir les yeux sur l'incoercible mécontentement de bien des âmes religieuses devant la faiblesse de la pensée chrétienne dans ses expressions officielles.

Il y a de la démagogie de la part d'Alice Poirier à s'en prendre à Massis, à Maritain, comme seuls représentants du christianisme. Alors qu'il y a Claudel, Bernanos, Péguy. Dans notre temps, la seule pensée chrétienne vivante est chez les artistes. Ceux-là n'éludent pas les contradictions ou ne les réduisent pas par l'artifice de la dialectique : ils les déploient dans le dialogue dramatique qui anime leur vie et leur œuvre.

En dernière analyse il faut admettre que cette femme de logique ardente et de quête décidée est fort loin du christianisme. Initiée, spontanée et libre, elle rejoint tous les esprits qui toujours veillèrent aux sommets, au-dessus des deux versants de la pensée aryenne : l'indienne et l'occidentale. Ces esprits-là eurent le sens du divin sans tout sacrifier à l'idée de Dieu, le sens de la mystique tout en s'écartant des rites, le sens de la vertu tout en se détachant de la terre et du sang, qui au départ peuvent pourtant seuls nourrir cette vertu.

DRIEU LA ROCHELLE.

UN TABLEAU
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CLASSIQUE

M. Daniel Mornet, professeur de littérature française à la Sorbonne, a publié l'an dernier un ouvrage important sur notre littérature classique, un de ces ouvrages qui font et feront date, et qu'on ne pourra pas ignorer quand on traitera des problèmes de ce temps-là. Cette *Histoire de la Littérature française classique* (1660-1700), avec, pour sous-titre : *ses caractères véritables, ses aspects méconnus* (1), illustre très bien ce qui fait la force réelle et une certaine faiblesse de l'histoire officielle littéraire, en France tout au moins.

D'abord, M. Daniel Mornet s'élève justement contre la « fausse simplicité harmonieuse de l'enseignement d'il y a quarante ans », fausse simplicité dont la menue monnaie se débite encore dans les salons, les parlotes et les journaux. On a pris le pli de voir dans notre dix-septième siècle, d'abord une période confuse, incertaine, puis une révolution, la « révolution de 1660 », qui aurait été concertée, dirigée par les grands classiques dans une sorte de loge littéraire analogue à ces loges maçonniques qui ont concerté, dirigé la Révolution. A la vérité, il n'y a pas eu de loge, ni de complot, ni de révolution. Ceux qui triomphent à nos yeux n'ont pas triomphé toujours, n'ont même guère triomphé purement aux yeux de leurs contemporains considérés dans leur ensemble. C'est en empruntant ces yeux des contemporains devenus, par l'aide des textes, des lunettes, que M. Daniel Mornet entend nous restituer une vision exacte.

(1) Librairie Armand Colin, Paris, 1940.

Mais une équivoque pourrait se glisser ici, une équivoque entre l'histoire et le jugement. Le jugement que M. Daniel Mornet prononce — nous le verrons plus loin — sur les grands classiques rejoint sensiblement le jugement traditionnel. Seulement, il a montré d'abord que ce jugement n'aurait pas été entériné, tel quel, par les contemporains. D'où peut se tirer une double conséquence : que l'opinion des contemporains, de la moyenne d'une époque, n'est pas essentielle à la compréhension des chefs-d'œuvre de cette époque; et que c'est en réaction contre le *Zeitgeist* de cette époque que se forment et s'imposent ceux qui la marquent d'un sceau ineffaçable. L'histoire littéraire s'inscrit ainsi dans un rythme de triade hégélienne : la thèse (le goût spontané du lecteur); l'antithèse (la recherche savante de l'opinion contemporaine); la synthèse (qui rejoint et consacre le goût spontané comme une conséquence de la correction réciproque et, cette fois, intemporelle, de l'opinion et du jugement).

A la suite de cette enquête triadique, menée avec le plus grand soin, et qui rassemble et ordonne une masse considérable de documents, M. Daniel Mornet se juge en droit de conclure que le goût de la raison et d'une certaine nature raisonnable a rendu, entre 1660 et 1700, de notables services. Mais cette raison a exercé en outre une fonction positive, à savoir la recherche de l'homme universel, de ce qui est ou doit être transparent à l'homme universel, de ce qui est clair et évident pour toute personne de bonne foi. Mais cet empire de la raison a été étendu plus loin et précisé plus encore. Un ensemble de règles ont été méthodiquement organisées jusque dans les plus minutieux détails, jusqu'aux subtilités d'une scolastique qui se délecte d'elle-même et s'immobilise dans un réseau d'ordonnances, tout comme une certaine pensée du moyen âge s'était figée dans les moules du syllogisme.

Contre ces règles agit une force sourde : l'art de plaire, et ce que M. Daniel Mornet appelle, en interprétant l'esprit de l'époque, le « je ne sais quoi ». Ce vivant conflit s'est traduit par des victoires et des défaites. Certains genres éminents, comme la poésie épique et lyrique, ont été étranglés

par les règles. D'autres sont sortis victorieux de l'épreuve par la force du tempérament poétique de l'auteur auquel l' « art de plaire » rendait sa liberté. « La société mondaine, écrit M. Mornet, le besoin de plaire, l'art de plaire dégagent peu à peu, des façons précieuses de plaire, les façons spirituelles qui ne passeront plus comme une mode, qui seront désormais une part essentielle de l'esprit français. » Par cette méthode, M. Mornet croit avoir aidé à résoudre un problème souvent mal posé : celui des œuvres de génie. Victimes, à l'occasion, de l'influence précieuse, elles ont été soutenues par l'opinion dans leur réaction contre les contraintes. Et c'est ainsi que sa sociologie de l'opinion conduit M. Mornet à une esthétique du génie, considéré dans sa puissance de libération et dans sa solitude : « Mais le vrai génie de tous ceux qui sont grands est dans ce qui échappe à leur siècle, dans ce qui n'est qu'à eux. » D'où le jugement suivant, qui ferait un beau sujet de baccalauréat : « L'esprit classique, qu'il s'agisse de la raison ou de l'art de plaire, tend à rejeter dans l'ombre tout ce qui est l'individu. Les grands classiques sont grands, dans une large mesure, parce qu'ils lui ont consciemment ou inconsciemment résisté. »

Quelques exemples illustreront cette thèse, et tout d'abord Boileau, auquel M. Mornet a consacré un de ses meilleurs chapitres, et l'un de ceux où sa méthode s'affirme le plus efficace. Soucieux de situer les écrivains célèbres par rapport à l'opinion de leur temps, notre auteur dissipe d'abord le mythe des « trois ou quatre amis » qui auraient eu la tâche illustre d' « organiser » le génie classique. Rien ne prouve, par exemple, l'influence de Boileau sur Racine; ils deviennent amis à l'époque où ils n'ont plus à exercer l'un sur l'autre d'influence formatrice. Quant à La Fontaine, le silence de Boileau sur la fable prouverait, à elle seule, au moins un défaut de liaison, d'intimité. Quoique M. Mornet confirme la vive et charmante admiration de Boileau pour Molière, « il faut donc renoncer, ajoute-t-il, tout à fait à l'idée d'un groupe fortement constitué de grands écrivains classiques, unis par un même amour de la raison et du naturel contre le pédantisme et l'affectation ». Et, s'ils ont fini par symboliser l'esprit classique, « ce n'est point par une alliance et

un dessein prémédité ». Je remarquerai cependant qu'il y a des affinités qui ressemblent beaucoup à des alliances, et des efforts analogues qui ressemblent fort à des préméditations. D'autre part, le « rien ne prouve » de l'historien triomphant, pendant du « *dignus intrare* » de l'École, ne prouve pas non plus le contraire.

Ces jugements expriment clairement l'intention de M. Daniel Mornet, qui est de chercher l'explication de Boileau hors de son groupe légendaire. Le jeune Boileau se forme d'abord parmi les fantaisies et les humeurs d'un caractère indocile, capricieux avec fougue. Il décide librement entre ce qui l'amuse et ce qui lui déplaît et le révolte. Pareil aux polémistes de nos jours, il n'a nul souci d'être impartial et mesuré. D'un mouvement de plume, pour la chance d'une belle rime, il fera un ivrogne de l'écrivain Faret, dont le nom rime avec cabaret. Et, assez souvent. M. Mornet le prouve, il n'avait même pas lu les auteurs qu'il maltraite.

D'un autre côté, l'*Art poétique*, doctrinalement, n'offre aucune originalité. Nulle compréhension claire de « la logique qui peut unir la nature et les bienséances, le vrai et le vraisemblable, une expression nette du principe de choix ». Boileau lui-même a d'ailleurs reconnu son impuissance à construire une doctrine, ce qui ne sera le cas ni de Fontenelle, ni de Victor Hugo. Et les adversaires de Boileau, à la lumière des textes, n'attaquent pas en lui la raison, mais un mauvais ministre de cette religion commune.

Jusque là, M. Mornet marche au pas de la fameuse diatribe de Remy de Gourmont contre Boileau, mais jusque-là seulement. Car s'il a semblé instruire, s'il a instruit partiellement, en effet, le procès de l'auteur de l'*Art poétique*, c'était pour dégager sa véritable originalité, qui est grande. Boileau est grand par le goût, par l'art de discerner les œuvres sur un choix immédiat, ce qui est une sorte de « prodigieux génie » quand on songe à la difficulté qu'ont les critiques à juger convenablement leurs contemporains. Boileau est grand aussi par l'indépendance de l'esprit. Nous oublions trop que bon nombre de ses têtes de Turc avaient du succès, étaient hautement protégées. Certains salons sont contre lui; l'Académie est mal disposée en sa faveur : il n'y

entrera qu'en 1684, et par la protection du roi. Enfin, homme de goût, homme courageux et indépendant, Boileau témoigne d'un génie littéraire fait de verve, de pittoresque et de mouvement, comme il le prouve dans ses *Satires*, où il peut être tout à fait lui-même, parce que, nous dit M. Mornet, « la raison raisonnante et noble ne prétendait point, dans ce genre, exercer impérieusement son autorité ».

A propos de Racine (autre chapitre excellent), M. Daniel Mornet montre ou rappelle que ses contemporains mélangeaient ses tragédies avec d'autres, sans nette distinction de rang. Pour ces contemporains, contrairement au jugement des critiques postérieurs, il n'y avait nulle outrecuidance à rivaliser avec Racine. C'est une autre erreur commune et scolaire que d'opposer directement Racine à Corneille, car il y a trente ans d'intervalle entre eux, l'espace d'une longue génération. Ce qui n'empêche, d'ailleurs, que des tragédies du type cornélien sont souvent préférées aux siennes, tant que le goût pour la délicatesse des sentiments ne prend pas, peu à peu, la place de l'enthousiasme pour les « événements extraordinaires ».

Et M. Mornet, délivré des conventions pseudo-historiques, tout joyeux et tout aise de pouvoir enfin s'intéresser à Racine, et, ayant expliqué son œuvre par ce que l'histoire en peut expliquer, de chercher « là où ils sont, non ailleurs, les secrets de son génie ».

Il est remarquable que la nature souple de Racine lui a fait d'abord subir les choix plus ou moins imposés par ses contemporains. On le voit galant, cornélien, puis penchant vers Quinault. Il y a un abîme entre *Alexandre* et *Andromaque*, quoique le sujet de ce chef-d'œuvre et son action soient encore implexes et singuliers. Les Précieux auraient encore pu mettre *Andromaque* en « questions ». Les situations générales du théâtre racinien, jusqu'en leurs détails, ont été portées à la scène avant lui. « Lancées à la poursuite des curiosités psychologiques, sa génération, et même celle qui la précède, se sont avisées de tout, du moins de tout ce qui pouvait être conçu par une tête du XVIIe siècle. » De même, les « curiosités » sociales, les *Physiologies* existaient du temps d'Honoré de Balzac, parallèlement à la *Comédie Humaine*.

Tout le monde s'accorde alors sur certaines façons de faire parler les héros tragiques, de leur prêter une conscience très claire de ce qu'ils avaient à dire et de le leur faire dire dans l'ordre le plus réfléchi. Tout cela, et d'autres particularités, étant commun à Racine et à ses contemporains, on peut s'en débarrasser, et chercher sa véritable originalité. Dans un siècle où triomphe un certain art de vivre, où vivre « n'est pas du tout être soi-même, suivre la nature, c'est un métier qui s'apprend », Racine comprend la vie telle qu'elle est, et non telle qu'une mode la façonne. Devant la puissance de création dont témoigne l'œuvre de Racine, M. Mornet ne trouve plus d'explication, ou plutôt ne trouve que des explications « qui échappent à l'histoire ». On saisit ici sur le vif la méthode de l'auteur : l'historien ne devient critique, esthéticien, que lorsque l'histoire lui en donne la permission après un recensement sévère, de même que le philosophe bergsonien devient intuitif lorsque la convergence des faits soigneusement recensés lui permet en quelque sorte de sauter au delà de ces faits mêmes.

Et alors, ce qui frappe et séduit chez Racine, enfin isolé, enfin solitaire, c'est son imagination de dédoublement, son aisance et son rayonnement dans le « pays de poésie ». Où je ne serais pas tout à fait d'accord avec notre auteur, c'est quand il s'autorise d'un certain parallèle entre les conventions raciniennes et les conventions romantiques de Hugo. M. Mornet croit discerner chez Racine l'alliance de la poésie et d'une « profonde » vérité humaine avec ces conventions inutiles et oppressives. Voire. A mon sens, ces conventions servent, tout de même que certaines conventions géométriques servent la peinture la plus libre et la plus osée. Et je suis tout à fait certain que la poésie de Racine perdrait beaucoup de son sel et de son sens sans le hiératisme qui l'enveloppe de ses bandelettes un peu rigides.

Molière, également, profondément mêlé à sa génération, est en même temps hors d'elle, « dans une sorte de solitude ». Et il en ira de même pour Mme de La Fayette. Avant elle et tout près d'elle, les romans qui paraissent les plus proches des siens sur une brève analyse en diffèrent essentiellement si l'on approfondit la comparaison. On lit, dans ces autres

romans, une « aventure » (comme dans certains récits de Mme de La Fayette elle-même), plutôt qu'un drame décanté de la vie intérieure. Il y a chez elle des romans d'intrigue compliqués, comme *Zaÿde*, et une forme de préciosité, qui n'est pas ridicule. Mais la *Princesse de Clèves* se débarrasse de ces liens et s'élève dans le ciel littéraire, transparente et dépouillée. Le pathétique caché, la pitié de l'amour, et sa noblesse, rayonnent dans l'ignorance, l'innocence et le silence qui favorisent l'amour coupable.

La Fontaine, Mme de Sévigné sont situés, éclairés par la même méthode. Bossuet, qui doit se débarrasser des ronces de l'ancienne éloquence, de son artificialité, des métaphores et des comparaisons mécaniques à l'usage de l'orateur, transfigure un genre périlleux par la passion qui « emplit sa vie intérieure », qui « crée ou... anime les images et les sentiments ».

On voit que l'ouvrage de M. Mornet apparaît comme un tableau, ou comme une suite de tableaux où les grands génies du siècle sont à la fois mêlés à la foule des écrivains et distincts de cette foule par le rayonnement qui émane d'eux. Mais la foule, le fond est nécessaire. Sur ce fond lui-même, faute de place, je renvoie le lecteur au livre. Il n'y perdra pas son temps. L'étude des doctrines, de la préciosité, de la conception de l'honnête homme et de la politesse; l'érudition de l'auteur, qui fait minutieusement revivre le siècle dans son désordre, dans ses remous, quelquefois dans son absurdité, tout cela compose un ensemble très vivant, très riche en suggestions, un rythme de temps forts et de temps faibles qui rend excellemment le mouvement, le devenir de ce siècle.

En vérité, les grands écrivains du XVIIe siècle sortent de cette épreuve renforcés et exaltés. Quand on ne voyait qu'eux, on les voyait grands, mais quand on voit les autres, on les voit plus grands encore. Et c'est peut-être la coquetterie de M. Mornet de nous ménager cette surprise au terme de sa longue recherche.

Mais il y a plus. A propos du XVIIe siècle littéraire, M. Mornet souligne une relation et une opposition entre les esprits et l'esprit, entre l'opinion et la création, dont on peut

retrouver les formules, *mutatis mutandis*, dans cette histoire privilégiée qu'est l'histoire de la philosophie. Descartes, dont M. Mornet eût peut-être pu souligner plus nettement l'influence, a été, lui aussi, encombré de scolastique, ainsi que M. Gilson l'a très bien montré dans une thèse classique, et c'est par un acte libre de l'esprit qu'il s'est libéré et a fondé, du même coup, la philosophie moderne. La même aventure et le même bonheur ont été le lot de Platon et de Kant. Le coup d'audace de l'esprit, qui se délivre des chaînes *inutiles* pour forger les chaînes essentielles qui assurent la continuité de son effort créateur, est une des conditions, et peut-être la première, de l'invention philosophique. A l'observation des mœurs et des âmes répond assez exactement la méditation des sciences exactes, si l'on tient compte, naturellement, des différences dans l'objet et des différences dans la méthode. Dans les deux cas, la réussite humaine apparaît comme un réveil, et ce que cette réussite dénonce appartient bien à ce royaume du sommeil qui, suivant une gravure illustre de Goya, enfante des monstres. Qu'il s'agisse des lettres, des sciences, des principes directeurs ou de l'expérience diffuse et intuitive de la vie et de l'action, le progrès se traduit toujours par une invention, qui implique toujours création et liberté.

RAMON FERNANDEZ.

LE DÉCOR ET L'OBJET

Les époques réellement fortes, et vivantes, celles où la vie ne se réfugie pas chez quelques-uns, se reconnaissent, plus encore qu'à leurs grandes œuvres, à la façon dont elles ont compris l'ornement — cette part de liberté dans le choix d'une forme ou d'une matière adaptées à une exigence réelle. Rien qui en dise plus long sur l'évolution d'un peuple que celle du profil d'une moulure. Rien qui nous révèle mieux le caractère profond d'une race, d'une région, que celui de ses objets usuels. A la naissance de la fabrication par l'homme d'un objet, il y a toujours un jugement sur son utilisation, donc une interprétation nécessaire : volonté d'une forme, puis choix d'une matière, enfin besoin d'un décor qui précise ou exalte la nécessité de l'objet, c'est-à-dire sa réalité. La fissure est ouverte par où se glisse tout ce que l'homme peut mettre d'invention ou de rêve dans ce qu'il crée pour son usage quotidien. Un objet, quel qu'il soit, pose à l'état pur, à l'état *abstrait*, et d'une façon élémentaire, directe, immédiate, sans tricherie possible, ce grand problème si intérieur de la forme.

Il serait trop facile de le résoudre par des raisons de commodité, d'adaptation. Une cuiller laide n'est pas *a priori* plus impratique qu'une cuiller belle. Et c'est au nom du rationnel qu'on a, le plus souvent, escamoté ou faussé la question. Que la forme des capots d'automobile ait pu influer sur celle des verres à boire ou des lustres, est un des plus beaux exemples de la confusion de notre époque dans ce domaine (1).

(1) C'est exactement ce genre de confusion paresseuse que commet, en art, l'École Futuriste italienne.

C'est du rationnel paresseux. Il y a une joie d'allonger outre mesure un manche de cuiller ou un bec de cruche, de tordre ou de grossir un bras de fauteuil, qui font partie de la logique vivante de l'œuvre. Mais une logique tout enthousiaste et rigoureuse en même temps, celle de l'artisan qui éprouve le besoin de fortifier le sens de ce qu'il crée et dont il connaît si bien à la fois les possibilités et les limites. C'est dans cette part de jeu que s'intercale, plus ou moins consciemment, l'élément créateur. L'art décoratif ne commence pas là où finit l'objet usuel. Il n'y a pas deux opérations successives, l'une qui consisterait à se laisser guider par une certaine connaissance utilitaire, toute superficielle, de l'objet, l'autre à incorporer celui-ci dans une forme. Ce sont deux actes indissolubles, mais qui supposent, préalablement, chez l'artisan, une compréhension profonde, intérieure de la chose créée, et un répertoire de formes bien vivantes en lui, bien assimilées. Sinon on aboutit à ce placage de formes toutes faites, conventionnelles, sur une matière hâtivement comprise. Ou encore l'art décoratif étouffant l'objet jusqu'à lui faire oublier sa destination, qui est de servir, sa fonction d'intermédiaire (1) : dès qu'il échappe à ce rôle, dès qu'il porte sa fin en soi, il perd toute signification vivante, il est déraciné, et Dieu sait jusqu'où peut alors l'entraîner la distraction de l'artiste.

Une poterie est dans un rapport double avec son contenu, qui dépend d'elle, et cette main humaine dont elle dépend. Toute sa vie s'enferme entre ces deux exigences, entre ces deux pôles de sensibilité : anse et goulot. C'est là qu'apparaît le décor, dans un besoin de particulariser plus fortement deux régions vitales. Il n'est alors, comme dans une belle architecture, que le prolongement de l'utile, il vit de la vie même de l'œuvre. Accessoirement — et voilà où déjà l'ornement se spiritualise, se détache de l'utilité pure — il joue aux surfaces de frottement extrêmes de l'objet avec la lumière, avec l'œil : parties bombées ou creux. C'est alors l'objet lui-même dont il s'applique à affirmer l'évidence, la réalité, et non plus seulement son rôle pratique. Une femme

(1) Même lorsqu'il s'agit d'objets rituels...

qui se farde ne procède pas autrement : d'abord ce qui vit le plus dans son visage, les lèvres, les yeux, puis ce qui s'offre à la lumière, les surfaces bombées des joues... Dès que l'objet devient source de joie, et qu'intervient une certaine gratuité dans le jeu de la matière, de l'accent, de la couleur, dès qu'il n'est plus très exactement la forme de l'utile, nous entrons dans un domaine mal défini par ce faible mot « d'art décoratif ».

Peu à peu l'ornement s'impose à l'objet jusqu'à l'absorber. La fleur, le poisson peints aux flancs du vase, voici qu'ils deviennent le vase lui-même : c'est la carpe qui contient l'eau du lac.

Il y a là, je crois, autre chose que l'utilisation émouvante d'une forme transposée — toute une poétique de l'allusion qui, depuis le plus lointain art chinois jusqu'à nos jours, a donné des œuvres de grande classe. L'équivoque commence dès que nous sortons de cette transposition lyrique d'une forme doublée d'une allusion poétique : quand le petit cochon se fait salière, il a déjà bien du mal à se faire admettre. A moins, alors, que l'accouplement ne relève de cette violente absurdité qui fit partie, on le sait, de l'arsenal surréaliste : tels ces homards-téléphones qui firent fureur il y a quelques années en Amérique; ou ces bouteilles d'il y a cinquante ans que nous nous disputions — n'est-ce pas, André Lhote? — à la foire aux puces, et qui prennent les apparences d'une femme nue en équilibre sur les mains, d'un zouave, d'une Tour Eiffel, ou se risquent à quelque allusion plus secrète. Art populaire décadent, si on veut, mais quelle sève il y avait encore dans tout cela!

Hélas! quand le décor a commencé de s'émanciper, allez donc l'arrêter : il n'y a pas plus indépendant. Un berger, détaché du vase, s'endort auprès d'un arbre creux, si pratique pour y loger des fleurs; trois poissons, évadés, se mirent dans un encrier... La pensée, comme l'objet, se désagrègent, s'émiettent, jusqu'à devenir les plus réussis des biscuits de Sèvres. Il en sera ainsi, je le crains, dans tous les domaines où le décor est appelé à jouer un rôle, tant que sévira cet être incertain, hybride, qu'on appelle un décorateur...

Peut-être le remède est-il dans une collaboration entre des

artistes qui connaissent encore les exigences de la grande forme, le besoin d'une certaine pureté de moyens, et consentent à se soumettre à la discipline d'un métier, et ces artisans soucieux de travail bien fait, mais chez qui le goût s'est, depuis cent cinquante ans, peu à peu déformé et abâtardi. Quelques tentatives ont été faites dans ce sens : à Aubusson, où les manufactures s'épuisaient dans de stériles copies d'un ancien fané, Gromaire, Lurçat, quelques autres ont renoué la grande tradition de la tapisserie française. Quand ces lignes paraîtront, s'ouvrira à Paris le Salon de l'Imagerie : ce sera un vaste effort pour renouveler, en faisant appel à des artistes, tous les thèmes, tous les accessoires de notre vie quotidienne. J'allais oublier ce qui fut le prétexte de cette chronique : l'actuelle exposition de l' « Art décoratif d'aujourd'hui » au Pavillon de Marsan.

C'est qu'on y a l'impression d'une vaste mystification. Vraiment, est-ce sérieux, ces bouquets de fleurs, encadrés, qui nous accueillent dès l'entrée, et où un visiteur attentif reconnaît le travail des Gobelins? Ces modelés, ces reflets, ces tons coupés en six, ces passages — je n'incrimine pas les peintres — est-ce bien là de la tapisserie? Les Gobelins, comme Sèvres, sont maintenant dans de bonnes mains : espérons qu'on n'y renouvellera plus de telles erreurs.

Quant à la décoration murale, elle procède de ce singulier canon de l'art décoratif, qui exige d'une forme adaptée à une muraille je ne sais quel relâchement dans l'organisation, dans le dessin, accompagné d'une sorte de monochromie qui vise sans doute à l'unité : le fin du fin pour les initiés, pour ceux qui savent qu'il ne faut pas bousculer le mur, c'est de prendre forme et couleur par leur côté de plus extrême veulerie, comme si c'était le seul moyen de les apprivoiser. Rien de tel que des fantômes à condition qu'ils soient vulgaires et incolores, pour servir une telle esthétique. A moins que ce ne soient de ces confetti, de ces arabesques qui ont fait leurs preuves, où triomphent les demoiselles. Le résultat, c'est que le mur flotte à tous les courants d'air, comme un chiffon sale...

J'ai consciencieusement cherché parmi les objets exposés, meubles, étoffes, papiers peints, accessoires de la table,

quelque chose qui soit vivant, humain, qui ait une forme réelle, qui ne soit pas seulement réminiscence ou jeu de poignet. Les noms, que je m'en voudrais de ne pas citer, sont tous des noms de céramistes : il y a, entre autres, les grès de Soudbinine, les céramiques de Guidette Carbonnel (qui est, comme disent les critiques d'art, très en progrès, moins dominée par un baroque un peu facile, plus concentrée dans sa forme et sa couleur), celles de Beyer, l'un des rares artistes de la Manufacture de Sèvres et dont les petites terres cuites d'animaux sont d'une ingénuité de moyens et d'un mordant qui l'apparentent aux meilleurs de nos vieux artisans, et enfin Jean Besnard dont le grand vase est peut-être, avec une minuscule gouache de Bonnard, l'une des rares choses grandes de cette exposition.

JEAN BAZAINE.

P. S. — Il faudrait pourtant inaugurer ici une sorte de chronique des chiens écrasés où l'on noterait les mille riens qui menacent quotidiennement l'existence même de l'art français.

A noter, ce mois-ci (mars 1941) :

1° Le rattachement de l'École des Arts Décoratifs à l'École des Beaux-Arts;

2° Une conférence « très appréciée » de M. Bouchard, président des Artistes Français, sur la nécessité pour les artistes d'un retour au système corporatif, avec grades, accession à la Maîtrise sur jugement de maîtres incontestés, élimination des impurs, etc. Suivent des vœux ardents en faveur d'un retour au dessin (?), et à la peinture d'histoire;

3° Le Salon des Indépendants, où manquent cette année les quelque quinze peintres qui lui donnaient un semblant de vitalité et d'indépendance.

CHRONIQUE THÉATRALE

TROIS PIÈCES D'HUMEUR NOIRE

Quelle que soit l'aversion de votre serviteur pour les jeux ravissants de l'exsangue dramaturgie actuelle (psychologie, réalisme et morale de midinette), il faut pourtant faire son métier de temps à autre. Tant pis, trois pièces à avaler! Ce sera fait en moins de rien. Du point de vue du thème essentiel, il se trouve, en effet, que les ouvrages dont je veux parler ont visiblement un point commun, à savoir la mise en valeur d'un certain personnage ayant le culte de l'énergie, ou du moins de ce qui en tient lieu. Ils en ont un autre : c'est le goût de l'intime délectation haussée à son point le plus frénétique. Un dernier, enfin : le manque de hauteur véritable, non pas tant dans l'exécution que dans la conception proprement dite. D'où s'ensuit ce que nous allons voir.

De François Jeantet, tout d'abord, ce *Sébastien* que donne le Théâtre de l'Œuvre. On y voit un des Esseintes (à moins qu'il ne s'agisse d'un héros de Bourget) qu'obsède le désir de peser à tout prix sur la destinée de quelqu'un. En l'espèce, c'est un de ses amis, garçon sans beaucoup de crête et que sa jeunesse même et sa nature sympathique désignent au rôle de cobaye. Sous prétexte de viriliser cette âme, de l'arracher aux préjugés, aux influences et aux petitesses de sa famille, Sébastien n'hésite pas à frapper un grand coup : il conçoit le dessein de marier le jeune homme à une fille enceinte, et qui plus est, veut exiger de cette dernière l'aveu loyal de son état, — afin d'obtenir en fin de compte le pardon de l'époux, l'adoption de l'enfant et la paix du cœur pour

tout le monde. Par avance ayant pris sur lui toutes les conséquences de son acte, notre créateur d'énergie se fait fort de mener la chose à bon terme. Il savoure l'illusion de construire une œuvre admirable. Il faut croire pourtant que son système n'est pas pur de toute faille. Ne fût-ce que dans la mesure où il demande trop à la vie. Toujours est-il que Sébastien n'aboutit qu'à amonceler des ruines. Il ne lui reste plus qu'à aller planter sa tente ailleurs, à méditer sur son échec et à vitupérer les ombres de son œuvre anéantie.

J'éprouve quelque mélancolie à songer qu'un auteur trouve encore plaisir à poser ces sortes de problèmes qui n'en sont plus. Pour un peu, ce serait une pièce à thèse — comme on disait dans le jargon cher à nos pères. Personnages, en effet, décor et argument, et jusqu'aux plus ténues modalités de l'action : tout cela date au moins d'un demi-siècle. Ce n'est point sans talent, bien sûr, sans violence. Et pourtant l'œuvre entière me laisse indifférent. C'est qu'elle ressortit bien davantage à l'esthétique du roman qu'à celle de nos terribles planches. Cela se passe beaucoup trop dans le manuscrit. Il faudrait pourtant finir par comprendre que le Théâtre ne commence vraiment qu'*après* ce dernier. Mais ceci demanderait de trop longs éclaircissements. Peut-être en parlerons-nous un jour.

Avec *Défi*, de Texéreau, l'on s'aperçoit que l'influence de feu Bernstein n'est pas éteinte pour tout le monde. Du Bernstein de *Samson*, s'entend, et autres produits de la même veine. Tout ce que la sécheresse de cœur, la rouerie, l'appétit de vengeance mis tout uniment au service de l'absconse vanité du mâle peuvent susciter de plus odieux trouve ici libre carrière. Il n'est plus question de morale de midinette, mais de celle des crabes dans un panier. Il s'agit d'un homme éconduit par quelque trop belle créature que le loisir place sur son chemin. Il en conçoit un tel dépit qu'il jure de se venger. Sa vengeance? Elle consistera à jouer la comédie de la passion. Il faut croire que notre imposteur joue bien le jeu, car les sens de la femme ne tarderont pas à s'enflammer. Ainsi la perdrix pantelle en silence sous la griffe de l'épervier, comme dit le vieux Massinger. Déplorant le destin qu'elle ne peut fuir. Déplorant? C'est

à voir. En effet, quand, tout à la fin, l'héroïne apprend la ruse odieuse dont elle fut le jouet, elle ne trouve même pas la force de se rebiffer. Tout au contraire, c'est avec on ne sait quelle secrète explosion de gratitude qu'elle remercie son tortionnaire de l'illusion d'amour qu'il a su lui dispenser quand même.

Germaine Dermoz joue ce margouillis pour les chats avec beaucoup de maîtrise, et son partenaire Jean Galland ne lui est pas inférieur. On aimerait seulement que de tels dons fussent employés à meilleur escient. C'est vraiment trop bête et trop facile de faire vibrer ce genre de corde. Ce que j'en peux dire, d'ailleurs, n'empêchera pas le public d'emplir quotidiennement la salle du théâtre de Charles de Rochefort.

On peut voir au Gymnase une reprise de Pagnol : *Jazz*, puisqu'il nous faut bien l'appeler par son nom. En dépit de ce titre qui prête à confusion, l'ouvrage n'est pas sans présenter quelque intérêt. Je ne saurais dire s'il est le premier en date de l'auteur. Quoi qu'il en soit, il ressortit à la formule réaliste qui nous valut *Topaze* et surtout ces *Marchands de gloire* dont l'action solidement construite, la violence contenue et les caractères burinés faisaient songer à Henry Becque.

C'est l'histoire d'un vieil helléniste qu'un magistral commentaire sur le manuscrit d'un texte perdu de Platon a rendu justement célèbre, voire même riche. Sa retraite studieuse semble à jamais le préserver de toutes les surprises du sort. Pourtant, un jour, le malheur fonce. Tout est détruit de fond en comble. Des recherches récentes, en effet, établissent sans doute possible que le malheureux s'est mis grossièrement le doigt dans l'œil, que le monument dont il était fier ne tient pas debout, que son fameux texte est conjectural et qu'il ne résiste pas à un examen sérieux. Il faut se rendre à l'évidence. Du coup, c'est le discrédit, la honte, le ridicule.

Toute son existence, qui reposait, en somme, sur ledit travail, se trouve par là même réduite en miettes. Ce vieil homme, alors, qui est aussi un brave homme et un honnête homme, découvre le vide hideux de sa vie. Abandonné de

tous, sans amour, sans soutien, il trouve son salut dans le suicide.

Réduite à cette donnée, la pièce ne semble guère susciter d'intérêt. Elle ne s'évade en rien de la morne tradition du Théâtre libre.

Il faut pourtant lui reconnaître un mérite. Tout amère qu'elle soit, elle, réussit pourtant à n'être point trop sombre en son ensemble. Cela, en raison même du sens comique que l'auteur affirme d'un bout à l'autre. Justesse de la touche, franchise d'exécution, discrétion des moyens : tout nous fait oublier le sujet véritable. Il y a là un tour de force, comme on n'en voit pas tous les jours. Mais quoi? Tout ce théâtre m'empoisonne le sang. C'est toujours du pareil au même aux degrés près, et c'est toujours le même fumier. Jusques à quand, Seigneur, nous faudra-t-il attendre pour assister à l'avènement d'autre chose?

ROLAND PURNAL.

NOTES

ESSAIS

LA MOISSON DE QUARANTE, par *Benoist-Méchin* (Albin Michel).

Je crois que *La Moisson de Quarante* est le meilleur livre publié après la défaite. Non que son auteur ait été le témoin des grands combats du Nord et de la Somme, mais bien parce que, dépassant les limites du documentaire et du roman vécu, ce livre est une synthèse et un acte de foi.

En suivant une division arbitraire, nous trouvons Benoist-Méchin le 22 juin à Mazières-en-Gatine, entre Parthenay et Niort. Le soleil, la poussière, la faim, la soif, la lassitude remplissent ces pages émouvantes. A bout de forces, Benoist et quelques camarades ne peuvent plus suivre. Couchés dans une meule, ils attendent l'Evénement : l'arrivée des Allemands. Bientôt motocyclettes et engins blindés traversent le village désert. Mais le maire doit recevoir le chef de la colonne. Benoist-Méchin sert d'interprète. Premier contact avec l'ennemi et dialogue de circonstance. « *Je n'ai plus l'impression de vivre les dernières heures de la guerre. J'ai plutôt l'impression d'assister à une gigantesque méprise... Il doit y avoir une erreur, car rien n'est à sa place, et moi pas plus que le reste.* » Pourtant l'officier allemand pose une question : « *Pourquoi avez-vous déclaré cette guerre?* ... » Benoist-Méchin n'a pas la force de répondre tant est grande sa lassitude morale et physique. Je ne raconterai pas les détails pittoresques des fausses libérations de l'auteur et sa capture définitive à Vendôme. Mais je veux souligner l'intérêt de ces quelques pages qui offrent à elles seules l'essentiel du dernier acte de la tragédie. Le désarroi, la tristesse, un soulagement aussi qu'on n'osait avouer, une sourde colère contre nos chefs, tous ces sentiments de l'armée en déroute, j'en trouve la correspondance dans ce livre. Car Benoist-Méchin me paraît n'avoir rien oublié.

Quand plus tard, installé dans un camp de prisonniers, il voit arriver un groupe d'aspirants qui, en dépit de l'égalité du sort,

s'étonnent d'être logés avec des simples soldats, Benoist-Méchin avoue préférer « *avoir fait cette guerre comme simple soldat que comme officier* ». Certes nous avons été tous témoins de l'indignité de nombreux officiers (évitons la généralisation qui offense les rares exceptions). La morgue des uns, jeunes bourgeois élèves des écoles militaires, l'inconscience des autres, officiers de réserve ou même de métier qui croyaient encore pouvoir mener leurs hommes avec des méthodes dignes des écoles maternelles ou qui ne voulaient rien abandonner de leurs privilèges civils, tout cela reste sans excuse. Parlant des soldats, Lyautey disait : « *Ils aiment qui les aime.* » Benoist-Méchin ajoute : « *Faillite de la France, cette catastrophe ? Allons donc !... Faillite de la bourgeoisie, inapte à jouer son rôle et qui se prenait avec suffisance pour l'élite du pays.* » Au milieu des atermoiements actuels pour sauver les coupables, le témoignage de Benoist-Méchin est précieux.

Voici l'auteur dans un camp. La vie des prisonniers s'organise lentement, car les hommes déçus, fatigués, affamés, vivent et agissent par instinct d'abord. L'un cherche un coin pour ne pas avoir froid, l'autre bricole pour ne pas s'ennuyer, un troisième est malade. Le désespoir étreint ces deux mille hommes. Et le vieil individualisme français s'exacerbe; chacun pour soi, au milieu de cette misère sordide. Les soldats allemands qui les gardent sont eux-mêmes indignés. Et Benoist-Méchin note scrupuleusement les réactions de chacun, Français ou Allemands. Ainsi donne-t-il sans le vouloir la définition de deux esprits et pose-t-il le problème moral le plus important. L'égoïsme est un défaut du terroir. Mais l'Allemand d'avant l'hitlérisme l'était peut-être lui aussi. Le régime nouveau, en « légalisant » la charité et en dirigeant l'esprit d'équipe de l'Allemand, a réalisé une réforme morale sans précédent. Je ne crois pas qu'il faille attendre ce même miracle chez nous. Certains défauts sont endémiques. On l'a bien vu pendant l'exode.

La fonction d'interprète permet à Benoist-Méchin de prendre contact avec les officiers allemands du camp. La torpeur et la tristesse des prisonniers les préoccupent. Un jour, le lieutenant Stein, homme cultivé, intelligent, humain, et Benoist-Méchin trouvent la solution. Le camp est situé en Beauce, à Voves, près de Chartres. « *Etoile de la mer, voici la lourde nappe et la profonde houle et l'océan des blés et la mouvante écume et nos greniers comblés.* » Ainsi va naître la moisson de quarante. Si les vers de Péguy disent à Benoist-Méchin que « *deux mille ans de labeur ont fait de cette terre un réservoir sans fin pour les âges nouveaux* », si l'incantation lui indique son devoir, la poésie n'a aucun pouvoir sur ces deux mille hommes entassés qui croupissent dans la misère. Pourtant il va falloir les tirer de leur

torpeur, les enthousiasmer. Bon gré mal gré, ces hommes doivent sauver la moisson beauceronne, retrouver des raisons d'espérer en arrachant à cette terre le blé qui sera pain. Le soleil d'août chauffe l'immense plaine. La joie est dans le ciel. Bientôt les prisonniers sortent du camp pour courir les champs. Chaque jour, Benoist-Méchin, quatre ou cinq Français et des soldats allemands travaillent en commun pour combler nos greniers. D'aucuns souriront : certaines privations ont ridiculisé certains mots. Mais qui peut refuser de voir la grandeur et la noblesse d'un labeur aussi exaltant ? Chaque jour, l'appel des équipes se fait selon le même rite, le même rythme. Trente hommes ici, vingt là. Dans les villages, arrivent les volontaires, paysans et citadins. En un mois le camp est vide. La moisson commence, redonnant aux vaincus un esprit de vainqueur. Rien que pour cette épopée, le livre de Benoist-Méchin mérite notre admiration et notre tendresse.

La moisson a donc créé une collaboration émouvante entre vainqueurs et vaincus et donne aux uns et aux autres un sentiment de confiance fraternelle. Les prisonniers français sentent confusément qu'une certaine communauté humaine est toujours présente et que devant ce qu'on peut appeler le sens de la vie, l'entente se fait spontanément. Union des hommes devant l'essentiel. Et cette union singulière vaut, si nous le voulons, pour le général. Comment y parvenir ? « *En employant les moyens les plus simples*, répond à Benoist-Méchin le lieutenant Stein. *En faisant ce que nous faisons ici, c'est-à-dire en nous attelant à la même tâche. Nous avons été constamment face à face. Il faut nous placer à présent côte à côte. On a cherché à rapprocher les hommes par la tête, c'est-à-dire par les idées. Il faut reconnaître que l'échec a été lamentable; peut-être y parviendra-t-on plus facilement par la base, par un travail matériel, accompli en commun.* »

Nous sommes loin des constructions politiques et diplomatiques. Elles s'imposent, hélas, à nos sociétés civilisées. C'est pourquoi le lieutenant Stein et Benoist-Méchin discutent sur ce que sera la nouvelle Europe, alors que le soleil se couche sur les blés beaucerons. Devant l'officier allemand, Benoist-Méchin évoque un Führer qui peut avoir le désir d'anéantir la France, de « *rayer de la face de la terre cet ennemi implacable* », mais qui peut aussi rêver à ce qui faisait encore l'objet des méditations de Sainte-Hélène. Mais laissons parler Benoist-Méchin lui-même : « *Faites de cette victoire quelque chose d'entièrement nouveau : le terme et le couronnement de la dernière guerre européenne. Sans quoi vous laissez passer une occasion que vous ne retrouverez jamais plus. Dans cinquante ans peut-être, il sera trop tard car nous entrerons dans l'ère des luttes intercontinentales, et l'Europe, si elle n'est pas unie, sera submergée par le chaos. Faites la paix la*

plus ambitieuse qui soit, pour vous et pour votre peuple, c'est-à-dire une paix qui soit de plain-pied avec les grands problèmes de l'esprit. Ne songez plus aux frontières... » « *Croyez-moi,* affirme le lieutenant Stein d'un ton grave, *c'est la seconde alternative qui l'emportera. Que dis-je? Je suis certain qu'elle l'a déjà emporté. Je m'étonne même que vous puissiez encore en douter. Songez à ce que nous avons fait pour vos réfugiés civils. Nous aurions pu les mitrailler comme nous l'aurions voulu sur les routes et en tuer un demi-million par jour. Au lieu de cela, nous les avons ravitaillés par centaines de mille, à la place de vos autorités qui avaient pris la fuite...* »

Mais l'initiative de la révolution européenne appartient au vainqueur. Lourde responsabilité devant l'Histoire que celle du peuple allemand. Cependant Benoist-Méchin ajoute : « *Vous pouvez reconstruire notre économie, nommer les grands pontifes de la distribution des matières premières, désigner leurs coadjuteurs, les chefs des grandes branches d'industrie, les évêques et archevêques de la religion nouvelle de l'exploitation de la terre, tout cela restera un édifice mort, une charpente inanimée aussi longtemps que nous n'y ajouterons pas nous-mêmes, de notre plein gré et par une adhésion sans contrainte, notre âme et notre vie. Cela, c'est notre part du travail; nul ne peut nous la ravir, parce que nul ne peut l'exécuter à notre place...* »

Ainsi s'exprimaient en ce 12 juillet un Français et un Allemand. J'ai tenu à citer longuement Benoist-Méchin et son interlocuteur pour laisser à ce dialogue pathétique son authenticité, pour faire comprendre aussi pourquoi ce livre n'est pas un simple documentaire. On ne l'a pas assez dit, il faut le répéter : cette moisson de quarante n'est pas seulement l'admirable histoire de vaincus qui remportent une victoire sur eux-mêmes, mais également la première action franco-allemande des « hommes de volonté ».

Je sais ce que peuvent me dire les sceptiques voltairiens qui n'acceptent jamais sans ricaner « le bon sauvage » de Jean-Jacques et l'homme amélioré des révolutions modernes. Je ne me fais aucune illusion. Je pense simplement que la nécessité est la mère de la sagesse.

LUCIEN COMBELLE.

***

CHRONIQUE PRIVÉE DE L'AN 1940, par *Jacques Chardonne* (Stock).

La ligne qui sépare les zones s'inscrit aussi dans les cœurs, douloureusement. Il semble, parfois, qu'elle ait jeté un abîme entre des amitiés anciennes et ferventes. Eclairons ce malentendu. Les antinomies, et les antagonismes, se résolvent dans une foi commune :

le relèvement de la France. Mais les uns le cherchent à l'ouest, où disparaît la lumière; les autres, à l'est, d'où elle naît. M. Chardonne a choisi le parti de ceux qui, déjà, saluent le dur soleil levant.

La place qu'il occupe dans nos lettres au double titre d'écrivain et d'éditeur, c'est-à-dire d'homme de pensée à la fois et d'action, confère au témoignage que nous apporte sa *Chronique privée de l'an* 1940 une valeur exemplaire. On devine, en lisant ce livre, l'impatience à le publier d'un esprit qui aurait considéré comme indigne de soi, et de ses lecteurs, de ne pas proférer des paroles qui l'engageassent à ce décisif tournant de l'histoire du monde. La démarche de la pensée y prolonge le sens d'une action qui s'était affirmée par le choix de quelques chefs-d'œuvre, dans le cadre professionnel d'une belle collection intitulée « Le Cabinet Cosmopolite », et l'on ne pouvait attendre une autre attitude de celui qui, depuis quinze ans, avait pris soin de mettre sous les yeux de l'élite française des ouvrages d'Hoffmann, de Jean-Paul, de Novalis, d'Hermann Hesse et de Keyserling.

Je ne laisserai pas de signaler, puisque la coïncidence de son geste m'en offre l'occasion, que M. Bernard Grasset vient de prononcer les mots de « collaboration intellectuelle », en présentant au public une conférence de M. Frédéric Sieburg, — l'auteur, on s'en souvient, de *Dieu est-il Français ?* — dont il fut l'éditeur et reste l'ami. Rappellerai-je que M. Grasset est aussi un moraliste, clairvoyant et neuf, plus près de Rivarol, qu'il aime à citer, tandis que l'inquiète tendresse de M. Chardonne l'apparente mieux à Vauvenargues? A travers eux, j'apprécie que le filon spirituel issu de Montaigne continue de pousser, à fleur de notre sol, sa sagesse.

Dans *Chronique privée de l'an* 1940 viennent mourir çà et là les échos de thèmes que nous reconnaissons : l'amour, le souvenir, la vie des lettres, les vertus du terroir charentais, que les négociants de Cognac mettent en bouteille. Mais une voix les couvre, qui nous entretient de l'urgence de nos lendemains; c'est d'elle, surtout, qu'il convient de mesurer la portée. Ecoutons-la, cette voix plus grave :

— *Le Français à qui la défaite n'a rien appris est vraiment un vaincu.*

— *Le dernier retranchement du faible, c'est la méfiance. Là, il s'étrangle.*

— *De temps en temps, il faut retrouver le sens des mots et le goût des choses. Ce sont les temps de disette.*

Et ceci, qui va loin, et sonnera, s'il l'entend, aux oreilles de l'adversaire, comme un rappel à l'ordre :

— *Quand on est vaincu par la force, il ne faut pas dénigrer cette*

force, ni se plaindre. On n'a plus rien à dire. C'est au vainqueur à se poser des questions sur la justice.

On médite, après avoir lu. Tout bas, on s'avoue que pour accepter la main du vainqueur, il faudrait beaucoup d'intelligence. Avant l'étreinte des paumes, celle des esprits; d'abord, comprendre. Mais n'est-ce pas l'un de chez nous qui a dit : Comprendre, c'est égaler? Si nous avons laissé passer l'heure de faire nous-mêmes l'Europe, il n'est pas trop tard pour la penser. Un autre lui impose sa forme? Dégageons-en l'éthique. Le nouvel humanisme, si nous le voulons, fleurira sur les bords de Seine. Il appartient à la royauté spirituelle de ce pays d'entériner la geste du conquérant, de lui donner ses lettres de noblesse.

MAURICE CHAPELAN.

***

GIBRALTAR, Terre espagnole, par M.P. *A. Schulz-Wilmersdorf*. Adaptation française de *Ferri-Pisani* (Les Editions de France).

Contractée lors de la guerre d'Ethiopie, et même avant (où sont les époques sans conflits?), cette manie dure encore : on a acheté une carte de géographie, on s'est fabriqué à l'aide d'épingles de petits drapeaux qu'on plante ici et là sur des noms jusqu'alors inconnus; puis on feuillette l'atlas et l'encyclopédie volumineuse, on y cherche la ville, la rivière ou l'oasis du dernier communiqué, et, au rythme de l'actualité trop rapide, on oublie, en lisant d'autres noms nouveaux, les mots bizarres et étrangers appris la veille. C'est ainsi qu'en notre époque troublée on étudie la géographie.

Il pourrait bien en être de même de l'histoire et l'intérêt du livre de M.P.A.Schulz-Wilmersdorf est de nous rappeler l'importance stratégique, maritime et commerciale de Gibraltar au cours des siècles, en même temps qu'il nous expose les revendications espagnoles sur le Roc, de Philippe II à nos jours. Car l'histoire de ce point que chacun de nous situe si aisément sur la carte est à peu près totalement ignorée.

L'importance du détroit apparaît dès les guerres puniques. Par sa possession, Carthage s'octroie le monopole des échanges avec les pays de l'Atlantique et en tire des avantages commerciaux que Rome devra lui disputer militairement. Six siècles de domination romaine, trois siècles de domination des Goths, puis c'est la première poussée islamique. En 711, Tarik, lieutenant du grand chef arabe Musa, débarque sur le promontoire avec 5.000 soldats berbères, autant de mercenaires juifs et 20.000 Arabes. Successivement vainqueur de Roderich et de son neveu Bencio, il prend possession du roc du

détroit. Pour commémorer leur éclatante victoire, les Arabes édifient là la citadelle maure qui existe encore et donnent au roc le nom de Djebel-Al-Tarik, d'où, par corruption, est venu le nom de Gibraltar. Quelques mois plus tard la péninsule ibérique est tout entière aux mains des musulmans et Gibraltar joue un rôle important dans l'armement et le passage de leurs troupes. La lutte pour la péninsule, puis pour le Roc ne cessera guère jusqu'en 1462, époque à laquelle l'alcade de Tarifa, Alonso de Arcos, profitant de l'affaiblissement des Infidèles, s'empare de la citadelle, après une courte lutte. Gibraltar est rattaché à la couronne madrilène et son importance n'échappe pas aux Espagnols qui l'aménagent et le fortifient. Ayant servi de base à l'Armada, le Roc voit se dérouler plusieurs batailles navales entre les flottes hollandaises et espagnoles. Puis Gibraltar devient anglais.

L'auteur nous fait un rappel de la situation commerciale de l'Angleterre et de l'Europe au début de la guerre dite de Succession d'Espagne et brosse un tableau rapide de la situation politique qui rend la guerre inévitable. Son récit est simple et concis. La lutte pour Gibraltar commence le 1er août 1704; le 3, Georges de Hesse entre dans la ville à la tête de ses troupes et fait hisser sur la citadelle l'étendard de Charles de Habsbourg pour lequel il combat. Sur l'ordre de l'amiral Rooke, les couleurs anglaises flottent aussitôt à côté du drapeau allemand. Puis l'Angleterre se débarrasse de Georges de Hesse et fait amener les couleurs allemandes : Gibraltar est anglais. En 1713 la paix d'Utrecht légalise la conquête anglaise; son article 10 stipule : « Le roi catholique Philippe V abandonne à la Grande-Bretagne, en son nom et au nom de ses successeurs, la propriété sans partage de la ville et de la citadelle de Gibraltar, y compris son port et ses ouvrages militaires. »

Mais l'Espagne n'oubliera jamais que Gibraltar est partie du sol ibérique et en 1727 Philippe V reprend la lutte. Il doit, en 1729, signer la paix de Séville qui confirme la possession anglaise. La fin du XVIIIe siècle voit encore entre l'Espagne et l'Angleterre de nouvelles luttes pour Gibraltar et en 1783 la paix de Versailles ratifie une troisième fois la mainmise anglaise sur le Roc.

Une longue période de paix, non pas pour l'Europe mais pour Gibraltar, puis c'est la guerre de 1914-1918 au cours de laquelle le promontoire joue le rôle que nous savons. L'auteur définit fort bien l'importance du détroit : « Pendant quatre ans le Roc joua le rôle d'arsenal et de bureau de renseignements, en même temps qu'il servait de point de ralliement pour les convois. »

Maître de son sujet, connaissant la question, il nous donne en passant des renseignements précieux : « Entre Gibraltar et Ceuta la

profondeur de la mer et ses courants violents empêchent de tendre des filets à sous-marins et de placer des mines... »

L'auteur étudie encore le rôle de Gibraltar dans l'après-guerre et pendant la révolution espagnole; puis, dans la seconde partie de son ouvrage, il nous fait l'exposé des revendications espagnoles sur Gibraltar, revendications formulées au cours des siècles, confirmées aujourd'hui par la presse ntionaliste et qui se résument dans cette phrase de Philippe V : « Tant que Gibraltar restera anglais, l'Espagne sera couchée sur des épines », et aussi dans celle de Ganivet : « Gibraltar représente une force pour l'Angleterre tant que l'Espagne reste faible. Mais le Roc serait une cause de faiblesse pour l'Angleterre, si l'Espagne redevenait puissante. »

Quel sera le sort de Gibraltar dans l'avenir? C'est la question que pose M. P. A. Schulz-Wilmersdorf en même temps qu'il soulève le problème des autres « Gibraltar » anglais : Malte, Chypre, Port-Saïd. Mais que de combats passés et peut-être aussi que de combats à venir pour ce Roc dont le sol « stérile ne fournit même pas la terre végétale indispensable à l'entretien du jardin du gouverneur »!

FERNAND LEMOINE.

***

HÉLOISE, par *Enid Mc Leod*, traduit de l'anglais par Sylvie Viollis (Éditions de la N. R. F.).

C'est un fait divers, en somme, que ces amours d'Abailard et d'Héloïse, qui n'ont pas cessé, depuis neuf siècles, de fasciner les meilleurs esprits. L'anecdote est digne de Brantôme; et même un Crébillon, un La Morlière, un Duclos l'auraient pu inventer. Rien n'y manque du piquant propre à nos petits conteurs, jusqu'à cette fuite d'Héloïse enceinte que son amant entraîne en voiture sur les routes de Bretagne, après l'avoir déguisée en religieuse. Mais le conte de Boccace s'achève en tragédie; la terre entière, et le ciel, y contemplent désormais fleurir une rose de lumière, qui plonge sa tige dans le triple venin de l'orgueil, de l'amour et de la mort.

Dans Abailard, à côté du Descartes de la scolastique, on s'émerveille de trouver du Lovelace et du Valmont. Quand il rencontre celle qu'il choisira pour bienheureuse victime, — après qu'elle-même, d'ailleurs, au fond de son cœur, l'eut déjà choisi —, elle a dix-huit ans, lui, près de quarante. Outre sa renommée, il offre tous les traits du séducteur accompli : la voix chaude, l'œil ardent, les tempes grises, enfin l'âge de l'expérience. Mais c'est un homme vierge. L'amour, comme le reste, il l'a appris dans les livres, dans la Pneumatologie

de la Gnose et de la Kabbale, dans Ovide, dans les versets brûlants de Salomon. S'il connaît les arcanes, jamais encore il n'a risqué les gestes. Il exigera de soi un début fulgurant.

Pour suborner la nièce, il trouve le moyen de se faire héberger par l'oncle, le chanoine Fulbert. Cet homme vaniteux, cupide et naïf ne se sent pas de joie d'abriter un hôte illustre, qui le paye grassement, et de lui confier, par surcroît, le soin d'instruire la demoiselle. Notre triomphateur dans la querelle des Universaux, après avoir renvoyé dos à dos réalistes et nominalistes, le philtre dont il abreuvera Héloïse, c'est la dialectique. Il la veut sienne en pleine conscience; pour cela, il s'assure d'abord de son âme et de sa volonté, s'abandonnant avec une perversité savante au plaisir de corrompre. Afin de donner le change au chanoine, et fort de l'autorisation de ce dernier, il ne recule pas à fustiger son élève. Ce fut sans doute le premier plaisir qu'ils goûtèrent ensemble. Tout de suite Héloïse s'est soumise d'un élan irrésistible, et sans retour, aux caprices du maître qu'elle s'est choisi. Et longtemps l'initiation se prolonge, car Abailard savoure le vertige de l'attente, et il multiplie les gammes en marge du Cantique des Cantiques. Enfin les amants se connaissent et ils épuisent toutes les blandices, jusqu'au jour où Fulbert les surprend, nus et accouplés. Dans sa colère, pour laver l'outrage, il manigance, à son heure, une vengeance exorbitante et punit le séducteur par où il avait péché... Mais cela, c'est ce qu'on sait le mieux, cette mutilation étant bien faite pour chatouiller le complexe du commun des hommes. Ici, pourtant, la véritable histoire commence.

Chacun de son côté, nos amants rentrent au couvent. Abailard pense y cacher sa honte; mais la rupture de son équilibre glandulaire ayant fait de lui un autre homme, peu à peu le brandon devient glaçon, tandis que l'incendie qu'il a allumé ne cessera plus de dévorer sa compagne. Charles de Rémusat nous l'a peinte à ce décisif instant : « Triste victime, obéissante et non résignée, elle se sacrifiait encore à la volonté et au repos de celui qu'à regret elle avait accepté pour époux, et qu'elle abandonnait en frémissant, pour se donner à l'époux divin sans foi, sans amour et sans espérance. » De leurs brèves amours devait naître, mieux que leur enfant Astrolabe, l'abbaye du Paraclet, fondée par Abailard, dont Héloïse resta jusqu'à sa mort l'incomparable Abbesse.

C'est cette histoire exemplaire qu'Enid Mc Leod nous raconte une fois de plus, mais avec le souci de mettre surtout en relief l'héroïne et, dit l'auteur dans sa préface, de « révéler ce parfait équilibre entre l'esprit, le caractère et le cœur qui, non seulement a fait d'elle la femme la plus distinguée de son siècle et peut-être du moyen âge, mais l'eût rendue remarquable à n'importe quelle époque ».

Équilibre dans l'excès; harmonie construite au sein d'une inextinguible combustion. L'ouvrage d'Enid Mc Leod expose de manière fort intéressante et complète le rôle d'Héloïse en qualité de Prieure d'Argenteuil et d'Abbesse du Paraclet. Il met sous nos yeux, nouvellement traduit, le texte fameux de ses lettres d'amour, et analyse la sage et riche substance, moins connue, de ses lettres de direction. A elles seules, les premières méritent à ce livre qu'on le lise. Ne serait-ce que pour s'y brûler de nouveau à cet inégalable cri : « Bien que le titre d'épouse puisse sembler plus saint et plus valable, plus doux m'a toujours paru le nom d'amante, ou même, si tu veux bien, de concubine ou de prostituée... »

MAURICE CHAPELAN.

POÉSIE

L'AMATEUR DE POÈMES, par *Jean Prévost* (Éditions de la N. R. F., collection « Métamorphoses »).

A regarder d'un coup d'œil général ces poèmes grecs, latins, espagnols, anglais, allemands, chinois, on leur reconnaît un même air animé, affairé, quelque peu fugitif; de l'un à l'autre se noue une élégante conversation; ces voyageurs délicats, accourus de Rome, de Grenade, de New-York, un peu essoufflés encore de tant de route survolée, se tiennent avec une rigueur bienséante dans un salon idéal. Lorca lui-même se fait aimable plutôt que passionné. Le maître de maison les présente avec grâce, atténue leur véhémence au profit de leur politesse.

Certaines de ces traductions, publiées autrefois par *Mesures.* sont d'authentiques réussites; les poèmes de Lorca surtout sont transcrits en murmures lunaires, d'une très subtile justesse. Autant que son ignorance permet au lecteur d'en juger, les poèmes chinois eux aussi semblent proposer une base sûre à nos plaisirs. Les premières traductions du recueil semblent par contre sortir de cette échoppe d'artisan, où Prévost veut nous persuader qu'il peine; mais il s'agit là de quelques pages de Théocrite et d'Horace rituellement sacrifiées depuis des siècles aux loisirs des gens graves.

Cet « amateur de poèmes » est surtout un voyageur; il passe volontiers par le Gérard de Nerval chinois pour mieux saisir le Gérard de Nerval français. C'est, involontairement, prouver à quel point la

langue poétique est une langue internationale; pour un poète un poème venu d'un autre pays n'est jamais tout à fait écrit en une langue étrangère; la vérité poétique est contenue dans une seule langue ou dans toutes; dès qu'on décide de ne plus s'en tenir à sa langue maternelle, il n'y plus guère de raison de s'arrêter; l'originalité des littératures étrangères ne subsiste guère au delà de la dixième langue; quelques langues de plus et tout redevient identique !

ARMAND ROBIN.

*
* *

A LA GLOIRE DE MUSSET, par *Maurice Allem* (Nouvelle Revue Critique).

M Maurice Allem vient de nous donner un ouvrage écrit avec finesse et sobriété, et qui fait le point de tout ce que les travaux critiques, la publication de correspondances et de témoignages inédits, nous ont successivement apporté, à propos de la vie et de l'œuvre de Musset.

Le lecteur y découvrira avec surprise que le poète, dont le nom constitue l'un des astres du ciel romantique, écrivit, ou crut écrire, son œuvre en réaction à l'égard du mouvement romantique, avec l'ambition de continuer la tradition classique qui va de La Fontaine à Beaumarchais. Cette ambition, réalisée dans son Théâtre, fut dépassée par les innovations lyriques de sa poésie. Toutefois une partie de l'œuvre poétique de Musset constitue, à un titre plus certain que telles pages de ses grands contemporains, un épanouissement de la mignardise, de la turquerie conventionnelle, de l'absence de préoccupation métaphysique qui caractérisent le sentiment poétique de la fin du XVIIIe siècle.

Le comportement même de ce grand amoureux vis-à-vis des femmes relève (à l'exception de son aventure avec George Sand) bien plus de la paillardise du XVIIIe siècle que de la grande conception de l'amour romantique. Et il faut avouer que le défilé des pâmoisons bourgeoises, auxquelles M. Allem nous fait assister à travers la vie et l'œuvre de son héros, fait naître, tant à l'égard du fameux «Et si je vous le disais pourtant que je vous aime... » que du « Hélas ! petit moinillon rose, — Mon cœur est pour vous lettre close.. », une impression de dégoût.

Il fallut que Musset rencontrât George Sand pour que la vraie passion éclatât dans sa vie et dans son œuvre. Les tourments qu'il simulait en des strophes paresseuses, elle les lui fit ressentir pour de bon. Nous devons à cette muse en culotte de zouave, que l'on ne pouvait

pas laisser seule cinq minutes avec un médecin sans qu'elle l'assît sur ses genoux, l'éclosion des *Nuits* et du *Souvenir*. Musset lui en conserva d'ailleurs une sorte de reconnaissance effrayée, et bien des années après la rupture de leur liaison, il écrivit, nous dit M. Allem, cette curieuse fin de lettre (jusqu'à présent inédite) à leur ami commun Tattet : « On dit que Mme Sand est à Baden. Si vous la voyez, dites-lui que je l'aime de tout mon cœur; que c'est encore la plus femme que j'aie jamais connue, et que je donnerais toutes mes maîtresses au diable pour être cocu de sa façon. »

M. Allem a raison de suggérer que Musset fut avant tout un poète de théâtre. Sa forme volontairement lâchée (il travaillait à affaiblir les rimes de ses poèmes), sa propension au récit, sa finesse, sont des qualités qui trouvèrent leur application en des comédies qui restent les chefs-d'œuvre d'un certain théâtre, pour lequel l'univers et ses problèmes restent gracieusement réduits aux dimensions et aux secrets d'un salon.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

ROMANS

HYACINTHE, par *Henri Bosco* (Éditions de la N. R. F.).

Le livre que vient de publier M. Henri Bosco se situe dans une tradition peu fournie de notre littérature, mais qui compte quelques chefs-d'œuvre, et qui consiste à tenter la recréation d'un mythe, vécu et pensé sous des espèces nouvelles. A ce titre, l'œuvre devient le récit d'une initiation. Elle prend son point de départ dans une mythologie donnée, sur laquelle elle n'a pas à s'expliquer, et dont les secrets se prolongent dans l'expérience personnelle du poète. Il en résulte pour le lecteur le sentiment d'avancer dans un paysage nocturne et mystérieux, à travers lequel se nouent et se défont des événements qui semblent n'avoir pas de lien avec la logique, mais obéir cependant à des lois mouvantes et implacables comme celles de la nature.

C'est dire que M. Henri Bosco a opté pour un genre difficile, où il n'est presque pas permis de n'avoir que du talent. Par ailleurs un tel choix ne peut qu'honorer son auteur, quel qu'en soit l'effet.

Dans l'espèce l'auteur met en scène un homme qui vit seul, au sein d'une campagne presque déserte, où il s'est retiré à la suite

d'un grand chagrin. Il habite une vaste bâtisse anacienne, la Commanderie, non loin d'une maison dont il ne connaît pas les hôtes. La seule visite qu'il reçoit est celle d'une paysanne taciturne et grave, qui vient, accompagnée d'un grand chien, lui aussi plein de noblesse et de silence, lui apporter des vivres une fois par semaine.

Le solitaire est attiré le soir par une lampe qui s'allume à une fenêtre de la maison voisine, et souvent il la contemple en imaginant celui qu'elle éclaire, mais qu'il n'a jamais vu. Le jour, il erre à travers la campagne et expérimente les états de conscience que lui apporte la fréquentation de la Terre. Il découvre les étangs cachés dans une forêt, et leur contemplation l'amène à un dépouillement intérieur voisin de certains états mystiques. Il fait ainsi l'expérience de l'Eau. On devine qu'elle sera complétée par l'expérience du Feu, à la faveur d'un prodigieux orage qui secoue les campagnes. Simultanément quelques événements rares mais singuliers modifient le rythme de l'existence de la Commanderie. Une femme étrange pénètre dans la maison, la parcourt et disparaît. L'hôte de la Commanderie découvre sur le sol de la cave une étoile à six branches, et sur la plaque de la cheminée un emblème mystique. Peu à peu il prend conscience du fait que la Commanderie est un édifice auquel se rattache le souvenir des Templiers. Il se sent consumé par le feu d'une attente sans but défini. Le seul être humain auquel il adresse la parole depuis des mois est cette paysanne qui semble plier sous le poids d'un secret. Nous apprenons qu'elle est la sœur d'un bohémien qui périodiquement revient avec sa troupe faire une halte devant la Commanderie, et célébrer une sorte de rite inexplicable.

La troupe de bohémiens arrive en effet un certain soir, et son apparition est liée à celle de Hyacinthe, jeune fille avare de paroles, et très belle, qui vient habiter en secret la Commanderie pendant quelques jours, sous la garde du grand chien-loup, qui préside, menaçant et silencieux comme un vivant Baphomet, aux entretiens de Hyacinthe et de l'hôte.

Les bohémiens rôdent, hostiles, autour de la Commanderie. Ils semblent rechercher Hyacinthe. Je passe sur les événements qui amènent le héros à se retrouver, après un accident, couché dans la maison d'en face, et à se reconnaître lui-même sous les traits du rêveur qui allumait chaque soir la lampe. Il perd Hyacinthe et ne la retrouvera plus, malgré les efforts qui le conduiront jusqu'au jardin où s'écoula l'enfance de la jeune fille, et qui ressemble étrangement au paradis terrestre.

L'on voit qu'à travers le souvenir de l'initiation liée aux éléments que les Templiers auraient apportée du proche Orient, certains épisodes du mythe biblique, et les formes particulières du culte

chrétien pratiquées par les bohémiens, l'auteur a voulu composer un récit symbolique, transposé dans le monde réel, qui exprime l'aventure d'un homme parti à la recherche de son âme.

La réussite de l'auteur est-elle complète? Je n'oserai l'affirmer. Il est certain qu'une aussi haute entreprise doit, pour être tout à fait valable, s'accompagner d'une incontestable création verbale qui constitue le corps de l'idée qu'il s'agit d'imposer au lecteur. D'autre part il n'est pas admissible qu'une construction mythique s'accompagne de fantaisie. Elle exige au contraire une absolue rigueur de l'écrivain qui veut, à sa faveur, dépasser le stade de la simple littérature. Or je ne suis pas certain que l'art, encore en cours d'évolution, de M. Bosco, et la façon dont il compose, avec quelque incertitude, un écheveau formé des fils de plusieurs traditions, répondent tout à fait à ces exigences. Il n'en reste pas moins qu'il a eu l'idée d'un chef-d'œuvre, et a réalisé un très curieux ouvrage, où le talent éclate en bien des endroits, et sur lequel on s'attarde très volontiers à méditer.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

***

LES COMPAGNONS DE L'ERGADOR, par *Gabriel Audisio* (Éditions de la N. R. F.).

M. Gabriel Audisio est avant tout poète, poète du Midi et de la Méditerranée. Il en chante toutes les vertus et tous les dons : des qualités du méridional à la poutargue, son roman est un long poème de soleil, de vie libre, saine, robuste, imprégné des mythes qui survivent le long de ces rivages. Nous retrouvons ici son thème de la communauté méditerranéenne où tous les hommes se comprennent et se sentent liés les uns aux autres : « Tous citoyens de la Méditerranée, ces gens de partout, capables d'entendre à peu près tous les langages de leur pays, la Méditerranée, et qui se trouveraient aussi bien chez eux au Pirée qu'à Barcelone, à Naples qu'à Gabès, à Livourne, Alexandrie, Bonifacio. »

Les compagnons de l'Ergador, pour un peu flous qu'ils soient dans l'ombre de leur chef de nage, Sauveur, nous intéressent et nous passionnent tout au long de leurs aventures méditerranéennes, de La Ciotat aux Baléares, de l'Algérie à la Corse. Leur goût, comme leur volonté de « vivre », se résume en celui que Sauveur, plus intellectuel, sait mieux analyser et diriger. Ce goût et cette volonté sont exprimés avec un certain lyrisme qui n'est pas pour nous déplaire, quelque fou qu'il paraisse. L'auteur lui-même prévoyait cette objection en écrivant dans sa préface, le 2 avril 1940 :

« On s'étonnera peut-être que ce héros pacifique je le lâche dans une humanité en armes où il risque fort de faire figure de fol. Je ne m'en étonne plus moi-même : c'est un acte de foi. »

Acte de foi en une vie libre, heureuse, non conformiste et ensoleillée : Sauveur abandonne Paris, embrasse au passage sa mère à Valence et rejoint à La Ciotat les compagnons qu'il a convoqués pour « l'aventure ». Nous sentons bien en lui quelque chose d'utopique qui nous gêne un peu, mais nous le sentons en même temps si profondément vrai et humain, ses aventures inattendues sont si plausibles, que nous acceptons le récit. Et nous nous laissons aller au plaisir de suivre ces « chevaliers de la mer » que veulent être et que sont les « Compagnons de l'Ergador ». Honnêtes, ils ne le sont guère, mais c'est qu'ils savent distinguer l'honnêteté de l'honneur qui, avec la liberté, compte pour eux plus que tout. Ils fondent une chevalerie qui entreprend de grandes et nobles choses : redresseurs de torts aux Baléares, ils font acheter par les mareyeurs, à un prix fort élevé, le poisson que les pêcheurs devaient jusqu'ici leur vendre à vil prix; en Corse ils mystifient le peuple et luttent contre les préjugés d'un riche minotier qui veut empêcher son fils d'épouser une jeune fille pauvre. Ces chevaliers, pointilleux sur l'honneur, sont des embarqués clandestins; puis, ravisseurs d'un cargo, ils vont vendre en Algérie, comme sel italien, du sel des Baléares. Ils naviguent sans patente, sans papiers : ce sont des irréguliers, mais ces irréguliers débordent de noblesse : ils se consacrent aux jeux et aux plaisirs à la manière antique; au cours d'une chasse aux marsouins ils sauvent la vie à de nombreux pêcheurs; et M. Cuscute rénove les mythes anciens au milieu de pirouettes de l'esprit et du corps. On sent que ce personnage de M. Cuscute qui, au milieu du livre, vient se joindre aux autres héros et prend une place si marquante parmi eux, l'auteur a un faible pour lui : ce vieillard à mèche blanche, sous des dehors de folie, empreint ses propos d'une sagesse toute méditerranéenne. On retrouve en lui le ton de la « Jeunesse de la Méditerranée » citée par l'auteur au début de deux chapitres : « La perfection des méthodes expérimentales n'empêche pas les hommes de rester terriblement affamés de légendes. » Et aussi : « Le mythe des Sirènes est bon à renouveler. Je m'inscris pour prendre date. » Quand ses compagnons veulent courir au rivage sur lequel ils ont aperçu des naïades (mirage ou réalité ?), M. Cuscute leur dit : « Gardez-vous des créatures qui se mettent à poil au bord de l'eau pour qu'on les voie de loin; c'est du travail à naufrager les matelots. »

Comme Sauveur qui a quitté Paris par goût de « vivre », M. Cuscute se joint aux « Compagnons de l'Ergador » pour échapper à la conformité et à l'ennui : « C'est avec le poil blanc et les rides au front que

je commence à peine à savoir de quoi il s'agit, que je commence à vivre. Et il faut vivre, vivre d'abord, tirer tout de la vie, pour le plaisir du corps et de l'esprit. Et plus tu veux vivre, plus tu vis; plus tu vis, plus tu te prolonges. La jouvence, ce n'est pas un petit bain une fois pour toutes que tu prends, mais une grande inondation que tu fabriques à l'intérieur de toi : tu pompes l'univers et tu sues la jeunesse. »

Tout ce livre, d'ailleurs, n'est qu'un hymne à la vie, à la vie active, bien précieux que l'on aime et méprise en même temps. On la méprise, cette vie, pour n'être point notre part d'éternel; et on l'aime quand on trouve en elle une confiance, un besoin de se dépenser, une joie qui font qu'on ne la veut point galvauder. Cet amour de la vie dépasse l'homme et va loin dans l'ordre de la nature et des choses : un bateau vide est pour ces chevaliers une chose aussi insupportable à voir, aussi pénible à sentir près de soi qu'un homme inactif. Tout dans la nature resplendit de cette vie et de ce soleil dont le style de M. Audisio semble lui-même imprégné. Tout cela est dit avec chaleur, d'une manière simple, claire et riche en images qui fait de certains passages du livre un véritable enchantement : « ... N'en manque pas, bon sang, de la marchandise, et de la belle, qui est juteuse à regarder, douce à tâter, qui sent bon, qui craque, qui pétille, qui fait plaisir aux mains, aux yeux, aux oreilles. Il y a des tonnes de marchandises qui attendent, qui réclament les bateaux vides : du blé qui coule comme des pierreries, du bois qui chauffe sucré au soleil et qui mouille capiteux sous la pluie, du vin qui soûle rien qu'à l'odeur, du sel de mer qui étincelle. »

Et quand à Bastia, l'Ergador, enfin arrêté dans sa course folle, vient mourir sous les « chinoiseries » des hommes de loi, nous nous surprenons, nous aussi, à rêver avec Sauveur et avec Rafaël-le-parle-en-songe, à de nouveaux départs et à d'autres aventures. Et nous espérons que ces nouvelles aventures, M. Audisio nous en contera, un jour prochain, l'histoire, puisque, pour reprendre sa propre expression, « vie nous a été prêtée ».

FERNAND LEMOINE.

***

LA MONTAGNE DES ALOUETTES, par *Claire Sainte-Soline* (Presses Universitaires de France).

Vivre des jours difficiles accuse nos exigences envers l'inactuel. On pardonne à un auteur ses approximations si, dans sa hâte d'aborder un feu mal éteint, il a été ébloui par les dernières flammes; mais son audace n'a plus d'excuse lorsqu'il attaque un sujet éternel et le gâche.

Bien que le nouveau livre de Claire Sainte-Soline ait de graves défauts, il ne mérite pas un reproche aussi vif. Elle a voulu écrire l'histoire de la terre. Et la terre s'est montrée personnage trop complaisant pour la romancière. Bonne fille, elle lui offrait un visage où les caprices saisonniers coulaient déjà le moule des principaux chapitres... Seulement, Mme Sainte-Soline n'est pas de ces créateurs qui participent profondément aux mystères du sol. On sent que les champs et les bois et les rivières lui ont bien murmuré quelques secrets, quelques recettes d'envoûtement, sans jamais cependant dévoiler leur chiffre véritable. Elle les décrit donc *du dehors* avec une simplicité délicate qui aurait son charme si un excès d'application féminine ne condamnait notre imagination au cachot noir.

L'intention de l'auteur était, en nous donnant un tableau très exact de la vie paysanne, de la sujétion constante des hommes au bon plaisir des vents, des pluies et du soleil, d'illustrer le mot de Péguy : « C'est la terre qui gagne et la terre qui compte. » Aussi *la Montagne des Alouettes* ne manque-t-elle pas de grandeur, et certaines figures de paysans — je pense à Kléber, « nature étrange, toujours insatisfaite, cet ascète qui brusquement s'oubliait dans la débauche, ce cœur âpre jusqu'à l'avarice et généreux jusqu'à l'inconséquence » — ont une vérité qui retient la sympathie. Mais l'observation devrait n'être ici qu'un point de départ. Pourquoi faut-il que Mme Sainte-Soline, dans son beau zèle narratif, ne nous épargne aucun des décors du théâtre agreste, pas même l'inévitable épisode du feu sur la moisson, allumé naturellement par l'innocent du village? Et ce livre, qui a manqué de m'émouvoir, reste monotone comme une trop longue promenade en pleins champs puisque son inspiration hésite et s'évanouit à l'instant où la terre est plus que la terre, où elle devient un instrument prestigieux sous les doigts des poètes.

JEAN FOUGÈRE.

SANS ARMES NI ARMURE, par *Robert Henriques* (Albin Michel).

Tubby Windrush est un jeune officier anglais de bonne naissance et de ce fait destiné — nous pourrions dire condamné — à devenir un de ces généraux que l'auteur nous présente dès le premier chapitre : bornés, ignorants, prisonniers d'une si lourde carapace de préjugés et d'élégances périmées qu'ils évoquent des pièces de musée militaire rapidement coloriées et caricaturées en vue d'un jeu de mas-

sacre. Je ne crois d'ailleurs pas que telle ait été l'intention de Robert Henriques : à peine souriant, sans révolte apparente, il rapporte ce qu'il a vu et entendu. Il ne s'attarde pas, heureusement, à ces jeux faciles. Tubby, lui, est bien vivant. Très jeune, beau, content de son métier et de ses aptitudes sportives; il est aimé de ses camarades et ses hommes le trouvent sympathique. Tout va bien. Presque trop bien : ce jeune demi-dieu n'est-il qu'une bête racée, bien dressée, aussi admirable et aussi indifférent qu'une étincelante réussite mécanique? C'est avec vigueur et compétence que Robert Henriques pose d'abord devant nous ce chef-d'œuvre vain et barbare : un « gentleman » de vingt ans, parfaitement élevé, parfaitement habillé, parfaitement stupide... Une sorte de gageure : le maximum d'ornement humain sur le maximum de néant humain. Comme l'auteur a raison d'insister (dans cette description d'une course de chevaux qui est peut-être le meilleur morceau du livre) sur l'analogie cruelle entre le cavalier et sa monture ! Cruelle surtout parce que la supériorité du cheval éclate à chaque instant, sur ce terrain où l'homme s'est laissé enfermer. Tout va trop bien, donc, jusqu'au moment où le brillant garçon se fracture l'épaule. Alors, dans ce temps d'hésitation, de faiblesse, se révèle peu à peu le défaut dans « l'armure » : Tubby n'est pas seulement un gentleman de course, il est pourvu d'une conscience. Il est même, par intermittence, accessible à une certaine bonne volonté, La mécanique ne compte plus, le général de guignol s'estompe à l'horizon : le drame commence.

Il se développe selon des lois que certaine rhétorique française méconnaît avec ténacité. Robert Henriques a fréquenté avec profit les grands romanciers anglais. Il ne craint ni la surabondance ni l'épaisseur. Cette épaisseur romanesque faite de loisir, de naïveté, du goût des détails dépouillés de justification ou d'interprétations indiscrètes. « Manie du concret, désordre ! » s'exclame le critique orthodoxe, prêt à invoquer le témoignage de cent auteurs habitués à parer du nom de classicisme leur indigence ou leur froide paresse. C'est pourtant dans un apparent désordre de détails multiples et divers que doit s'effectuer le choix essentiel, le seul valable. Je veux dire ce choix instinctif, — qui est en lui-même une aventure —, par quoi se transmet à une œuvre la sourde et puissante pulsation de la vie infiniment multiple et diverse. En comparaison, le choix sec et catégorique des pseudo-classiques évoque une démonstration algébrique. C'est bien cela : le romancier trop conscient de son pouvoir discrétionnaire ressemble à un bon professeur qui au tableau noir, aligne des formules avec une virtuosité qui peut éblouir, mais qui décourage infailliblement cette attente obscure et passionnée qu'est la lecture. Robert Henriques ne cherche pas à nous en imposer

par la virtuosité. Il se garde bien de saisir son personnage à bout de bras et de le soumettre, avec ordre et méthode, à quelques expériences bien commentées. Il se contente, modestement, de le suivre. J'accepte donc de le suivre avec lui. Je suis peu à peu débarrassé de moi-même, je ne suis plus que Tubby. Je tremble à l'idée qu'il peut perdre sa course, j'attends avec angoisse le diagnostic du docteur qui le soigne, je tombe avec lui dans la plus cruelle solitude quand son meilleur ami vient à mourir : je lis un roman. C'est ma propre vie que l'auteur, pour quelques heures, a su capter, enfermer dans la vie de ce jeune officier naïf et généreux. Peu importe, d'ailleurs, que je l'aime ou non. Je le suivrais tout aussi bien s'il vieillissait tout d'un coup, si sa naïveté tournait à la sottise et sa générosité à l'impatience despotique : toutes ses transformations me trouveraient docile parce qu'il vit en moi. Ce n'est ni un sujet d'expérience, ni un modèle, ni une charge, ni même une énigme. C'est un homme, c'est tout homme, c'est *moi*. Un moi que l'auteur a choisi dans l'infini de mes possibles.

Donc, un vrai roman. Et même un bon roman. Les personnages secondaires, le commandant Samy et le lieutenant Watson, dit « Papa », ont autant de relief que Tubby lui-même. Et l'auteur s'est bien gardé de les expliquer ou de les justifier. Avec ces deux hommes expérimentés, intelligents, dont l'insuccès relatif tient surtout à l'inimitié des généraux-guignols déjà mentionnés, le jeune Tubby engage des discussions passionnées, interminables. J'aime ces dialogues touffus, diffus, incohérents, naïfs... Ils traînent, se perdent, bondissent soudain, retombent dans le balbutiement : parmi les plus mornes grisailles jaillissent des éclairs inattendus, puis c'est encore l'ensablement, la longue file de mots qui ne sont que des mots : de petits pas dans le désert. Ces dialogues sont poétiques parce qu'ils contiennent toutes les luttes, toutes les ombres et toutes les lueurs du réel. J'applaudis d'autant plus qu'il y a là de quoi faire enrager tous ceux qui voudraient faire du roman un exercice réservé aux docteurs en rhétorique. C'est en manquant de respect aux autorités que l'auteur a le plus de chances de s'assurer la complicité du lecteur. (A moins, bien entendu, qu'il n'en fasse un système : alors, il n'est plus qu'un tricheur, et je m'écarte de lui...)

Je ne tiens cependant pas ce livre pour un chef-d'œuvre. Ces dialogues mêmes, dont j'apprécie la facture, ont le défaut d'être beaucoup trop nombreux et beaucoup trop longs. Ces discussions tenaces, interminables, sur la mort, sur le destin de l'homme et sur Dieu, finissent par dépasser leur but, qui est de nous communiquer le mouvement intérieur des êtres; ils ne sont plus, alors, que de l'idéologie : un poids mort. C'est précisément ce qui vient fausser, çà et

là, l'allure d'un récit qui, par ailleurs, est dru, vigoureux, dépouillé de toute vulgarité descriptive.

En fin de compte, Tubby Windrush demeure pour moi un personnage surprenant. Certes son aventure amoureuse est d'une extrême banalité : on y trouve tous les mièvres et prétentieux bavardages du flirt anglo-saxon le plus courant, coupés, selon l'usage, de grossièretés toutes voisines de l'obscénité, et parfaitement inutiles. (Le puritanisme laisse toujours des traces.) Mais son aventure intérieure, que l'auteur a rendue très convaincante, marque une véritable étape dans l'histoire de l'aristocratie anglaise. Si les Tubby que j'ai coudoyés par douzaines à Oxford, il y a quelques années, sont devenus capables, en 1939, de ressembler à des êtres humains, c'est que vraiment il y a quelque chose de changé dans le Royaume...

GEORGES MAGNANE.

***

LA FEMME FIDÈLE, par *Sigrid Undset* (Éditions de la N. R. F.).

Les problèmes auxquels une génération avait donné diverses solutions naïvement hardies parce que demeurant théoriques, « tout comme les héros des vieux livres de Bjœrnson et d'Ibsen », la génération suivante les rencontre implantés dans sa vie, meurtrissant la chair et l'esprit. Il s'agit de l'existence du couple dans le monde moderne, dont tous les courants, ceux de l'action comme ceux du rêve, tendent sans cesse à rompre une union qui ne pouvait être durable que dans une société immobile, hiérarchisée, où l'homme imposait à la femme le prestige de l'action et de la force. Il suffit que la femme soit seulement parvenue au niveau de l'homme pour que le système du couple perde son centre de gravité; l'homme se sent humilié dans sa vertu propre, il cherche instinctivement, par tous moyens, à ressaisir la supériorité. Telle est la crise qui divise, dès la première page du livre, le ménage du type courant que forment Nathalie et Sigurd. Situation bien des fois présentée et résolue en tout sens. L'intérêt du livre est moins dans cette peinture exacte d'un moment de l'évolution du couple que dans la longue, tâtonnante et douloureuse réaction de l'homme et de la femme, profondément étrangers aux nécessités qu'ils subissent, et avides d'un bonheur dont le désir n'est pas en eux survivance condamnée, mais exigence naturelle et irrépressible.

Sigurd a longtemps mûri son grief, et pour ainsi dire honnêtement, en bon Norvégien : « Ce n'était qu'une sorte de jeu de

l'imagination au début. Je voyais toutes les autres possibilités et en pensée j'agissais comme si j'étais encore libre de choisir ce que j'avais envie de faire de ma vie. » Son imprudence, sa générosité le conduisent vers ce qu'il veut considérer comme une nouvelle existence librement choisie. L'ancien couple se délie. Nathalie, aux prises avec la solitude physique, va par détresse vers un compagnon d'enfance. Deux couples se sont ainsi reformés, mais aucun d'eux n'est solide. Le problème reste, durant de longues pages, ouvert et vivant, se précisant lentement au hasard des conversations et des méditations chagrines que traverse Nathalie. Nous ne saurons qu'assez peu de choses de la vie du couple Sigurd-Adinda, sinon qu'il est condamné, la mort arrêtant la frêle Adinda Gaarder au seuil d'une existence qui ne pourrait d'ailleurs être que pitoyable malgré la naissance d'un enfant. La vie de Nathalie entre le départ et le retour de Sigurd nous instruit suffisamment sur l'infélicité dont s'accompagnent les tentatives vers un bonheur de remplacement; une disgrâce secrète les ruine d'avance, et la mort d'Adinda, comme celle de Sverre, l'amant de Nathalie, n'est que le symbole d'une impossibilité profonde. Il semble que les facilités du monde moderne ne fassent que démanteler l'homme en lui découvrant ses pouvoirs multiples. Sans doute aurait-il fallu un homme plus fort que Sigurd, plus orgueilleux et plus capable d'oubli, pour maintenir en vie un bonheur nouveau. Le roman ne suggère nullement que cet homme doive paraître un jour; c'est au contraire un être résigné, docile, presque humble, que la vie moderne semble appelée à créer. A la compréhension lucide de la réalité se superpose toute l'ancienne religion de la fidélité, comme renouvelée d'avoir été niée.

Le livre agacerait probablement Montherlant. Le type viril en est curieusement absent. C'est du point de vue de Nathalie que nous voyons passer les hommes : ils sont naïfs, de bonne volonté, touchants et souvent ridicules. « Une installation solide et du travail pratique, c'était la caractéristique de toutes les constructions de Sverre, mais jamais elles ne présentaient rien d'original ni de remarquable, songea Nathalie avec un léger sentiment de pitié. » Ils abîment leur bonheur par maladresse et font souffrir sans le vouloir. Il leur manque la continuité, l'élément stable et sûr qui fait de Nathalie le véritable centre de la vie de Sigurd. Celui-ci peut bien s'en éloigner, l'essentiel de sa vie n'en restera pas moins le rapport entre Nathalie et lui. Son effort pour créer un bonheur autre que celui qu'il goûte avec elle n'est certes pas dépourvu d'intérêt ; il ne serait pas difficile de le trouver admirable. Mais la souffrance de la femme fidèle se nuance d'ironie attendrie; elle sait que cet effort est vain. Elle règne seule dans un domaine où l'homme reviendra fatalement

s'abriter, toutes contradictions effacées : « Un doux frisson de bonheur la parcourut lorsque la main alourdie par le sommeil glissa le long de son corps, et qu'elle en sentit la chaleur au travers de la mince chemise de nuit, puis la main retomba à côté d'elle. Il dormait. »

La maternité désirée par Nathalie n'est encore qu'une façon d'étendre ce domaine hors des limites d'un amour menacé de vieillissement naturel. Tout le livre est pénétré d'une sorte de respect religieux de l'amour, comme l'était *Poussière*, si différent par d'autres points. Interprète attentive et pure d'un sentiment primitif, le lecteur écoute soudain une femme parler selon sa nature, et, Sigurd honnête, il en est ravi dans son cœur.

HENRI THOMAS.

***

LE REVENANT, d'*Ernst Wiechert*, traduit de l'allemand par *Blaise Bund* (Collection « Feux-Croisés », Plon).

Je ne sais vraiment pas pourquoi on a songé à rapprocher ce livre de *l'Amant de Lady Chatterley*, pour en signaler les différences. En vérité, on ne peut même pas dire que le thème soit commun. Seule est commune l'anecdote — amour du garde-chasse et de la patronne — et le prétexte anecdotique nous paraît, dans *le Revenant* du moins, négligeable. Le thème profond du livre est sur un tout autre plan.

Nous sommes loin ici de cette composition habile de la sensualité animale et de l'intellectualisme « oxfordien » qui fait le fond de Lawrence. Bien au contraire, ce roman, à la fois chaste et sensible, plaît par sa sincérité froide, une nudité végétale du corps et de l'âme, sans une once de ce « piquant », qui « excite » certains lecteurs.

Le roman français apparaît souvent comme une pièce de théâtre, transposée, intériorisée pour la lecture, mais qui reste dominée par ses acteurs, ses dialogues, l'artifice de décors parfois somptueux. Ici on croirait voir, dans une ville morte, un théâtre abandonné, écroulé, envahi par les plantes, et d'étranges acteurs s'obstinant à jouer devant une assistance végétale qui les recouvrirait et les entraînerait peu à peu, toujours parlant et jouant, très loin de l'humanité sociale. Si l'on voulait tirer un film du *Revenant*, on n'aurait pas à tourner beaucoup d' « intérieurs ». La nature est partout présente, non pas seulement autour de l'action, mais dans l'action même. Les courants venus de la forêt, du marais, du lac, traversent d'un élan continu l'âme des personnages, lui communiquent leur ligne et leurs mouvements. Ainsi le drame tout entier, dans son humanité

vivante et souffrante, garde une pudeur, une pureté végétales, et, peut-être, minérales. Les ébranlements les plus cruellement humains s'élargissent et se diffusent spontanément en ces grandes ondes de silence où s'exprime la vie de la terre.

Le garde-chasse Michael Fahrenholz, le « revenant » qui a subi dix ans de bagne en Afrique, pourrait faire la fortune de plusieurs romans à thèse : la condition du soldat, la condition du prisonnier, la condition du domestique, le problème d'un retour véritable parmi les hommes. Et la difficile sollicitude de la Commandante pour lui pose le problème de la charité. Le revenant, rien que par sa présence, par son opacité, montre combien il est malaisé de réparer le mal. Et, autour de lui, pour alourdir le pessimisme de sa position, tout un cortège tragique : le vieux, qui ne sait pas reconnaître son fils et persiste à le mettre au rang des morts, Jonas qui entend toujours les appels de son jeune frère enlisé dans le marais, au temps des cosaques. Et la Commandante elle-même, qui a ramené de France un cercueil. De quoi faire lever une haine inexpiable contre les « responsables », hommes ou dieux. Tous ces êtres, à mi-chemin entre la vie et la mort, auraient des comptes terribles à demander, et le roman pourrait aisément tourner au pamphlet, tant il est vrai que « secourir et guérir demande beaucoup ».

Au rebours, et, si l'on prend le livre dans le sens optimiste, on pourrait y voir une rédemption par le retour à la terre, et rejoindre ici encore le roman social. Peu à peu, la force créatrice de la terre, la magie blanche du travail, entr'ouvrent le cœur fermé, font du mort-vivant un vivant.

Nous croyons saisir ici l'intention visible de l'auteur. Mais le livre semble vouloir autre chose. L'apaisement de la fin reste dominé par la tristesse. Il n'y a aucun élan de joie dans ce Germinal. Inversement, l'horreur sourde du début était déjà surmontée, effacée sous la poussée végétale.

D'un bout à l'autre, il semble bien que la terre soit le personnage central, et l'homme seulement un décor. Cette inversion des rapports ordinaires donne au livre son accent et sa qualité. Et d'abord, inversion du temps, puisque la mort est au début. Cet effort pour remonter le fleuve donne au livre sa lenteur.

De là aussi cette facilité vertigineuse dans le glissement des symboles, d'un plan à un autre, la transfiguration, dans les deux sens, de la nature à l'homme et de l'homme à la nature, qui se fait incessamment par petits passages ou par grands mouvements de masses allégoriques : la Commandante, abandonnant sa faux, avant d'entrer dans la maison du garde, pour ne pas ressembler à la Mort; le petit frère de Jonas qui ne « veut » pas être un mort debout, mais un mort

couché; l'enterrement de la chouette qui délivre Jonas de ses voix; la nécessité d'avoir le cœur pur pour tuer la chouette; les fils morts, autour du fils vivant, à la table du vieux.

Ainsi le drame n'apparaît pas seulement comme un drame cosmique mais comme un drame des deux mondes, entre lesquels l'intérêt est suspendu dans un va-et-vient perpétuel. Nous sommes dans la pure tradition du merveilleux, mais d'un merveilleux sans figurants et sans machines, d'un merveilleux direct et dénué d'artifices.

Comme il y a loin de cette fantasmagorie étonnamment jeune et vivante au roman de mœurs de Lawrence ! Si nous devions chercher une alliée à la Commandante, ce n'est certes pas à Lady Chatterley que nous songerions, mais bien plutôt à cette autre commandante qu'anima Selma Lagerlöf, dans sa prodigieuse légende, et qui, elle aussi, à sa manière, aima un mort-vivant.

FIESCHI

***

HARRO SIEGEL ET SES MARIONNETTES

Petit théâtre des Champs-Elysées. Au cours d'un spectacle intelligemment conçu, le professeur Harro Siegel présente au public parisien ses marionnettes berlinoises. Celles-ci témoignent de la curiosité que les Allemands portent à leur folklore. Les traits de leur visage rappellent moins ceux d'une face humaine que les lignes ornementales d'un masque qui accorderait, pour un émouvant effet de réalisme abstrait, le sobre style du masque antique à la fantaisie baroque des mascarades populaires. Elles ne figurent pas, avec plus ou moins d'élégance ou de finesse, les jeux de tel ou tel personnage dramatique. Mais elles en tirent prétexte pour baigner dans la vive lumière de la scène toutes les formes typiques de la vie humaine. Le vieux Schlendrian, héros de la *Cantate du Café*, de Bach : joues écarlates, paupières lourdes, lèvres astucieuses, ce n'est pas un bourgeois allemand du XVIIIe siècle, mais le Bourgeois lui-même, vu par le regard, traditionnellement fabuleux, du peuple. Dans *Bastien et Bastienne* de Mozart, Colas — nez aquilin, bouche pendante, encadrés par un ovale aigu — offre, avec l'atténuation d'une nuance d'ironie, le facies du sorcier primitif, rehaussé d'ocre, de cobalt et de vermillon. Bastien et Bastienne eux-mêmes, ailleurs poupées mièvres de bergeries, ont été ici corrigés par la sagacité goguenarde du peuple qui affine jusqu'à la pointe le menton de Bastienne et ouvre démesurément ses yeux, tandis qu'elle laisse

transparaître sous le visage musqué de Bastien la physionomie effarée et béate du légendaire Innocent. A voir évoluer ces êtres d'art, à la fois si peu charnels et si succulents de vie spécifique, on se prend à évoquer ces rites d'initiation, au cours desquels des prêtres masqués présentaient aux adolescents les images mouvantes des forces rectrices du monde moral.

Dernière expression d'une tradition impersonnelle et millénaire, les marionnettes de Harro Siegel choisissent des gestes simples, rythmés et lents comme les cadences des vieilles danses populaires. Elles savent combler de formes synchroniques le champ lumineux du théâtre. Aussi se situent-elles sans peine dans la *Cantate du Café*, solennelle petite opérette aux reprises multiples, et dans ce *Bastien et Bastienne*, parodie du *Devin de Village*, qui développe avec rigueur ses dialogues symétriques autour d'un grand fatras de sorcellerie bouffonne. On comprend comment Gœthe enfant apprit des marionnettes à construire une pièce, à vivifier une scène, à régler, par le jeu des sympathies ou des contrastes, les attitudes d'une troupe d'acteurs.

Le gala présenté par le professeur Harro Siegel se termine par plusieurs petits jeux burlesques où paraît la marionnette allemande-type, le long *Kasperl* au nez pointu, dont le costume, à la fois rococo et baroque, rappelle l'étrange destinée : fou de cour, il s'est mué en critique populaire des mœurs. Ses paroles sont empreintes de ce subtil humour absurde qui, se grisant d'allitérations, d'assonances, de contre-petteries et de précieuses idées niaises, a pu délecter tels notables poètes allemands comme Morgenstern, par exemple.

Spectacle, au total, fort excitant pour l'esprit : tandis que Schlendrian et Colas, marionnettes masquées, nous rappellent le trésor primitif et commun où toutes les nations ont choisi leur lot, Kasperl nous invite à découvrir dans l'humour de chaque peuple une sorte de révélation de l'essence de celui-ci dont l'étranger ne saurait d'ailleurs se saisir sinon par un effort aussi patient que charitable.

ALBERT-MARIE SCHMIDT

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VI•

chez Grasset

HYACINTHE DUBREUIL

LA CHEVALERIE DU TRAVAIL

volume in-16 double couronne .... **18** fr.

GEORGES SUAREZ

ÉTAIN ou la Démocratie?

IL FAUT CHOISIR

llection « A la Recherche de la France »........... **7** fr. **50**

s succès de Mars 1941

EAN DE BARONCELLI

VINGT-SIX HOMMES

cit de Guerre.. **27** fr.

ANIEL HALÉVY

PÉGUY ET LES CAHIERS DE LA QUINZAINE

volume in-16 double couronne .... **30** fr.

chez Grasset

Un événement littéraire

MONTESQUIEU

CAHIERS

1716 - 1755

Textes recueillis et présentés par
BERNARD GRASSET

Un volume in-8º écu, illustré de 16 hors-texte hélio.... **65**

Il a été tiré : 20 ex. sur Japon ; 50 ex. sur Hollande ; 150 ex. sur vélin pur fil et 2.200 ex. sur alfa.......................... Alfa. 70

LA VARENDE

LE ROI D'ÉCOSSE

ROMAN

Chaque nouveau roman de **LA VAREN**
est un événement littéraire et un i
mense succès de librairie. Mais on atte
avec plus de curiosité encore ce **R**
D'ÉCOSSE qui va paraître parce qu'
sait que son auteur a pour cet ouvrage
goût particulier et qu'il a mis des ann
à le composer et à l'écrire. Cette « Pr
vinciale », comme il l'appelle, accroî
encore le public immense que passionne
les romans de ce grand écrivain.

Un volume in-16 double couronne....................... **27**

Il a été tiré : 9 ex. sur Japon Impérial ; 10 ex. sur Arches ; 25 ex. sur vélin pur fil et 420 ex. sur alfa.

ÉDITIONS STOCK

Delamain et Boutelleau — PARIS

Nouveautés

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANÇAISE

Choix et Commentaires de
MARCEL ARLAND

1 vol. 650 p. 48 fr.

JACQUES CHARDONNE

CHRONIQUE PRIVÉE DE L'AN 1940

24 fr.

LUCIEN MAURY

DÉFINITIONS DE LA FRANCE

18 fr.

KENNETH ROBERTS

LE GRAND PASSAGE

roman

0e mille 580 p. 42 fr.

LES LIVRES DE NATURE

COLLECTION DIRIGÉE PAR JACQUES DELAMAIN

Nouveauté :

JULES SAGERET

LE MONDE AGRANDI

21 fr.

Derniers parus :

SAMIVEL — ***L'Amateur d'Abîmes***
MARIE PHISALIX — ***Les Vipères de France***
JEAN DE BOSSCHÈRE — ***Palombes et Colombes***

Chaque vol. : 21 fr.

IRÈNE FRANÇAIS

J'ÉTAIS UNE PETITE FILLE

ROMAN

Un fort volume.............................. 25

Edition originale sur Arches tirée à 50 exemplaires.. 75

Le sentiment d'amertume, de révolte même, qui anime une gran partie de notre jeunesse s'exprime ici par l'humour. Au l d'un chant désespéré, nous découvrons un livre de primesaut, d'ı invention et d'une grâce allègres. Fraîcheur, poésie...

GILBERT DUPÉ

LA FOIRE AUX FEMMES

ROMAN

Un fort volume.............................. 25

Le Marais et ses canaux, sa terre toujours en fermentation, paysages tour à tour liquides ou bocagers, le Marais Vendéen, dernier pays où les esprits et les sorcières se mêlent encore du des des hommes, le Marais revit dans ces pages puissantes où l respire une odeur d'humus et de marée.

Livre de terroir, roman réaliste et touchant dans le style des cc plaintes populaires.

L'auteur? On dirait d'un Maupassant qui saurait donner ailes à ses personnages.

Le roman français n'est pas mort. Après tant de traductions, après tant de romans anglo-saxons — héritage mal déguisé des maîtres français — voici enfin deux romans issus de notre sol. Ils nous apportent une musique, une poésie sans emprunts.

19, rue Amélie (7e) **ÉDITIONS DENO**

Si vous pouvez écrire Vous pouvez DESSINER



Croquis où notre élève G. affirme la sûreté de son trait et ses qualités d'observation.

Il n'existe qu'une méthode A B C, comme il n'existe qu'une École ABC de Dessin, la plus importante École de Dessin du Monde.

Le débutant peut, dès la première leçon, réaliser D'APRÈS NATURE des croquis expressifs et précis. L'enseignement, essentiellement pratique, permet à l'élève de se spécialiser suivant ses désirs soit dans une branche artistique : portraits, paysages, etc... ; soit dans une branche commerciale : dessin de publicité, de mode, d'illustration, etc...

COURS POUR ENFANTS (8 à 14 ans)

Ce cours instruit l'enfant en l'amusant, développe son esprit d'observation, son sens critique, lui donne pour toujours l'amour de la nature et le goût de dessiner. Faites ce cadeau à votre enfant ; c'est un atout que vous lui mettez en main.

Venez à l'École ABC de Dessin, 12, Rue Lincoln, PARIS, vous rendre compte par vous-même de ce qu'est la Méthode ABC. Si vous ne pouvez venir, écrivez pour demander la brochure gratuite de renseignements. Spécifiez le cours qui vous intéresse : **Cours adultes** ou **Cours enfants.**

ÉCOLE ABC DE DESSIN (Service B E), 12, rue Lincoln, PARIS-8e



D'ICI 3 MOIS VOUS PARLEREZ UNE LANGUE ÉTRANGÈRE

Pour vous qui voulez apprendre une langue étrangère, LINGUAPHONE est exactement la méthode qu'il vous faut.

EN 3 MOIS vous saurez une nouvelle langue et vous la parlerez couramment, avec un bon accent — vous en connaîtrez le vocabulaire, la syntaxe, les expressions.

Vous apprenez, chez vous, sans vous déranger puisque l'enseignement de LINGUAPHONE se fait par disques.

Venez 12, Rue Lincoln, à l'INSTITUT LINGUAPHONE, vous faire faire une démonstration gratuite, dans la langue de votre choix. Vous serez émerveillé.

Si vous ne pouvez venir envoyez le coupon ci-dessous et vous recevrez gratuitement et sans engagement de votre part notre brochure de renseignements.

INSTITUT LINGUAPHONE (SERVICE B E)
12, rue Lincoln, PARIS-8e

Veuillez m'envoyer gratuitement votre brochure de renseignements.

NOM ....

ADRESSE ....

....

DESCLÉE DE BROUWER ET Cie
76 bis ET 78, RUE DES SAINTS-PÈRES — PARIS (VIIe)

Vient de paraître : Collection « INTERMÈDE »

JÉROME K. JÉROME

LE LOCATAIRE du TROISIÈME sur la COUR ET AUTRES HISTOIRES

mis en français par Maurice BEERBLOCK

Un nouveau JÉROME K. JÉROME, de la meilleure veine de cet humoriste.

Un volume in-12 sous couverture souple . . . . **20 fr.**

Parus dans la même collection :

Léon LEMONNIER : **La Jeunesse aventureuse de M. Twain** . . . . **15 fr.**
JEROME K. JEROME : **Mes enfants et moi** . . . . **15 fr.**
G.K. CHESTERTON : **La Sphère et la Croix** . . . . **18 fr.**
O. HENRY : **Martin Burney et autres dupes** . . . . **18 fr.**
JEROME K. JEROME : **Tommy and Co** . . . . **18 fr.**
P.-L. TRAVERS : **Mary Poppins** . . . . **15 fr.**

Collection « HORIZONS »

HOWARD PEASE

QUAND LES SIRÈNES MUGISSENT

traduit et adapté de l'anglais par W. M. ROY et J. R. LORIOT

Roman en un volume . . . . **20 fr.**

Parus dans la même collection :

Janusz MEISSNER : **L'École des Aiglons** . . . . **15 fr.**
Simone SAINT-CLAIR : **L'Héritage de Jean Misaire** . . . . **15 fr.**
Lucia IBERTAY : **Nick le sans-filiste** . . . . **15 fr.**
Joy WALDA : **Des petits bateaux qui vont sur l'eau** . . . . **15 fr.**
BODKIN : **A la poursuite du trésor** . . . . **15 fr.**
Henri DARBLIN : **Quatre scouts dans les Balkans** . . . . **15 fr.**

A paraître :

Denyse BERNARD : **Au pays du dindon sauvage** . . . . **20 fr.**

COLETTE

JOURNAL A REBOURS

« 1940 »
vu par Colette

Librairie Arthème FAYARD 18 fr.

N. R. F.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ROMAN

PIERRE BENOIT
de l'Académie Française

LE DÉSERT DE GOBI

Un vol. in-16
sur vélin supérieur
21 fr.

L'ATLANTIDE DES NEIGES

SCIENCES

LOUIS DE BROGLIE
Membre de l'Institut - Prix Nobel
Professeur à la Faculté des Sciences de Paris

CONTINU ET DISCONTINU
EN PHYSIQUE MODERNE

Collection **"Sciences d'Aujourd'hui"** dirigée par André Georg[e]

Un vol. in-16 jésus
de 272 pages
35 fr.

La N. R. F. a publié dans son numéro d[u]
1er avril 1941 quelques pages extraites d[e]
ce magistral ouvrage dont le succès ser[a]
aussi éclatant que celui qui a accueill[i]
MATIÈRE ET LUMIÈRE (20e mille)

HISTOIRE

BENOIST-MÉCHIN

HISTOIRE
DE
L'ARMÉE ALLEMANDE

DE LA REICHSWEHR
A L'ARMÉE NATIONALE

Un vol. in-8o
de 672 pages
45 fr.

ÉDITION DÉFINITIVE

Réimpression d[u]
tome II de ce
grand livre
d'Histoire.

Rappel, du même auteur :

HISTOIRE DE L'ARMÉE ALLEMANDE
Tome I. - De l'Armée Impériale à la Reichswehr. Un vol. in-8. **35** fr

LA MOISSON DE QUARANTE. Un vol. in-8........ **30** fr

CHEZ ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

AUBIER, Éditions MONTAIGNE, 13, Quai de Conti, PARIS

Vient de paraître :

PAUL DE CHASTONAY, S. J.

CONSTITUTIONS DE L'ORDRE DES JÉSUITES

Théologiens et laïques, catholiques et incroyants peuvent, grâce à cet ouvrage, connaître tout l'essentiel d'une organisation apostolique souvent discutée. La Compagnie de Jésus n'y est plus contemplée de l'extérieur, comme dans le livre de Fulop Miller, mais on y voit apparaître l'intérieur, l'âme du vrai Jésuite et de tout son ordre.

Un volume : **30** fr.

SCHILLER

MARIE STUART

Texte avec traduction et préface de H. Loiseau.

En écrivant *Marie Stuart* Schiller n'a pas voulu faire un drame politique tendancieux ou une grande reconstitution historique. Il a fait là, peut-on dire, ses premiers pas dans la voie du drame classique; l'influence de Gœthe n'y était pas étrangère.

Un volume : **50** fr.

GASTON BERGER

LE COGITO DE HUSSERL

Quelque peu différents dans leur façon de conduire le doute, Husserl et Descartes se retrouvent dans la manière dont ils s'assurent du *cogito :* le « je pense » n'est pas un fait qu'on éprouve, ce n'est pas une existence qu'on saisit, c'est la « vérité » d'une existence qu'on reconnaît par une intuition de l'intelligence. C'est à partir d'ici que Husserl et Descartes se séparent décidément et que la phénoménologie élargit l'horizon du cartésianisme.

Un volume : **32** fr.

A. DE PARVILLEZ, S. J.

LA JOIE DEVANT LA MORT

La doctrine chrétienne enseigne à ne point craindre la mort, mais à s'y préparer. Ce qui ne veut pas dire que les choses terrestres soient vaines et méprisables; nous devons au contraire nous acquitter pour le mieux de toutes nos fonctions présentes; on ne parvient à la joie devant la mort que par le courage devant la vie.

Un volume : **30** fr.

MARYSE CHOISY

SAVOIR ÊTRE MAMAN

Avec préface du P. POUCEL, S. J.

Toutes les mères sont aveugles, plus ou moins. Il est indispensable à la mère de s'adapter à l'enfant, de cheminer à son niveau, à la mesure de ses pas et dans la direction de son avenir, au lieu de chercher, par des injonctions inopportunes, quand elles ne sont pas tyranniques, à reconformer cet enfant d'après elle-même. Qu'elles apprennent donc par ce livre à « Savoir être maman ».

Un volume : **30** fr.

A. NICOLAÏ

MONTAIGNE INTIME

L'auteur a consacré à la vie intime de Montaigne un volume entier, là où Bonnefon, Villey, Strowsky, etc..., se sont contentés de donner un chapitre de quelques pages dans des ouvrages où ils traitaient de la vie de Montaigne, comme politique, magistrat, maire de Bordeaux et principalement comme auteur des *Essais*.

Un volume : **30** fr.

LIBRAIRIE GALLIMARD



15, Boulevard Raspail
PARIS (VIIe)

Tél. : LITTRÉ 24-84
Métro : Rue du BAC

ABONNEMENTS DE LECTURE

Les tarifs les moins chers de Paris

ÉCHANGE A VOLONTÉ

Prix réduits pour les Professeurs et les Étudiants

UNE BIBLIOTHÈQUE COMPLÈTE

Toutes les Nouveautés

CATALOGUE : 4 FRANCS

LIBRAIRIE GALLIMARD

5, Boulevard Raspail
PARIS (VIIe)



Tél. : LITTRÉ 24-84
Métro : Rue du BAC

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

Littérature
Beaux-Arts — Documentation

ACHAT ET VENTE DE LIVRES ANCIENS ET MODERNES

Éditions originales — Livres rares
Grands papiers — Romantiques
Manuscrits

ENVOI GRATUIT D'UN BULLETIN MENSUEL BIBLIOGRAPHIQUE

N. R. F.

ÉDITIONS
"TEL"

LE MONT SAINT-MICHE

PHOTOGRAPHIES INÉDITES DE MARC FOUCAULT

Monographie publiée sous la direction scientifique de Paul DESCHAM
conservateur du Musée National des Monuments Français
et sous la direction artistique d'Emmanuel BOUDOT-LAMOTTE.

Un album de grand format (28 × 38 cm.)

60 francs

Dans la même collection :

NOTRE-DAME DE PARIS
LA CATHÉDRALE DE CHARTRES
LA CATHÉDRALE DE BOURGES
LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG
VÉZELAY
ANGKOR

Chaque album (format 28 × 38 cm.) : **50** fr.

FORMAT CARTE POSTALE 10 × 18 cm. :

NOTRE-DAME DE PARIS
LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG

LE BLOC DE **38** CARTES POSTALES : **20** francs

18, RUE SÉGUIER, PARIS (6e) — ODÉON 99-28

N. R. F.

Beaux-Arts FLOURY — PARIS **Histoire**

RENOIR, peintre fou de couleur. 15 planches en couleurs. Présentation de Ch. Kunstler.............................. **35** fr.

ANCIENS ET MODERNES. Chaque volume très illustré avec 8 planches en couleurs.............................. **28** fr.
Cézanne, Renoir, Gauguin, Daumier, Lautrec, Van Gogh, Degas, Watteau, Bruegel le Vieux, Rubens, Matisse, Manet, Greco, Picasso, Les Peintres impressionnistes.

ÉCRITS D'ARTISTES. P. SIGNAC : **D'Eugène Delacroix au Néo-Impressionnisme**, 25 illust., **15** fr.; André LHOTE : **Traité du Paysage**, 66 illust., dont 4 en couleurs.............. **35** fr.

FIGURES ET ÉPISODES. Chaque volume illustré...... **35** fr.
M. CONSTANTIN-WEYER : **Autour de l'Épopée Canadienne.**
G. G.-TOUDOUZE : **Anne de Bretagne.**
R. BURNAND : **Bazaine.**

LE DOCUMENT HISTORIQUE. Album de fac-similés noir et couleurs : **Louis XVII**.............................. **100** fr.

CHEZ SORLOT

Viennent de paraître :

KLAUS HOLMA

DAVID

Son évolution et son style

Un volume (23 x 28)..... **80** fr.

MARCEL BRAIBANT

LA FRANCE PAYSANNE ET L'EUROPE

Un volume.... **7** fr. **50**

RENÉ BOUVIER et C. SOLDEVILA

ENSENADA ET SON TEMPS

Un volume.... **20** fr.

LUCIENNE ESCOUBE

EMILY BRONTË ET SES DÉMONS

Prix..... **20** fr.

A paraître :

Le Maréchal PÉTAIN

LA POLITIQUE SOCIALE

L'exemplaire ... **2** fr. **50**

PIERRE CAZIOT
Ministre de l'Agriculture

AU SERVICE de la PAYSANNERIE

Un volume... **15** fr.

7, Rue Servandoni, PARIS-6e



LOTERIE NATIONALE

Travailler pour vous
en travaillant pour votre pays !

Placées en Bons du Trésor, vos économies vous rapporteront un bel intérêt qui vous sera payé d'avance. Mais si l'on fait des économies n'est-ce pas pour en disposer à tout moment ? Précisément les Bons du Trésor peuvent être escomptés ou vendus à des conditions qui garantissent votre prix d'achat.

En outre, ils ne représentent pas seulement un placement avantageux. Cet argent que vous allez prêter à l'Etat, il va servir à reconstruire la France, à donner à tous du travail.

Souscrire, c'est accomplir un devoir de solidarité nationale en sauvegardant ses intérêts personnels.

SOUSCRIVEZ AUX

BONS DU TRÉSOR

N. R. F.

Maurice GRANRIWE

LES

CHEVALIERS DU DESTIN

Le Cygne noir

Un roman attachant où le lecteur est placé en face des problèmes de la DESTINÉE.

Des anticipations millénaires.

Et du faste tout oriental au BANQUET *du* PENTACLE, *banquet de* L'AMOUR, *où l'auteur présente, avec art, des conversations colorées et des images audacieuses.*

1 volume in-16...... **22 fr.**

Éditions Littéraires de France

28, Rue d'Assas

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE DROIT & DE JURISPRUDENCE

20, Rue Soufflot — PARIS-Ve

LE CORPORATISME

par **LOUIS BAUDIN**

Professeur à la Faculté de Droit de Paris Le vol. : **30 fr.**

CODE PRATIQUE DES PRIX

DÉCRET-LOI DU 21 OCTOBRE 1940

modifiant, complétant et codifiant la législation sur les prix

Annoté et commenté par **A. PERRAUD-CHARMANTIER**

Docteur en Droit, Lauréat de l'Institut

Le vol. : **18 fr.**

LES

WARRANTS INDUSTRIELS

Le warrant pétrolier

Le warrant sur stock de guerre — Le nouveau warrant industriel

par **JEAN BERNARD,** H. E. C.

Docteur en Droit Le vol. : **25 fr.**

N. R. F.

FASQUELLE, ÉDITEURS

11, Rue de Grenelle, -- PARIS (VII[e])

VIENT DE PARAITRE :

LA FILLE DU PUISATIER

par

MARCEL PAGNOL

●

Du même auteur :

TOPAZE (64[e] mille)	**MARIUS** (52[e] mille)
PIROUETTES (35[e] mille)	**FANNY** (52[e] mille)
MERLUSSE et CIGALON	**CÉSAR** (30[e] mille)

●

Tous ces volumes à **18** francs

N. R. F.

CHRISTOFLE

ORFÈVRE

12, rue Royale, PARIS

OUVERT DE 9 h. à 19 h.

Téléph. : OPÉ. 70-43.

CHAT D'ARGENT

ET D'ARGENTERIE ANCIENNE

ŒUVRES DE

PAUL VALÉRY

de l'Académie Française

Éditions courantes

POÉSIES (Charmes — La Jeune Parque — Album de Vers anciens)....... 21 fr.
EUPALINOS ou L'ARCHITECTE, précédé de L'AME ET LA DANSE. 21 »
MONSIEUR TESTE....... 13 50
PIÈCES SUR L'ART...... 20 »
VARIÉTÉ................ 24 »
VARIÉTÉ II............. 24 »
VARIÉTÉ III............ 23 »
VARIÉTÉ IV............ 25 »
L'IDÉE FIXE........... 16 50
DEGAS, DANSE, DESSIN. 18 »
INTRODUCTION A LA POÉTIQUE........... 12 »
MORCEAUX CHOISIS ... 24 »

Sous presse

MÉLANGES.
TEL QUEL (Moralités — Choses tues — Cahier B — Littérature).

Tirages restreints

ANALECTA........... 18 fr.
RHUMBS.............. 18 »
AUTRES RHUMBS...... 18 »
SUITE................ 18 »
L'IDÉE FIXE ou DEUX HOMMES A LA MER.. 95 »
DISCOURS EN L'HONNEUR DE GŒTHE ... 120 »
SÉMIRAMIS .... 25 »
LA JEUNE PARQUE, commentée par Alain..... 80 »
DISCOURS AUX CHIRURGIENS (édition originale)............ 45 »
L'HOMME ET LA COQUILLE, illustré par Henri Mondor........ 120 »
OEUVRES COMPLÈTES, en 12 volumes (10 volumes parus). Chaque volume .... 150 »

RÉPONSE AU DISCOURS
de Réception à l'Académie française de
M. LE MARÉCHAL PÉTAIN

15 fr.

ŒUVRES DE

HENRI MONDOR

VIE DE MALLARMÉ

Tome I

36 fr.

HOMMES DE QUALITÉ.................................. 20 fr.
L'AMITIÉ DE VERLAINE ET MALLARMÉ................ 24 »

